

LA VENGEANCE AUX DEUX VISAGES

Un polar écrit

au CATTP *Les Alternatives Avion* :

par :

BARTOCZEK Myriam, DELCROIX Alain,
PRINGARBE Mickaël et SALLAZ José

avec la complicité de :

VASSEUR Sylvie, ergothérapeute
WALCZAK Céline, infirmière
Anaïs, étudiante ergothérapeute

au Centre de Dialyse du Lensois de Lens :

par :

Mme FRIH et M. LIBRE

avec la complicité de :

ABARGHAZ Châou, cadre de santé

et à l'EHPAD *Montgré* de Lens :

par :

DELECUEILLERIE Marcel, DELESTRÉ Jean Paul,
DUCELLIER Nicole, HAVET Yvette, PETIT Maryline et VANHAUTE Micheline

avec la complicité de :

MATIFAT Mylène, animatrice coordinatrice
POSCA Évelyne, agent de service hospitalier

sous la contrainte de :

Michaël MOSLONKA, romancier.
www.michael-moslonka.com

Note aux lecteurs

La plupart des lieux utilisés comme décor à ce polar existe ; il nous paraît donc important de préciser que cette histoire est fictive au même titre que les événements rattachés à ces lieux.

Préface et remerciements,

Dans le cadre du Salon du Livre Policier, la Ville de Lens soutient la création par le biais d'actions en lien avec la lecture publique et l'écriture.

Cette année, ce sont trois services du Centre Hospitalier de Lens que nous avons voulu associer au projet :

- Le Centre de Dialyse du Lensois de Lens
- L'EHPAD *Montgré* de Lens
- Le CATTP *Les Alternatives* Avion

Les patients et le personnel de ces services ont écrit, à tour de rôle, une nouvelle à suspense, plus précisément un thriller. Tel était le pari de l'écriture. Pari relevé haut la main par les auteurs de *La vengeance aux deux visages* !

Pour ce thriller, ils se sont projetés en 2023. Ils ont imaginé à quoi ressembleraient la société et la ville de Lens dans quatre ans. Ils ont également exploré l'histoire locale passée. Tout ceci avec comme thématiques : la mémoire des lieux, la vision de nouveaux endroits et les histoires à venir.

Ce projet d'écriture a été mené avec la complicité du romancier Michaël Moslonka. Cet atelier, conduit par ses soins, s'inscrit dans le cadre des ateliers d'écriture, avec le soutien financier des partenaires institutionnels dans le cadre du Salon du Livre Policier Polarlens : le Conseil Régional Hauts-de-France, le Conseil Départemental du Pas-de-Calais, la Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin et la Fondation d'Entreprise la Poste qui soutient les ateliers d'écritures. À ce titre, il nous est important de les remercier d'avoir pris le pari éclairé de « faire écrire ».

Tout comme il nous est essentiel d'adresser nos remerciements, pour leur volonté d'initier un tel projet, à :

Sylvain Robert, Maire de Lens, Président de la Communauté d'Agglomération de Lens – Liévin,
Hélène Corre, Adjointe au Maire Déléguée à la Culture,
à l'ensemble de la Direction des Affaires Culturelles de la ville de Lens,

Ainsi qu'à :

Edmond Mackowiak, Directeur Général du Centre Hospitalier de Lens.

Il nous est également important de remercier l'ensemble du personnel soignant du Centre de Dialyse, de l'EHPAD *Montgré* et du CATTP *Les Alternatives* qui ont accepté la présence de Michaël Moslonka dans leur quotidien et dans le fonctionnement de leur service.

Mais ce projet n'aurait jamais existé sans l'accueil et l'implication des patients et du personnel hospitalier, auteurs de cette nouvelle à suspense. Leur accueil, leur sympathie, leur expérience et leurs connaissances, leur investissement et leurs idées ayant nourri cette histoire de la première ligne jusqu'au point final où – soulagement ! – tout est bien qui finit bien ! Du moins, en principe...
Un grand merci à eux !

Prologue

Centre de rééducation de Fouquières-lès-Lens

Décembre 2022

L'aide-soignante accompagne son patient vers la salle de balnéothérapie. Le centre où elle travaille propose plusieurs services de pointe en rééducation avec, notamment, un plateau technique comprenant une salle de kinésithérapie, une autre d'ergothérapie, un couloir de marche avec barre d'appui aux murs et une pièce dédiée à l'utilisation du fauteuil roulant.

Le centre est un bâtiment moderne aux grandes baies vitrées entouré d'un parc. À l'intérieur, il se compose de deux étages et d'un grand sous-sol réservé à la blanchisserie et aux cuisines. Les couloirs y sont larges, afin de faciliter les déplacements en fauteuils roulants. Ils permettent aussi aux chariots de se croiser. Leurs murs sont peints de couleurs pastel différentes et agrémentés de photos sur la région. Notamment sur l'époque où ses mines étaient en activité. Y sont représentés des terrils – celui de Pinchonvalles ou les jumeaux de Loos-en-Gohelle par exemple –, des coronas, des mineurs ou encore des chevalets – celui de Liévin – et des sites miniers emblématiques et totalement conservés, comme celui de Lewarde.

Très coquette, légèrement maquillée, les cheveux bruns coupés courts bien coiffés, un piercing à la narine, un autre à la lèvre supérieure, Clémentine Petrova approche de la cinquantaine d'années. Aujourd'hui, elle s'occupe de monsieur Plancart. De petite taille mais de forte corpulence, André Plancart se déplace à petits pas. C'est un homme du même âge qu'elle, aux cheveux bruns et au visage sympathique et souriant. Il a toujours un mot pour faire rire et ses yeux d'un vert profond pétillent constamment de malice.

Sur les murs coquille d'œuf du couloir qu'ils traversent s'enchaînent des tableaux représentant les communes de Fouquières-lès-Lens et de Lens, ainsi que des lieux importants du secteur : les coronas de Méricourt, le mémorial de Vimy, le parc des Glissoires et le musée du Louvre-Lens.

Durant leur traversée, André Plancart ne cesse de papoter, plaçant régulièrement une blague ou un jeu de mots. Clémentine Petrova l'écoute avec attention et intérêt, riant avec plaisir ou par politesse, selon si le trait d'humour l'amuse ou pas. Leur parviennent, des différentes pièces devant lesquelles ils sont passés, le crissement des roues des fauteuils roulants, l'impact sourd des déambulateurs sur le sol, les vrombissements des tapis de marche ou des vélos elliptiques.

L'aide-soignante s'immobilise tout à coup.

Son sourire se fige. Ses yeux bleus se perdent dans le vague.

Ce qui lui est arrivé il y a quelques années lui revient en un flash brutal et tétanisant.

Tout d'abord, le harcèlement, puis, devant son refus, le viol...

Elle n'a pas su se reconstruire après ça.

Cela l'obsède tellement qu'elle en est à se laisser aller une fois chez elle. Il n'y a qu'à son travail qu'elle reprend vie.

Du moins jusqu'à ces derniers temps...

Aide-soignante pourtant agréable, serviable et alerte avec ses patients, Clémentine Petrova s'agace désormais rapidement, et des paroles sèches peuvent surgir. Ce qu'elle n'apprécie pas. Ce genre d'attitude, ce n'est pas elle ! Elle tient beaucoup à son travail et à ses patients. Lorsqu'elle

s'occupe d'eux, son entrain d'autrefois ressurgit. Elle aime se sentir utile et venir en aide aux autres.

Elle tente de faire bonne figure. Malheureusement, de plus en plus souvent, elle ne peut s'empêcher de penser à ce que lui a fait subir Charles Leforidable.

— Alors, Clémentine, vous êtes bien songeuse ! lui renvoie André Plancart avec un sourire mutin. Seriez-vous en panne ? Voulez-vous que j'aie vous chercher un fauteuil roulant ?

— Oh non, je rechargeais mes batteries, réagit-elle aussitôt en se ressaisissant. On y retourne !

Elle reprend son avancée avec son patient qui, ayant bien vu que quelque chose la tracassait, ajoute doucement :

— Quand on a des problèmes, il fait penser à autre chose, comme à toutes ces belles choses que la vie nous apporte...

Clémentine Petrova pince les lèvres.

C'est bien de le dire, mais pas facile à faire ! a-t-elle envie de lui renvoyer.

Elle se retient et reprend bonne figure.

Ce genre réplique cinglante, ce n'est pas elle.

Quelques mètres plus loin, le bouillonnement de l'eau de la *balnéo* les accueille joyeusement. L'aide-soignante se sent mieux. Elle pousse un soupir de soulagement. Son travail, prendre soin des autres, c'est toute sa vie. Elle ne doit pas laisser son passé gâcher ça !

Mystérieux enlèvement et sombres doutes sur des affaires classées.

Hier soir, Charles Leformidable, le cadre de santé du Centre de Dialyse situé dans le nouvel hôpital de Lens, a été enlevé. Cela s'est déroulé dans son bureau, où il travaillait tardivement. C'est sa secrétaire, Sylvianna Dactylo, qui a prévenu les forces de l'ordre. Celle-ci était encore présente sur les lieux quand elle a entendu du bruit provenant du couloir menant au bureau du cadre de santé. Croyant à un accident, elle est allée voir ce qu'il se passait. Elle a alors aperçu un homme au visage cagoulé portant sur son épaule un corps inerte.

Apeurée, Sylvianna Dactylo s'est cachée avant d'aller voir dans le bureau. Là, elle a cru qu'une tornade s'était déchaînée. Les dossiers du cadre de santé étaient éparpillés au sol, sa chaise de travail et sa lampe, encore allumée, étaient renversées.

Elle a ensuite alerté la police, qui a aussitôt lancé une procédure d'enquête pour enlèvement et qui recherche activement Charles Leformidable.

Vous avez certainement déjà entendu parler de ce dernier.

Il y a quelques années de cela, en 2017 plus précisément, Charles Leformidable a été accusé de harcèlement et de viol par son infirmière en chef, Hortense Bélibau. Tout d'abord mis à pied par sa hiérarchie, le temps de l'enquête et du jugement, il a été innocenté, au grand dam de madame Bélibau. Car, à la suite de cette affaire, cette dernière a été licenciée pour avoir tout inventé.

Hortense Bélibau. Là aussi, vous avez déjà dû entendre ce prénom et ce nom.

En 2015, le Centre de Dialyse - alors situé dans l'ancien centre hospitalier, au cœur de Lens - a été le témoin d'une sanglante tragédie. En effet, Martine Hautecoeur, infirmière en chef, y avait été retrouvée assassinée. Celle-ci venait d'être nommée à ce poste à la suite du départ de sa prédécesseur.

Très vite, l'enquête de la capitaine de police Roquette a cru à la culpabilité du mari, Serge Hautecoeur. Malheureusement, la vérité s'est révélée être ailleurs. Le coupable étant l'infirmier œuvrant dans le même service : Pierre Durand.

Alors âgé de trente ans, Pierre Durand était apprécié par l'ensemble de ses collègues et des patients, considéré par les uns et les autres comme quelqu'un de doux, de gentil, de serviable et de volontaire. Un agréable visage qui cachait, en réalité, une personnalité rongée par la jalousie.

Le meurtre de Martine Hautecoeur n'avait pour seul but que Durand prenne sa place. Place qui a été attribuée par Charles Leformidable à Hortense Bélibau. Ce que n'a pas supporté, là aussi, Pierre Durand. Il s'est rendu directement au domicile de la nouvelle infirmière en chef

dans le but de l'obliger à quitter ses fonctions. Celle-ci ne voulant pas, il a tenté de la tuer. Hortense Bélibau s'est défendue et, dans la bataille, l'a poignardé de nombreuses fois avec une paire de ciseaux.

Le procès qui a suivi a conclu qu'elle était en légitime défense. Un jugement contesté par les parents de Pierre Durand, persuadés qu'Hortense Bélibau ne voulait pas se défendre, mais tuer leur fils. Celui-ci, ayant survécu miraculeusement à ses blessures, est désormais détenu au Centre Pénitentiaire de Vendin-le-Vieil, une prison qui retient les cas les plus violents et les plus difficiles de France.

De source sûre, nous savons qu'Hortense Bélibau a été convoquée aujourd'hui par la police dans le cadre de l'enquête visant à retrouver Charles Leformidable. L'ancienne infirmière en chef a un alibi. Hier soir, au moment de l'enlèvement, elle se trouvait aux urgences du nouvel hôpital de Lens, où elle a été emmenée par les pompiers à la suite d'un malaise. Elle est sortie des urgences au petit matin, vers 5 h 30.

Nous sommes allés l'interviewer. Étant donné son passé et le lien sombre qui l'unit à Charles Leformidable, nous souhaitions avoir son avis sur cet enlèvement. Peut-être y a-t-il un lien avec les anciennes affaires les concernant tous deux ?

Madame Bélibau habite désormais Lens.

Elle nous a expliqué qu'elle a déménagé, car elle ne se voyait plus vivre dans son appartement douaisien, lieu de l'attaque de Pierre Durand, puis du viol de Charles Leformidable, qu'elle continue à accuser. Elle a ajouté qu'en plus, elle était harcelée par son voisinage. Celui-ci voyant d'un mauvais œil les histoires auxquelles elle avait été mêlée et qui ont eu lieu à proximité de chez eux. Hortense Bélibau souhaitait entreprendre une nouvelle vie, loin de son passé de victime.

Elle nous a dit qu'elle n'avait plus le droit d'approcher Charles Leformidable. Elle n'a pas caché sa satisfaction de le savoir kidnappé. « Bien fait pour lui ! » a-t-elle lâché, avant de préciser qu'elle ne ressentirait jamais de tristesse pour un homme tel que lui, pour un violeur !

Ne voulant plus en entendre parler, elle a mis un terme à notre échange.

Actuellement, aucune piste n'est écartée par les enquêteurs.

Article signé : Amandine Claire

Chapitre 1

Parc des Glissoires, Avion

Le 3 avril 2023, 12 h 30

Assis sur un banc, Max Nowak lit un journal concurrent du sien tout en fumant. Régulièrement, le journaliste regarde sa montre, avant de remonter ses lunettes. Il n'est pas encore habitué à en porter. Depuis peu, sa vue baisse. Il y a six ans de cela, quand il a rencontré Amandine, il avait les cheveux bruns coupés courts, coiffés à la brosse, la moustache et la barbe bien rasées. Désormais, il laisse tout ça pousser. Il s'habillait également avec veste de costume, cravate, jeans et chaussures de luxe. Ce qui lui donnait à la fois un genre chic et une allure décontractée. Désormais, il adopte un style plus cool : Jeans légèrement troués et baskets.

La cinquantaine approche. Ce sera dans quatre ans. Des pattes d'oie sont apparues aux coins de ses beaux yeux bleus. En attendant, sa barbe et ses longs cheveux grisonnent. Ce qui, de l'avis d'Amandine, lui confère un charme encore plus fou !

Amandine Claire, justement. Sa compagne.

Il l'attend.

Tous deux se sont donné rendez-vous dans ce parc pour prendre leur pause-repas ensemble, loin des collègues tout en profitant de la nature. Pour le journaliste, avec ses fleurs et ses arbres, le parc des Glissoires ressemble à un paradis. Le calendrier entre dans les beaux jours du printemps et, dans les frondaisons autour de lui, des oiseaux le célèbrent en sifflant joyeusement. Se mêlent à leurs chants les canards. D'un peu plus loin lui parvient le bruit des voitures qui circulent à proximité. Les mauvaises odeurs dégagées par les algues qui flottent à la surface des étangs sont couvertes par le doux parfum des mimosas et autres fleurs.

Juste à côté du banc où il s'est installé poussent des arbres à mirabelles et des framboisiers. Se trouve aussi une aire de jeu pour les enfants. Max contemple ces derniers. Amandine et lui n'en ont pas. Amandine aimerait en avoir un. Lui, il ne sait pas trop, car, quand cet enfant sera grand, il sera en âge d'être son grand-père.

Max écarte cette idée et regarde l'heure sur son téléphone portable. Le soleil est au plus haut dans le ciel. Il chauffe son visage soucieux. Au loin, des nuages gris font leur apparition. Il ne les voit pas, trop préoccupé par le retard de sa compagne.

Amandine n'est toujours pas là.

Elle et lui sont en couple depuis six ans. Ils travaillent tous deux comme journalistes pour *La Voix du Nord*, avec le même but : se faire un point d'honneur à rechercher la vérité.

Ils se sont d'abord côtoyés comme simples collègues. À cette période, elle était photographe. Elle corrigeait également ses articles. Lui était déjà un vieux briscard de la profession. En 2017, ils ont enquêté ensemble sur une affaire d'objets sans valeur dérobés à certains habitants de Lens et du secteur. Affaire qu'ils ont résolue haut la main tout en démantelant un trafic de drogue. Depuis ce temps, ils forment un joli couple. Ils ont quinze ans d'écart. Leur différence d'âge n'a pas posé problème. Six ans plus tard, Max l'aime plus qu'avant. Elle, c'est pareil. Leur différence d'âge n'est toujours pas un problème. Elle ne le sera jamais.

Bien qu'ils se soient toujours bien entendus professionnellement, il n'est pas facile de vivre ensemble et de travailler au même endroit. Max Nowak connaît les répercussions que son travail a

eues sur sa précédente vie de couple. Il ne vivait que pour son job de journaliste. Sa compagne d'alors l'a quitté, et il s'est retrouvé seul. Du coup, même si Amandine et lui adorent leur métier, ils essaient de ne pas faire entrer leur vie professionnelle dans leur vie de couple. Du moins, pas trop, car ils parlent souvent entre eux des sujets sur lesquels ils travaillent.

Toujours amoureux et complices, mais pas démonstratifs, Amandine et lui sont restés très indépendants. Chacun restant libre de faire ce qu'il veut. D'ailleurs, Max Nowak habite encore son appartement du quartier des Hauts-de-Lens ; Amandine loge dans un bel immeuble moderne construit en face du Louvre-Lens, là où se trouvaient auparavant les maisons des mines. L'appartement de sa compagne est grand, empli de clarté et donne sur les jardins du musée. Elle s'y sent bien et ne veut pas le quitter.

Le couple se voit régulièrement, aimant s'échapper au parc des Glissoires, où ils passent du temps à observer la nature et à discuter. Malgré leur différence d'âge, ils ont des loisirs communs : le cinéma, la musique – tous deux adorant les classiques du rock anglais –, les expositions au musée – ce qui est pratique, Amandine y réside presque ! Ils regardent ensemble les comédies romantiques et vont même pêcher ! Ils rêvent de voyages et projettent d'aller en Pologne, pays d'origine des grands-parents de Max.

Le journaliste regarde à nouveau l'heure.

Amandine a vingt minutes de retard. Ce qui est beaucoup, d'autant qu'elle est toujours ponctuelle.

À moins qu'elle n'ait eu un impératif ? s'interroge-t-il.

En ce moment, elle s'intéresse de près à la disparition de ce cadre de santé, Charles Leformidable. Elle a dû avoir un empêchement. Mais bon, si tel était le cas, elle l'aurait prévenu. Cela arrive dans leur métier, et ils ne s'en formalisent pas quand l'un d'entre eux y est confronté.

Au fur et à mesure des minutes qui s'égrènent, il s'inquiète.

Et si elle avait eu un accident de voiture ?

La veille au soir, ils ont dîné au *Pain de la bouche*, un bon petit restaurant situé devant la gare de Lens. Puis, ils sont rentrés chacun chez soi. Ce matin, ils ne se sont pas vus au journal. Ne travaillant pas sur le même sujet, ils ne se sont donc pas croisés. Il mène actuellement des recherches sur le patrimoine lensois du Moyen Âge. Il a l'intention d'écrire un article sur les vestiges existants encore aujourd'hui.

* * *

Dans un lieu inconnu

Charles Leformidable se trouve dans la pénombre d'une pièce sans fenêtres, vide de mobilier, excepté un matelas pour dormir et un seau hygiénique. Seule source de lumière : une petite lanterne à l'intérieur de laquelle vacille la flamme d'une bougie. Le cadre de santé est assis dans un coin, tête baissée.

Il s'est résigné sur son sort : il ne sortira pas de là. Il se sent sale, mais commence à s'habituer à sa propre odeur et à celles d'humidité et de poussière qui règnent dans cet endroit. Autour de lui, c'est le silence total.

Une bouffée d'angoisse le prend à la gorge.

Sa vie est foutue !

Il ne verra plus jamais la lumière du jour.

Il commence à s'énerver, à s'agiter.

— Je vais mourir, ici ! panique-t-il.

Transpirant à grosses gouttes, il se lève.

Son geôlier ne lui répond pas. Il ne se manifeste pas non plus.

Le cadre de santé respire un grand coup, se calme et réfléchit à sa situation.

Il se souvient de son enlèvement. Il travaillait tard dans son bureau du nouvel hôpital de Lens. Il devait finir le compte rendu concernant un patient. L'ampoule de la pièce était allumée, ainsi que sa lampe de bureau.

Il a alors entendu des pas. Il pensait que c'était Sylvianna, sa secrétaire, qui venait l'avertir de son départ.

Sylvianna...

Une femme séduisante, aimable, toujours prompte à l'aider. Qui plus est, elle travaille très bien. Il doit bien avouer qu'il a un léger penchant pour elle. Sa présence le ravit à chaque fois.

Sauf que ce n'était pas elle.

La porte de son bureau s'est ouverte. La lumière s'est éteinte à ce moment précis. Il a eu juste le temps de voir une silhouette d'homme avant qu'on ne se jette sur lui. Sa lampe de bureau a valdingué. Il s'est débattu. Il a ressenti une piqûre dans le cou. Ses membres se sont engourdis et il a perdu connaissance.

En se réveillant, il était ici, dans cette pièce aux murs, au sol et au plafond constitués de pavés. Il a compris qu'il avait été enlevé et qu'on l'avait endormi avec une seringue de sédatif.

Il entend des cloches sonner, loin, très loin au-dessus de lui. Quelques instants plus tard, la porte de sa prison s'ouvre. Son geôlier apparaît pour lui donner à manger. De la soupe et du pain sec, comme d'habitude.

Il dépose sans un mot le plateau. Puis, avant de partir, lâche, énigmatique :

— Tu sais, tu vas bientôt avoir de la compagnie...

S'en suit un rire machiavélique, qui résonne dans le couloir situé derrière la porte.

* * *

Parc des Glissoires, Avion

Au parc des Glissoires, Max a attendu une bonne quarantaine de minutes. Amandine n'est pas là. Il tente un dernier appel aux secrétaires de *La Voix du Nord*. Celle qui le prend l'informe que sa compagne n'est toujours pas passée par leurs locaux.

— Vous avez tenté de la joindre sur son portable ? lui demande la secrétaire.

— Oui, marmonne-t-il avant de raccrocher.

Il lui a téléphoné une première fois après vingt minutes d'attente, puis cinq autres fois.

Lors de son premier appel, cela sonnait occupé. Ensuite, il est tombé sur le répondeur après une longue sonnerie. Les trois dernières tentatives, il a obtenu directement sa messagerie vocale personnalisée. Son portable avait été éteint.

Qu'est-ce que ça veut dire ? s'interroge-t-il en commençant à stresser.

Il fixe le numéro de sa compagne sur son écran.

Ce n'est pas normal ! Ce n'est pas dans ses habitudes !

La situation est inquiétante.

Pourquoi a-t-il un pressentiment par rapport à cet article qu'elle tient absolument à écrire ?

Cette disparition de Charles Leformidable sur laquelle elle travaille... Est-ce qu'elle aurait des ennuis à cause de cette affaire ?

Il secoue la tête.

Non, je me fais des idées. Elle a dû avoir un empêchement..., songe-t-il de nouveau.

Un tas de questions accompagnées de sueurs froides le traversent.

Pourquoi n'a-t-elle donné aucun signe de vie depuis ce matin ? Que lui est-il arrivé ? Où est-elle ? Est-ce qu'elle va bien ? Si oui, pourquoi ne veut-elle pas me parler ?

— Il lui est arrivé quelque chose de grave ! déclare-t-il à voix haute en se levant du banc.

Il doit partir à sa recherche !

Il balance sa cigarette au sol, l'écrase, puis jette son journal à la poubelle.

Dans un premier temps, il se rend aux urgences de l'hôpital de Lens, où il demande, après avoir donné l'identité d'Amandine Claire, si une jeune femme d'une trentaine d'années a été admise dans le service cette nuit ou ce matin.

La réponse est négative.

Ce qui ne le soulage pas pour autant.

Sa mauvaise intuition ne le lâchant plus, il se rend à l'appartement de sa compagne. Elle est peut-être malade, ou bien elle a eu un malaise. Il a le double de ses clefs, tout comme elle possède la réplique des siennes.

* * *

Dans un lieu inconnu

Amandine Claire ouvre les yeux avec difficulté. Elle se sent mal, elle a envie de vomir. Elle grimace. Ses reins et son ventre sont douloureux.

— Qu'est-ce qui m'est arrivé ? s'interroge-t-elle, la voix vaseuse.

Elle regarde autour d'elle. Elle est dans une pièce sombre, apparemment sans fenêtre, uniquement éclairée par la lumière d'une bougie placée dans une lanterne.

Elle baisse les yeux et se découvre assise sur un matelas constellé d'auréoles jaunes, troué de partout. Elle fixe les vieilles fleurs délavées qui le décorent, ne pouvant s'empêcher de penser :

On voit qu'il date vraiment de loin...

Puis, tout lui revient.

Cela s'est passé après le restaurant, avec Max... Une fois leur soirée terminée, ils se sont quittés, chacun partant de son côté pour rentrer à son domicile ; tous deux se souhaitant une bonne soirée après un long baiser passionné. Une fois à son appartement, elle a prévenu Max qu'elle était bien rentrée. Lui faisant de même. Elle s'est ensuite mise à son bureau pour travailler sur la disparition de Charles Leformidable. Elle lisait plusieurs articles quand, à 23 heures, on l'a appelée sur son téléphone fixe...

Mon Dieu, j'ai été enlevée ! comprend-elle.

Commençant à paniquer, elle se force à conserver la tête froide. Elle réalise qu'elle n'est pas seule. Il y a quelqu'un d'autre dans cette pièce. Un autre prisonnier est visible dans la pénombre !

Elle se force à s'approcher de lui et le reconnaît malgré sa barbe.

Charles Leformidable : elle l'a trouvé !

Amaigri, les vêtements souillés, il est allongé sur un matelas tout aussi vieux et sale que le

sien. Le cadre de santé semble imperméable à l'endroit. À l'odeur d'humidité, à la poussière qui sature l'air et aux écœurants effluves provenant d'un seau hygiénique posé non loin de lui.

Charles Leformidable s'assoit pour la regarder fixement.

— Ah, vous êtes réveillée..., lâche-t-il dans un murmure.

— Que s'est-il passé ? lui demande-t-elle. Qui nous a enlevés ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas vraiment..., répond-il d'un ton mécanique. Je me souviens juste avoir vu une silhouette noire. Celle d'un homme. Puis, on m'a drogué. On m'a piqué avec une seringue. Et vous ?

— Un peu la même chose, répond-elle avant de déclarer : Il faut qu'on sorte d'ici !

Comme s'il reprenait espoir, le cadre de santé se redresse

— Pour cela, il faut que notre geôlier nous ouvre ! Nous devons faire diversion !

Au même moment, une personne entre par l'unique porte de la pièce. Le visage caché par une cagoule noire et couvert par une capuche, elle est vêtue d'une longue redingote qui lui arrive jusqu'au bas des pieds. Elle apporte de quoi se restaurer : du pain dur, de l'eau et de la soupe.

L'inconnu pose le plateau au centre de la pièce.

— C'est tout ce que vous avez à nous donner ? demande Charles Leformidable d'un ton caustique. Je préférerais que vous m'amenez dans un restaurant ! Au moins, il y a du choix. Et je pourrais boire un whisky ! Ce serait d'ailleurs la moindre des choses, pour ne pas mourir de faim !

— Et quoi encore ? gronde son geôlier. Des couverts en argent ? Tais-toi et mange ! Je te veux en pleine forme.

Il éclate alors d'un rire inattendu :

— D'autant qu'ici, c'est quand même une prison de luxe pour un violeur !

* * *

Lens, route de La Bassée

Toujours le 3 avril 2023, fin d'après-midi

Le temps s'est couvert sans prévenir. Quand Max Nowak arrive sur l'ancien site hospitalier, il pleut et le vent souffle. Les lieux sont déserts. Le vieil hôpital est désormais vide. Encore entretenu quelque temps après sa désaffectation, aujourd'hui, le CHL tombe en décrépitude et se dégrade : herbes folles, peinture qui s'écaille et fenêtres cassées par-ci, par-là.

Il ne ressemble plus à rien..., songe le journaliste.

La météo crée une atmosphère particulière. Le vent s'engouffre par les vitres brisées, faisant claquer les portes battantes. Quand le vent se calme, il règne un silence assourdissant, effrayant.

Quand je pense qu'Amandine est venue ici en pleine nuit !

Max n'en revient pas.

Une fois chez sa compagne, il a trouvé sur son bureau des articles qu'elle avait dénichés au sujet des affaires impliquant Hortense Bélibau et Charles Leformidable. Il y avait aussi la version originale de l'article qu'elle a écrit pour leur journal en mars dernier sur la disparition du cadre de santé, ainsi que des notes concernant ses récentes recherches. Sur l'une d'entre elles, il y avait cette supposition : *Et si Charles Leformidable, rongé par les remords du viol de Bélibau pour lequel il aurait été à tort innocenté, avait organisé son enlèvement pour disparaître de la circulation et recommencer une nouvelle vie ?*

Dans certaines marges, Claire avait gribouillé : *trop de zones d'ombre, de non-dits, de rebondissements...*

... lors du meurtre de Martine Hauteceur, a complété de lui-même Max avant de se rendre dans la cuisine.

Il y a découvert le mot sur la table de la cuisine. Écrit sur une feuille volante, juste à côté du combiné sans fil de son téléphone fixe : « 23 heures. J'ai des infos pour vous sur la disparition de Charles Leformidable. Rdv dans les couloirs souterrains de l'ancien hôpital dans une demi-heure... »

En colère, il s'est exclamé :

— Là-bas, seule ? Et en pleine nuit, en plus ? Dans quoi s'est-elle fourrée ?

Puis, pris d'inquiétude et d'angoisse, il a décidé de se rendre immédiatement sur le site hospitalier désormais désaffecté. Max parcourt maintenant ses couloirs souterrains. De nombreuses entrées et sorties donnent sur le rez-de-chaussée des premiers bâtiments, permettant d'y avoir facilement accès. Néanmoins, ils ont été condamnés par des chaînes et des cadenas. Le journaliste a réussi à entrer, car il connaît le gardien, Pierre Kubiak. Enfants, ils sont allés à l'école ensemble et habitaient le même quartier. Ils étaient d'ailleurs copains et leurs parents étaient très amis. Malgré le passage des ans, tous deux ont conservé leurs liens d'amitié.

Pierre lui a donc déverrouillé l'un des cadenas entravant une porte qui donnait sur le souterrain. Max ne lui a rien dit au sujet d'Amandine. Pas le temps. Il a juste expliqué qu'il avait besoin d'y pénétrer pour son travail. Pierre a été coulant sur ce coup.

Déjà mal éclairés et glauques alors que l'hôpital était en fonction, les souterrains sont pires à présent. Il règne une odeur d'humidité et de renfermé. Des flaques d'eau se sont formées un peu partout et les ténèbres se sont emparées des lieux. Seules la lampe du téléphone portable de Max et, de temps à autre, un peu de clarté naturelle des accès donnant sur l'extérieur permettent au journaliste de s'orienter. Le vent qui souffle dans les étages s'y répercute et le bruit des portes qui claquent s'y fait encore entendre, mais en moins fort. Une ambiance digne d'une maison hantée.

Max Nowak n'aime pas ce lieu. Longtemps utilisés pour transporter les déchets, mais aussi le linge et les repas d'un service à un autre, les couloirs sont devenus effrayants. Pour autant, il ne cède pas à la peur. Il reste concentré sur le but de sa venue : rechercher Amandine ou les indices qui pourraient l'aider à la retrouver.

Mais où chercher ?

Il aurait dû parler d'elle à Pierre. Son ami l'a peut-être vue.

Il s'interroge de plus en plus : ce n'est pas dans ses habitudes de partir sans prévenir, sans prendre des précautions ; elle qui est si prudente.

Il secoue la tête. Non, il se trompe. C'est tout à fait Claire, ça ! Casse-cou et fonceuse comme pas possible !

Toute cette histoire lui paraît suspecte et, l'espace d'un instant, il se demande si ce rendez-vous n'était pas un coup monté.

Il repense aux notes d'Amandine.

Et si Charles Leformidable avait organisé son enlèvement pour disparaître de la circulation ?

Si cela s'avère vrai, cela signifierait que le cadre de santé aurait bien violé cette Hortense Bélibau et que quelqu'un en détient les preuves. Mais dans ce cas, quel serait le rôle d'Amandine ? Et quid de l'appel qu'elle a reçu hier soir ?

Et où chercher le lieu de rendez-vous ?

Hortense Bélibau ! Charles Leforimidable...

Il sait !

À force de tours et de détours, il finit par trouver les sous-sols du service de dialyse où le cadre de santé et l'infirmière en chef travaillaient.

Il se tétanise. La lumière de son téléphone éclaire une inscription gravée sur l'un des murs. Juste à côté de la porte qui remonte vers l'ancien service.

Il s'agit d'un message. Un message laissé clairement à son intention.

« C'est moi qui ai ton Amandine. »

Chapitre 2

Lens

Quelques minutes plus tard

Titubant comme un robot, Max Nowak avance dans le centre-ville. Il y a quelques années de cela, ce dernier avait perdu de nombreux commerces. Ils fermaient les uns après les autres. Depuis, de nouvelles enseignes se sont installées. Les petits commerces se développent à nouveau. Ceux de proximité – boulangeries, boucheries, primeurs – sont toujours là. S'y sont ajoutés des magasins d'alimentation bio ou encore végane. Ont également ouvert leurs portes des magasins discount ainsi que des enseignes de vêtements vintage, où l'on troque ses anciens habits par d'autres.

Autour du journaliste, les passants se pressent sur les trottoirs. Il y a désormais beaucoup de piétons dans le centre-ville. Moins de voitures y roulent et de nombreux bus, tous électriques, desservent l'ensemble de Lens. Un grand nombre de rues sont devenues piétonnes.

Les passants se promènent tranquillement. Sortent du travail, font leurs emplettes – à la recherche des magasins qui proposent les prix les plus bas, car la vie est plus chère – ou vont au restaurant. Les bars et leurs terrasses sont pleins. Ils se rendent également à la foire commerciale où s'est implantée une immense ducasse. Désormais, en plus de celle du mois d'octobre, il y en a une deuxième. La foire commence à la mi-mars pour la Saint-Patrick et dure un mois.

Un brouhaha joyeux de foule règne dans le centre-ville. Se revoyant, les gens s'interpellent. Et même s'ils ne se connaissent pas, ils s'échangent les bons plans. Ils sont agréables et parlent entre eux. Ils discutent de tout, sympathisent. Il y a de la gaieté dans l'air. Avant, l'ambiance était plus tendue ; désormais, elle est plus légère. La vie a évolué en mieux.

Des haut-parleurs diffusent de la musique et des moineaux gazouillent dans les nombreux arbres qui ont été replantés ces dernières années. Des bruits agréables, desquels sont quasiment absents ceux de la circulation. Les oiseaux sont revenus grâce à la verdure. Des vases avec des plantes sont toujours présents à certains endroits, mais l'on trouve désormais, sur les trottoirs, des parterres avec du gazon et des fleurs. Des pelouses poussent dans les rues piétonnes ainsi que sur les terrasses des bars.

Triste, choqué, le journaliste ignore toute cette ambiance.

Il passe devant un cinéma de quartier, *La toile rouge*, où Amandine et lui se rendent régulièrement. Il s'arrête et le fixe. La tête dans les épaules, le dos voûté. Il n'est plus que l'ombre de lui-même. À droite du cinéma, un bar : *La Guinguette à Jean-Jacques*. La décoration intérieure de cet établissement représente une cuisine à l'ancienne avec des tables et des chaises en formica, de vieilles gazinières sur lesquelles sont posées des gamelles de toutes tailles et des bouilloires. Une corde à linge, sur laquelle sont pendus des vêtements, traverse la salle. On trouve dans un coin des fers à repasser ou encore une planche à laver. Le week-end, une piste de danse est mise à disposition, et c'est le patron du bar qui envoie la musique dans un style Rockabilly.

Amandine et Max vont souvent y boire un verre après la séance et parler du film qu'ils ont vu. Amandine se lance quelquefois sur la piste de danse seule. Max aime la regarder se déhancher sensuellement. Cela leur permet d'oublier le travail et de se détendre en joyeuse compagnie. Ici, personne ne se prend la tête.

Juste en face de *La Guinguette à Jean-Jacques*, un autre bar, *L'incroyable*. Ce qui amène

souvent Amandine à dire : « Avec ces bars parallèles, boire un verre peut désormais devenir un exploit sportif ! » Amandine et son sens de l'humour, sa joie de vivre. Toujours un mot pour rire. Même après toutes ces années, Max reste surpris par son sens de l'humour et rit de bon cœur.

Cette joie de vivre l'attendrit. Heureux qu'elle l'ait choisi, il se répète souvent qu'il a de la chance d'être avec elle.

Malheureusement, le sort a décidé de la lui prendre !

Non, pas le sort. Quelqu'un se cache derrière ça !

Il se sent mal. Perdu. Terrifié pour elle !

L'inquiétude monte en lui et fait battre son cœur à tout rompre.

Amandine – son Amandine ! – enlevée ? Comment est-ce possible ?

Énervé, il bouscule ces gens joyeux qui passent devant lui. Les passants s'excusent à sa place, excités qu'ils sont d'aller s'amuser à la fête.

Il ne prête aucune attention à eux.

Qui a pu kidnapper Amandine ? Et pourquoi ?

Il doit se renseigner ! Faire quelque chose !

Oui, mais quoi ?

Il n'en a aucune idée. Il est perdu !

Il commence à paniquer, marchant de plus en plus vite même s'il ne sait pas où il va, toujours sans voir les passants.

Il réalise alors qu'il n'a pas prévenu la police. C'est ce qu'il aurait dû faire à la sortie des souterrains. Mais, il était trop sonné pour cela.

Vite ! Il n'y a plus une minute à perdre !

Il s'arrête pour prendre son téléphone. À cet instant précis, celui-ci sonne. Il reconnaît la mélodie. C'est celle du numéro d'Amandine !

Qu'est-ce que cela signifie... ? Tout s'embrouille dans sa tête. *Qui peut m'appeler si elle a été enlevée ?*

Il ne comprend plus rien.

Puis, c'est l'illumination : elle a réussi à échapper à son ravisseur !

Sacrée Amandine !

Vite, il doit prendre l'appel.

Il s'empare de son téléphone et, fébrile, appuie sur la touche verte.

— Où es-tu ? demande-t-il tout de suite. Est-ce que tu vas bien ?

La voix qui lui répond n'est pas celle de sa compagne. C'est une voix grave et cassée, celle d'un homme qu'il ne connaît pas.

— Bonjour, Max. Votre Amandine n'est pas disponible...

— Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ? Qu'avez-vous fait à Amandine ?

L'autre ne lui répond pas. Il laisse passer un long silence. Son souffle rauque résonne dans l'oreille de Max.

Il reprend la parole.

— À quand remonte la dernière fois où vous l'avez vue ?

Le journaliste ne comprend pas.

— Hier soir, dit-il par réflexe, avant de se ressaisir. Que lui avez-vous fait ? Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ?

Cette fois, la voix daigne lui répondre.

— Mon nom ne vous dira rien... Mais je vous rassure, elle va bien. Pour l'instant, bien sûr...

L'homme devient menaçant :

— Surtout, n'appellez pas la police ! Sinon, vous risqueriez de ne plus revoir votre bien-aimée. Ce qui serait dommage...

Max ne dit rien. Suspendu aux lèvres du ravisseur, il attend la suite.

Une suite qui ne vient pas.

Il s'amuse avec moi, enrage le journaliste, qui explose de colère.

— Qu'avez-vous fait d'Amandine ? insiste-t-il. Comment pouvez-vous vous en prendre à elle ?

La voix rigole.

— Peut-être vous a-t-elle quitté ? se moque-t-elle, avant d'ajouter méchamment : Nous allons jouer tous les deux à retrouver votre Amandine.

La colère du journaliste ne diminue pas. Au contraire, elle redouble :

— D'où se connaît-on ? Qui êtes-vous, bon sang ! Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

L'inconnu se tait. Au bout d'un temps qui semble interminable pour Max, à bout de souffle, ajoute :

— Avant que je vous donne des indices, vous devrez les mériter ! Et donc chercher par vous-même !

Puis, il coupe la communication. Max se retrouve immobile, le regard dans le vide. Mal à l'aise autant que mal en point.

Un jeu de piste ? Pour retrouver Amandine ? Et pour pouvoir remonter jusqu'à elle, il doit d'abord faire ses preuves ?

Qu'est-ce que c'est que ce délire ?

D'ailleurs, il ne croit pas un mot de ce que ce fou lui a promis. Il n'y aura pas d'indices et il ne lui donnera rien au final.

La panique l'envahit.

Où se trouve Amandine ? Est-elle seulement encore vivante ?

Il se ressaisit.

Peu importe ce taré ! Il doit tout faire pour la retrouver !

Les poings serrés, il essaye de se vider l'esprit, de se forcer à réfléchir.

Pourquoi avoir donné rendez-vous à Amandine dans les couloirs souterrains de l'ancien hôpital ? Est-ce uniquement pour la piéger en utilisant son enquête sur la disparition de Leforrible comme appât ? Ou son enlèvement a-t-il un lien avec celui du cadre de santé ?

Il pense à l'appel de l'inconnu.

Pourquoi s'adresse-t-on ainsi à moi ? s'interroge-t-il. *Qu'est-ce que je viens faire, à mon tour, dans cette histoire ?*

Il secoue la tête.

Non, c'est après moi qu'on en a...

Oui, mais qui ? Certes, en tant que journaliste et avec les enquêtes qu'il a menées ces dernières années, il y a des gens qui lui en veulent. Mais ses ennemis potentiels sont trop nombreux pour chercher de leur côté...

Il pense alors à ce jour où Hortense Bélibau est venue le voir pour le convaincre de rouvrir l'enquête au sujet de Charles Leforrible, qu'elle avait accusé de harcèlement et de viol.

Il se trouvait dans son bureau de *La Voix du Nord*, une pièce assez spacieuse aux murs clairs avec, dans un coin, sa grande table de travail métallique vintage et sa chaise de la même époque. Par terre, sur la moquette, des cartons s'empilaient.

Il ne peut s'empêcher de sourire. Un sourire triste.

Contrairement à cette époque où Amandine n'était encore qu'une collègue, rien ne faisait plus penser à un lieu d'investigation. Sa charmante compagne l'avait aidé à mettre un peu plus d'ordre dans son « fouillis organisé », comme il appelait.

De l'autre côté de sa porte, beaucoup de monde s'activait dans la grande salle de rédaction. L'écouteur de son téléphone à l'oreille, il tournait le dos au bruit qui en provenait. Occupé par une enquête en cours, il parlait de celle-ci en regardant à la fenêtre, à mille lieues de l'affaire, décontracté, sans préoccupations particulières. Égal à lui-même.

Au début, très concentré sur son échange, son esprit s'était envolé pour penser à autre chose, rêveur comme à son habitude.

Depuis les affaires de vols et de trafic de drogue résolue en 2015, Amandine et lui ont gagné une certaine renommée. Elle a évolué en bien et ils en sont fiers. Elle a tout de même fini par se tasser un peu. On ne les reconnaît plus forcément dans la rue. Contrairement aux policiers qui ne les ont pas oubliés et qui les apprécient plutôt bien. Même si certains préféreraient que sa compagne et lui restent à leur place.

C'est à cet instant qu'Hortense Bélibau a frappé à sa porte. Elle est entrée sans attendre l'autorisation. Elle dégageait une certaine prestance qui n'était en fait qu'une apparence. Cette femme était bouleversée.

De la fébrilité dans la voix, elle s'est présentée.

— Bonjour, je m'appelle Hortense Bélibau, mais je pense que vous me connaissez.

Elle avait énoncé ces derniers mots avec une pointe de défi. Sans lui laisser le temps de répondre, elle a continué :

— J'ai besoin de votre aide pour prouver que je suis bien victime et qu'on me reconnaisse en tant que telle !

Bien sûr qu'il la connaissait ! L'affaire du meurtre au Centre de Dialyse, son agression par le coupable et, pour finir, cette histoire de viol... Pour autant, il n'avait plus les détails en tête. Il a pris congé de son interlocuteur, lui promettant de le rappeler dans la demi-heure, puis il a demandé à l'ancienne infirmière en chef de lui rafraîchir la mémoire.

Hortense Bélibau s'était exécutée. Au fur et à mesure de son récit, le ton montait, les mots devenaient de plus en plus cinglants et le débit, de plus en plus rapide. Calme au début, même s'il était empreint d'une certaine dureté, son visage s'est obscurci et ses yeux se sont remplis de colère, puis de haine.

C'est alors que ses traits se sont détendus et que la tristesse a empli ses paroles.

— J'ai besoin de votre aide. Je n'en peux plus ! Je vais craquer !

Et elle s'est mise à pleurer.

— Je ne peux rien faire pour vous... Ce n'est pas de mon ressort. D'ailleurs, votre affaire a été classée...

Il s'était montré détaché, pas vraiment dans la discussion. Il s'en est voulu par la suite. Il était face à une personne véritablement en détresse. Sauf qu'il avait l'esprit accaparé...

— Je ne peux pas, je suis sur une autre enquête..., a-t-il tenté de se rattraper avec calme pour ne pas vexer la pauvre femme.

Celle-ci a insisté encore une fois. Il n'a pas eu le temps de lui répondre, Amandine est entrée au même moment sans frapper pour déposer des photos d'un reportage. Le découvrant occupé, elle est vite repartie en lui lâchant un « À ce soir » équivoque.

Sa chère Amandine, qui travaillait avec lui sur la plupart de ses enquêtes...

Il a de nouveau expliqué à Hortense Bélibau qu'il ne pouvait se charger de son cas. Furieuse que personne ne veuille la croire, elle lui a tourné le dos pour quitter son bureau. Avant de claquer la porte, elle l'a menacé :

— Vous ne l'emporterez pas au paradis !

Max revient au temps présent.

Une voiture passe à côté de lui en klaxonnant.

Il regarde le trottoir qu'il voit en face de lui sans comprendre.

Puis il réalise !

Il est figé au milieu de la rue.

Il a marché sans regarder où il allait.

Quelle tête en l'air ! peste-t-il en quittant la chaussée.

Une fois en sécurité, il se remet de ses émotions puis s'interroge à nouveau sur ce qui le préoccupe. L'agression de Pierre Durand et l'accusation – réfutée – de viol envers Charles Leforimidable. Cette Bélibau est une sorte de lien entre toutes ces personnes.

Certes, elle a dû le détester pour son refus et doit encore nourrir du ressentiment envers lui. Néanmoins, il ne pense pas qu'elle le déteste au point de s'être vengée en enlevant Amandine. Il la voit plutôt comme un témoin. Comme quelqu'un qui pourrait lui en dire plus sur le cadre de santé et l'aider à comprendre pourquoi on en veut à Amandine, ou plutôt pourquoi on s'en prend à lui à travers elle.

* * *

Hortense Bélibau habite sur l'une des places du Cantin, à Lens. Celle située en face du *Sensas Friture*. Elle vit dans une ancienne maison des mines à étage, entourée de barrières blanches et d'un assez grand jardin, bien entretenu.

Certainement trois pièces en bas et deux en haut, analyse par réflexe Max Nowak en poussant la porte qui donne sur la pelouse de devant.

Il contemple de nouveau les environs. Il y a quelques habitations à côté et en face, de l'autre côté de la place. Celle-ci a été refaite il y a peu. Un superbe kiosque trône au milieu avec de pimpantes grilles rouges. Plusieurs bancs ont été disposés tout autour, ainsi que de grands bacs où poussent de jolies fleurs.

Au coin de la rue se trouve une épicerie. Avant, sur cette première place du Cantin, avait lieu le marché. Puis, celui-ci s'est retrouvé de l'autre côté, sur la deuxième. Le marché existe toujours. Il s'est même développé au fil des années avec l'expansion du bio. Beaucoup de petits producteurs viennent y vendre leurs produits, et il occupe de nouveau les deux places.

Max se détourne et se dirige vers la porte. À droite de celle-ci pousse un rosier grim pant qui, volumineux à cause de son âge, s'accroche au mur de briques rouges par ses ramifications. Ses branches ressemblent à du bois mort. Nul doute qu'en juin, il sera très beau et que l'entrée se parera de belles fleurs.

Le journaliste appuie sur la sonnette.

Il attend. Personne ne vient.

Il sonne de nouveau. Il voit, à travers la porte, une silhouette s'approcher lentement.

Au bout de longues secondes, Hortense Bélibau lui ouvre.

Il avait le souvenir d'une femme coquette aux cheveux acajou mi-longs, paraissant plus jeune que son âge malgré la peine qui était la sienne. À présent, ses cheveux – coiffés à la va-vite en queue de cheval – grisonnent. Elle a le visage marqué, certainement par les épreuves qu'elle doit sans cesse remuer dans sa tête. Ses yeux cernés, qu'elle essaye – en vain – de cacher par du maquillage, le démontrent. Très bien habillée – avec une jupe cintrée, un joli pull et une belle veste –, l'ancienne infirmière en chef s'apprête visiblement à s'en aller.

— Qui êtes-vous ? demande-t-elle sèchement. J'ai autre chose à faire qu'à vous parler ! Je m'apprêtais à partir. Je n'ai pas le temps pour un démarcheur.

— Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi, je suis Max Nowak..., se présente-t-il d'une voix douce, avec courtoisie.

Elle se redresse, comme pour le toiser.

— Oui, je me souviens, le coupe-t-elle. Max Nowak... Comment ai-je fait pour ne pas vous reconnaître ? C'est pour quoi ?

— Écoutez... J'ai... J'ai besoin de vous ! bafouille-t-il, un peu penaud.

Hortense Bélibau éclate aussitôt de rire.

Elle le regarde, moqueuse, narquoise, puis dit avec sérieux :

— Je vous écoute...

Max déglutit. Il a l'impression qu'elle va ajouter « Contrairement à vous, quand je vous ai demandé votre aide ! »

L'air hautain, elle ajoute :

— Néanmoins, sachez que je n'ai pas toute la journée à vous consacrer. Je dois aller voir mon oncle. Votre visite me prend de court, vous comprenez que je n'ai pas que ça à faire ?

Il recouvre de la vigueur et se positionne devant elle.

— Je comprends. C'est un cas de force majeure. J'ai vraiment besoin de votre aide !

Il lui explique la situation ;

— Ma compagne, Amandine Claire, a des ennuis depuis qu'elle enquête sur la disparition de Charles Leforimidable. Du coup, j'aurais besoin d'en savoir plus sur votre ancien supérieur hiérarchique... Avait-il des ennemis ?

— Je ne le connaissais pas si bien que ça ! Moi, je le détestais. Il m'a violée ! Et il en a fait autant avec d'autres femmes !

Elle renifle de dédain.

— Charles a dû recommencer après moi et, comme vous ne m'avez pas aidée, il a été libre de le faire !

— Je... Je suis désolé, bredouille-t-il avant de lui dire dans un murmure coupable : Vous m'en voulez toujours, n'est-ce pas ?

— Oh, c'est du passé..., rétorque-t-elle, agacée, pressée visiblement de partir. Mais, oui. Moi aussi, j'avais besoin de votre aide !

Tout à coup, elle le scrute comme si une idée venait de lui traverser la tête et qu'elle ne comprenait pas ce qu'il faisait chez elle.

— Pour quelle raison êtes-vous vraiment ici ? Vous ne devriez pas être au poste de police si votre amie a des ennuis ?

— Hum... C'est assez compliqué, commence-t-il à dire avant de hausser les épaules : Je n'ai

pas de piste, ni vraiment de preuves. J'ai passé la nuit à réfléchir. Pour l'instant, je n'ai que des suppositions et j'aimerais comprendre.

Elle le fixe d'un air dédaigneux.

Sans transition, elle montre l'habitation d'un grand geste du bras et lui dit avec colère :

— Vous voyez cette maison, eh bien, ce n'est pas la mienne ! C'est celle de mon oncle. Elle lui appartient toujours, d'ailleurs. Bien sûr, j'ai fait un changement d'adresse. Il faut bien que je reçoive mes courriers, non ? Je devais absolument quitter Douai. J'ai revendu l'appartement de mes parents, il y avait trop de mauvais souvenirs là-dedans...

Elle pointe de manière énergique le voisinage et poursuit tandis que Max l'écoute attentivement, désireux de savoir où elle compte en venir :

— Ici, c'est un endroit où ça chahute un peu. Certains voisins sont calmes. Ceux qui ont des enfants ou des adolescents, eux, ils sont bruyants. Forcément... Finalement, je m'y sens bien. J'y ai pris des habitudes et j'ai appris à ignorer le bruit. Heureusement que mon oncle, qui est parti en EHPAD, m'a laissé sa maison. C'est comme un deuxième père pour moi. On a toujours été proche. J'ai toujours été fascinée par ses connaissances.

— Votre oncle est en EHPAD ?

— Malheureusement, oui, répond-elle, peinée. Il est à Montgré. Il a des problèmes de santé. La maladie d'Alzheimer...

Elle a un petit sourire attendrissant.

— C'est un homme charmant. Il s'est beaucoup investi en tant que syndicaliste. Il était également membre du Parti socialiste, qu'il a fini par quitter parce qu'il était en désaccord avec ses membres... Enfin ! C'est un homme intelligent. Je vous l'ai dit, je suis fasciné par son savoir. C'est un fêru d'histoire locale. Il connaît énormément de choses sur l'histoire de Lens et de ses environs. Par exemple, il m'a appris que lors de la construction de la Grande Résidence, dans les années 60, un site gallo-romain avait été découvert... D'ailleurs, mon oncle publiait des articles dans la revue *Gauhéria* !

Max hoche la tête d'un air entendu.

— Vous connaissez ? lui demande-t-elle.

— Oui, j'écris en ce moment des articles sur l'histoire de Lens. Durant mes recherches, j'ai obtenu quelques numéros de *Gauhéria* qui m'aident vraiment bien dans mes recherches. D'ailleurs, c'est comme ça que j'ai appris pour le site gallo-romain... J'habite justement la Grande Résidence.

La revue historique en question, dite de la Gohelle, datait de 2008. Elle a cessé de paraître en 2018, après son 100^e numéro, quand son créateur est décédé.

— Ah, très bien..., réplique Hortense Bélibau sans grand intérêt pour cette digression. Bref. Désormais, mon oncle est un autre homme, qui vit dans son propre monde...

L'air strict, elle stoppe la conversation :

— Bon, maintenant, je dois partir. Excusez-moi ! Et pour votre compagne, je ne vois pas comment vous aider.

Max Nowak n'insiste pas. Il lit en elle comme dans un livre ouvert.

Je lui ai dit « pas longtemps », et il est encore là. Voilà ce que semble lui reprocher l'air sur son visage fatigué.

— Madame Bélibau, merci de m'avoir accordé quelques minutes de votre temps... Saluez votre oncle pour moi.

— Pfff ! Comme si vous aviez quelque chose à faire de lui !

Elle se détourne de Max, attrape une veste et un sac à main – certainement posé sur un guéridon à proximité de l'entrée –, puis ferme derrière elle et gagne rapidement, presque en courant, sa voiture. Une Fiat 500 qui n'est pas du dernier cri, mais qui est bien entretenue. Un petit modèle féminin bordeaux, lavé il y a peu. Ce faisant, elle n'accorde plus un regard au journaliste. Il n'existe plus pour elle.

Enfin, j'aurais peut-être dû l'écouter plus attentivement il y a quelques années, songe-t-il, un sentiment de profonde culpabilité au creux du ventre. Bon, heureusement, elle garde la tête sur les épaules, malgré tout ce qu'elle a subi.

Ce qui ne l'excuse pas, mais, du moins, le rassure.

Il remonte le chemin et sort du jardin de l'oncle d'Hortense Bélibau. Une fois sur le trottoir, il s'adosse à la barrière. Inquiet, il s'allume une cigarette. Un tas de questions lui trottent dans la tête.

Est-ce une vengeance ? Contre Amandine ? Contre lui ?

Hum... Certainement contre moi...

Et, dans ce cas, à la suite de quoi ?

L'idée de ses éventuels ennemis lui revient.

Il fait le même constat : si cela vient de l'un d'entre-eux, par où chercher ? À moins qu'on ne compte le faire chanter ? Mais à propos de quoi ? Et qui cela peut-il être ?

Il ne comprend décidément pas. Et sa visite chez Hortense Bélibau n'a rien donné. Il n'a rien appris qui pourrait rattacher Charles Leforimidable, le ravisseur de celui-ci et sa compagne.

Il pâlit.

Comment réussira-t-il à tirer cette dernière de ses griffes ?

Son téléphone sonne. La mélodie d'Amandine !

Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé de plus grave, s'inquiète-t-il aussitôt en se dépêchant de décrocher.

— Comment va ma compagne ? exige-t-il aussitôt de savoir.

— Tant que vous suivrez mes instructions, réplique-t-on, sarcastique, il ne lui arrivera rien.

Bon. Je tenais à vous féliciter. C'est bien, vous n'avez pas appelé la police. Il n'y aura pas de représailles.

Ces mots ne rassurent pas du tout Max. Au contraire, il craint encore plus pour la vie de sa bien-aimée. La colère et la peur montent en lui, se mélangent le faisant trembler de tous ses membres.

— J'aurai votre peau ! gronde-t-il.

L'autre se marre avant de lui répondre, ironique :

— C'est ce que l'on verra !

Il rigole de plus belle :

— C'est moi qui ai les cartes en main. Je suis le marionnettiste. *Ton marionnettiste !*

Max le coupe.

— Est-ce vous aussi qui avez kidnappé Charles Leforimidable ? Est-il avec Amandine ?

— Oui, c'est bien moi. Et si tu veux le voir, tu n'as qu'à me trouver... Ou plutôt, retrouver ta bien-aimée. Oh, ça ne dérange pas que je te tutoie ? Nous allons devenir tellement proches, toi et moi, à présent...

Max ignore la demande.

— Comment va Leforimidable ?

— Oh, lui, il va très bien. Mais, comme ton Amandine est enfermée avec lui, peut-être est-ce

elle qui ne va pas bien. Ou qui risque un grave danger...

Le journaliste sent la panique le gagner.

— Co... comment ça ?

— N'oublie pas qu'il s'est retrouvé devant un tribunal pour viol. Rassure-moi : tu as suivi cette affaire ?

— Il a été innocenté ! s'écrie-t-il, cinglant.

— Malheureusement, il n'y a pas de fumée sans feu, réplique l'autre, sincèrement désolé.

Max vacille. C'est le trouble dans son esprit. Charles Leforidable est-il innocent ainsi qu'il a été jugé ? Ou coupable ? Brusquement, il ne sait plus...

Non, il est innocent ! Je ne dois pas me laisser manipuler !

— Tu as vu le message que je t'ai laissé ? lui demande tout à coup le ravisseur. Alors, viens si tu veux revoir celle que tu aimes.

Leur brève discussion s'arrête. L'autre ayant mis fin à leur communication.

Portable à la main, Max reste silencieux, désarçonné.

Qu'a-t-il voulu dire ?

Il reçoit alors un MMS.

C'est le fameux message dont a parlé ce salaud !

Celui-ci représente un plan avec des directions à suivre et une croix accompagnés d'une directive : « Suivre la piste indiquée. À l'endroit de la croix, un nouveau message t'attend ! »

* * *

Max remonte la piste donnée qui l'emmène au Louvres-Lens. Sur l'un des murs du musée, à l'emplacement de la croix, il trouve l'émoticône d'un clin d'œil en train d'applaudir. Un SMS lui parvient dans le même temps : « Je vois que tu es un bon soldat qui suit les ordres à la lettre. »

Il a été berné !

Furieux, il a besoin de crier pour soulager sa colère. Il avait raison de ne rien attendre du ravisseur ! Il se reprend. Il a besoin de se calmer pour réfléchir. Pour cela, il rentre chez lui.

* * *

EHPAD Montgré, Lens

La chambre du vieil homme est une pièce confortable, chauffée correctement. Un bon fauteuil est tourné face à la fenêtre. Sur le mur, à côté de la télévision, se trouve une bibliothèque sur les étagères de laquelle s'alignent des livres d'Histoire – traitant principalement du patrimoine local – et quelques romans historiques parlant des rois de France ou encore de la maîtresse de Louis XV. La pièce est également meublée d'un petit réfrigérateur, d'une antique garde-robe et d'une petite table, près du lit, qui fait office de bureau. Sur celle-ci, un ordinateur portable dont Jules Bertrand ne se sert plus.

Hortense Bélibau contemple agréablement son oncle. L'air dur et pincé de son visage disparaît. Le temps d'un instant, toutes les épreuves qu'elle a subies ces dernières années disparaissent de ses traits. Elle a pitié, mal au cœur pour le frère de son père.

Bien installé dans son fauteuil, Jules Bertrand fixe la rue longeant l'EHPAD et l'immeuble voisin qui se dresse de l'autre côté. Bien rasé, correctement vêtu d'une tenue moderne, parfumé et les cheveux méchés, Jules Bertrand est un homme de quatre-vingts ans à l'apparence encore jeune.

Il prend régulièrement soin de sa personne. Aujourd'hui, il porte des jeans, une chemise avec pardessus, un petit boléro sans manche et des baskets de ville.

Ses yeux gris se lèvent vers le ciel, où se succèdent nuages gris et éclaircies. L'air nostalgique, il songe au temps d'avant. Des souvenirs lui viennent en tête... Des souvenirs qu'il garde pour lui. Mais sa nièce le connaît bien. Elle sait à quoi il pense.

Tout comme à chacune de ses visites, son oncle l'attendait dans le hall de l'EHPAD.

— Tiens donc, ça fait longtemps que je ne t'ai pas vue, comment vas-tu ? lui a-t-il dit.

Elle lui a répondu, se taisant sur le fait qu'elle était venue la semaine dernière et les autres semaines auparavant. Puis, elle l'a suivi dans sa chambre, où il l'a invitée à s'asseoir. Ce qu'elle a fait, prenant une chaise et la plaçant dos à la fenêtre tandis qu'il s'installait dans son fauteuil.

Cet oncle est la seule personne de sa famille qui, lorsqu'elle était enfant, lui donnait de l'amour et de l'attention. Du moins, quand elle avait l'occasion de le rencontrer. Son père et lui étaient en froid. Sa tante, elle était plutôt du genre à l'ignorer. Elle trouvait qu'il y avait « un problème avec la petite », comme elle disait. Elle n'avait pas totalement tort. L'enfance et l'adolescence d'Hortense ont été horribles, et il est clair que cette ambiance a dû jouer sur elle... Il faut dire que son géniteur était quelqu'un de vulgaire et de méchant verbalement. Il la prenait pour sa bonniche et, dès qu'il était de mauvaise humeur, il la punissait. Son épouse, la mère d'Hortense, elle, se comportait comme un tyran avec lui. Ce qui n'arrangeait rien à leur vie de famille. Avec elle, rien n'allait comme il fallait et tout le monde trinquait. Son mari comme sa fille.

Son père et son oncle se voyaient seulement lors des repas chez leurs parents. Quand ces derniers ont disparu, les deux frères ont cessé de se fréquenter.

Hortense Bélibau sourit avec tendresse.

Son oncle était tout le contraire de son père. C'est un homme profondément gentil, serviable ; il aimait la vie qu'il menait. Il était tendre avec elle et lui racontait souvent des histoires d'autrefois. Il le fait encore aujourd'hui quand elle lui rend visite, mais sa mémoire défaillante, à cause de la maladie, ne lui facilite pas les choses.

Le sourire de l'ancienne infirmière en chef se crispe de dégoût.

Sa mère et son père disaient de lui qu'il était faible et que ce n'était qu'un bon à rien. Elle n'a jamais cru un traître mot de leurs méchancetés. Quand ils ont cessé de se voir, Hortense a vécu un terrible manque affectif. Elle ressentait – et ressent encore – beaucoup d'affection pour lui. Du coup, très triste, elle s'est repliée sur elle-même. Avec ses parents, elle n'est jamais vraiment sortie de sa coquille, même une fois arrivée à l'âge adulte...

L'oncle et la nièce n'échangent pas un mot. Leur silence est seulement troublé par la circulation et les bruits de travaux à l'extérieur, les discussions des voisins qui parlent dans les couloirs de l'établissement et parfois, les cris de certains patients.

Jules Bertrand lâche, sans quitter le ciel des yeux :

— Le temps va peut-être s'améliorer... Enfin bon, on ne va quand même pas se plaindre...

Hortense acquiesce :

— C'est toujours pareil par ici, le temps est changeant. Mais tu as raison, on ne va pas se plaindre.

Alors, il évoque, comme à chacune de ses visites, son épouse, Germaine. Il lui raconte quelle femme et quelle employée courageuse elle était.

Hortense l'écoute patiemment, avant de lui parler de sa maison, qu'elle entretient comme il faut, puis du voisinage.

— Tes voisins sont plutôt gentils, parfois un peu bruyants, mais gentils. Ils demandent souvent de tes nouvelles, ils te rendront visite bientôt...

Entendre cela fait plaisir au vieil homme, car il ne se rappelle plus la dernière fois qu'il les a vus. Sa nièce l'informe ensuite des courriers qu'il reçoit et qu'elle traite pour lui. Elle pose des questions sur la succession de la maison.

Il a trois enfants – deux garçons et une fille – qu'il voit rarement à cause de leur travail et de leur éloignement. Jean, qui approche la retraite. Archéologue, il est toujours en déplacement à l'étranger. Louis a quarante-six ans. Il est pneumologue à Paris, à Pitié-Salpêtrière. Anne est du même âge qu'Hortense. Elle enseigne l'histoire à la Sorbonne.

Hortense ne les aime pas. Ils sont négligents et indifférents envers leur père. Et, elle doit bien se l'avouer, elle est jalouse d'eux. Mais le fait qu'ils ne viennent pas voir leur père l'arrange bien. Ainsi, elle a son oncle juste pour elle... Comme ses enfants n'ont aucune vue sur sa maison, ils ne la dérangent pas plus que ça. Manquerait plus qu'ils la veulent. De son avis, ils sont déjà bien servis ! Bien sûr, en temps et en heure, ils voudront sûrement récupérer des objets sentimentaux. Toutes ces vieilleries qu'elle a reléguées au grenier.

Dans tous les cas, Hortense espère que la maison lui reviendra. Après tout ce qu'elle fait pour son oncle, ce serait la moindre des choses ! Une marque de considération qui l'aiderait à se reconstruire. Il faut dire qu'elle n'a jamais été considérée à sa juste valeur.

Ses pensées s'égarèrent dans son passé.

Elle songe au meurtre de Martine Hautecoeur.

Hortense ne regrette rien, pas plus qu'elle ne regrette ce qui est arrivé à Pierre Durand. Il l'a bien mérité. Il n'avait qu'à ne pas envahir son espace personnel. À cause de lui, elle ne peut plus habiter dans l'appartement de ses parents ! En même temps, n'est-ce pas un mal pour un bien ? Elle y vivait enfermée dans les souvenirs de son enfance...

Au bout d'un moment, comme chaque fois qu'elle rend visite à son oncle, l'ancienne infirmière en chef jette un œil vers la porte de la chambre, avant de se lever de sa chaise et de faire les cent pas, perturbée.

Elle finit par s'arrêter et par faire face à son oncle.

— C'est moi qui ai tué Martine Hautecoeur, lui confie-t-elle avec fierté. Tu sais, ma collègue à l'ancien centre de dialyse ? Celle qui avait obtenu la place de l'infirmière en chef ?

Elle ne s'inquiète pas des conséquences de cet aveu. Elle a confiance en son oncle. Il ne parlera de ce secret à personne. Il l'emportera même avec lui, elle le sait.

Elle se frotte les mains frénétiquement.

— Cette place qui aurait dû me revenir...

Son visage se crispe. Rouge de colère, elle commence à transpirer.

— J'ai dû tuer Martine pour l'obtenir ! Tu te rends compte à quoi j'ai été contrainte pour qu'on me considère enfin à ma juste valeur ? Il a même fallu que je m'occupe de Pierre Durand, ce collègue qui ne croyait pas en la culpabilité du mari de Martine. À l'époque, c'était ce salaud que la police pensait coupable. Il faut dire que je me suis arrangée pour que tout mène à lui. Et comme Serge Hautecoeur trompait sa femme, l'alibi était tout trouvé. Bon, cet imbécile de Pierre s'en est mêlé, et je me suis retrouvée à défendre chèrement ma vie contre lui !

Sa voix se remplit de haine.

— Tout cela n'a servi à rien, je suis tombée plus bas qu'à terre ! Tout ça à cause de ce salaud de Charles Leformidable !

Ses bras retombent, ses traits se détendent. Elle se rassoit sur sa chaise et, avec un sourire timide qui ne lui ressemble pas du tout, dit à son oncle :

— Je suis soulagée de te révéler cette histoire, tu sais ? Elle me ronge tellement...

Ce qui est vrai. Malheureusement, l'apaisement sera de courte durée. À peine sortira-t-elle d'ici que son esprit commencera de nouveau à la torturer. Comme si elle avait des regrets. Mais ce n'est pas ça qui la ronge, elle le sait...

Elle attend quelque chose de son oncle. Une réaction bien précise.

Il secoue la tête, l'air sévère.

— Si tu as tué ta collègue, c'est que tu l'as bien voulu ! Pareil pour ce Pierre Durand ! Maintenant, cesse de me mêler à tes histoires ! Je ne sais rien et je ne veux rien savoir ! Va-t'en, je n'ai plus envie de te voir !

— Tu n'es qu'un égoïste ! se récrie-t-elle en se levant, vexée de sa réaction et d'être ainsi congédiée. Avec tout ce que je fais pour toi, tu pourrais me montrer un peu plus de considération ! Tu ne vauds pas mieux que les autres. Pire, tu ressembles à mon père ! Va au Diable !

Furieuse, elle quitte la chambre.

Une fois dans le couloir, elle se force à se calmer. Ou du moins à se composer un air de tranquillité. Il est hors de question qu'on la découvre dans cet état.

Chaque fois, c'est la même chose, soupire-t-elle en se passant la main sur le visage. *Qu'est-ce que j'attends de lui au juste ?*

Elle sait qu'à sa prochaine visite, il aura oublié cet échange. Tout comme elle sait qu'elle lui révélera à nouveau son acte et qu'il aura la même réaction. Quasiment mot pour mot.

Elle remonte le couloir vers la sortie, contrariée. Elle aimerait tant que son oncle – qu'elle voit comme un soutien et qu'elle considère comme un père – lui dise que Martine Hauteceur et Pierre Durand l'ont bien cherché et qu'elle a bien fait de se débarrasser d'eux !

Chapitre 3

Centre de rééducation de Fouquières-lès-Lens,

Clémentine Petrova et son patient, monsieur Plancart, se trouvent dans la pièce dédiée à l'apprentissage du fauteuil roulant. À la suite de l'opération d'une hernie discale, André Plancart ne peut plus faire de longues marches, si bien qu'il doit apprendre à utiliser ce moyen de déplacement pour soulager ses douleurs. Ce à quoi s'emploie aujourd'hui l'aide-soignante. Placée face à lui, elle le tient sous les aisselles et lui enseigne les mouvements adéquats pour s'installer dans le fauteuil qui sera le sien. Résigné sur son sort – il sait qu'il n'a pas le choix – son patient n'en reste pas moins inquiet. Il craint de ne pas réussir à s'en servir.

— Ce ne sera pas difficile, le rassure Clémentine avec un sourire engageant, vous allez y arriver tout doucement...

Ayant confiance en elle, il se laisse guider.

— Si vous le dites, rétorque-t-il gentiment, mais avec une nervosité patente. Il faut que je m'habitue à ce nouveau moyen de locomotion...

Autour d'eux, le service est en pleine activité, chaque secteur se concentrant sur les soins qu'il doit dispenser. Seuls les bruits des machines de rééducation, mélangés à quelques voix d'encouragements apportés aux patients par les différentes catégories de soignants, leur parviennent.

Clémentine Petrova sourit, satisfaite de l'attitude de monsieur Plancart. Elle se sent vraiment bien dans son rôle de soignante dévouée et empathique. Et dire qu'elle s'est retrouvée un temps sans travail, sans personne de qui s'occuper !

Une période difficile, marquée par un profond ennui et par la frustration de ne pouvoir exercer son savoir. C'est à cause de Charles Leformidable qu'elle a perdu son travail. Cet homme qui a abusé sexuellement d'elle et que la justice a laissé libre ! Quand elle a appris la nouvelle de son enlèvement, comme tout le monde aux informations, cela lui a coupé les jambes. Enfin, il avait l'occasion de payer ! Ce qui n'a pas été le cas. Elle a sombré dans la déprime. Son attitude au travail était catastrophique, elle a enchaîné erreur sur erreur. La suite est facile à deviner.

Malgré ses déboires, elle a su se ressaisir et trouver un nouvel emploi.

Cette fois, tout se passe bien, même si parfois ce salaud revient la hanter.

Son implication dans l'accompagnement de ses patients est parfaite ! Elle prend un réel plaisir à voir la bonne évolution de l'état de santé de ces derniers. Et, bien entendu, elle apprécie quand son chef la complimente sur son professionnalisme et sur son dévouement. La reconnaissance du travail bien fait est essentielle dans tout métier. Celle-ci lui apporte satisfaction et fierté, les compliments de sa hiérarchie étant des phrases qu'elle a trop peu entendues dans sa vie.

Seules ombres au tableau : ses collègues... D'après eux, elle fait du bon travail. Elle le leur a déjà demandé. En vérité, elle sait ce qu'ils disent dans son dos : elle est un peu trop lèche-botte et cherche à bien se faire voir.

Ses collègues sont jalouses, voilà tout ! Ce dont se moque littéralement Clémentine. Elle agit à son idée. De toute façon, elle n'est pas ici pour se faire des copines !

André Plancart interrompt le cours de ses pensées avec une blague.

Elle fixe son attention sur son histoire drôle.

Il s'agit d'un cliché consistant à comparer la naïveté des blondes à forte poitrine au côté malicieux des brunes. Ces brunes qui, d'après lui, ont souvent de beaux yeux bleus, comme ceux de Clémentine. Il termine en avançant qu'il a une préférence pour ces dernières, à partir du moment où elles sont aussi belles qu'elle.

Flattée, n'en pensant pas moins que lui, Clémentine rit aux éclats.

Elle adore les compliments qui la placent dans cette image de femme qu'elle est. Ils la ravissent et la confortent dans la reconnaissance de son élégance. Elle a tellement vécu seule, se tenant loin des hommes, prisonnière de ses souvenirs !

Séduite par les propos, elle rougit légèrement.

Très empathique envers les patients qu'elle prend en charge, l'aide-soignante s'autorise cette relation de séduction et rentre dans le jeu d'André Plancart.

— Merci du compliment, j'ai également une préférence pour les beaux bruns aux yeux verts !

— Voilà un bon point pour moi ! se rengorge-t-il avec malice.

Il lui tend alors la main, comme s'il avait besoin qu'elle le soulève encore une fois.

Elle obtempère volontiers, et il s'accroche tendrement à ses bras. Il se tient à peine debout, le visage et le regard à la hauteur de sa poitrine. Il la questionne alors sur la marque du parfum que son corps diffuse agréablement.

— Vous êtes très gentil, monsieur Plancart ! minaude-t-elle. Moi aussi, j'aime ce nouveau parfum de chez *Guerlain*. C'était mon cadeau de Noël. C'est mon ex petit ami, Charles, qui me l'avait offert. Comme je l'aime bien, je l'ai gardé. Le parfum, pas Charles, bien sûr.

— Comment est-ce possible qu'une aussi jolie femme que vous n'ait pas un tendre ami qui l'attend à la maison ? rétorque aussitôt André d'un air intéressé.

Clémentine et lui ont l'impression d'être seuls au monde, loin des regards des autres malades et soignants. L'aide-soignante se sent légère et bien dans son corps, comme jamais elle l'a été.

Ce n'est pas si mal si les hommes tentent de me séduire de cette façon, songe-t-elle en partant dans ses rêves.

Elle aspire à un mariage riche avec un homme dévoué qui accèderait à toutes ses volontés, à tous ses caprices. Peut-être André Plancart pourrait-il être ce prince charmant, même si elle doute qu'il ait un compte en banque aussi fourni qu'elle le souhaiterait. Pour autant, elle le devine capable de se dévouer à la femme qu'il aime.

Charles, réalise-t-elle. Je lui ai dit « Charles » ! Ce n'est pas possible !

Elle a l'impression que sa bouche est souillée.

Ce que lui a fait subir Leformidable lui revient tel un boomerang !

La colère monte en elle. Ainsi que la haine vis-à-vis des hommes.

De tous les hommes !

Clémentine devient froide, perdant cet esprit léger qui la gagnait depuis quelques minutes. Elle repousse sèchement André, prétextant qu'elle ne peut s'autoriser ce genre de familiarité avec ses patients.

Il ne vaut pas mieux que Charles Leformidable. Il mériterait de disparaître, lui aussi !

Elle a lu les journaux et appris la disparition de son ancien supérieur hiérarchique. Elle n'a pu s'empêcher de ressentir, d'abord, du soulagement. Puis, de la satisfaction.

Bien fait pour lui ! J'espère que celui qui l'a enlevé le fera souffrir ! Comme ce devrait être le cas de tous les hommes !

— Un peu de retenue, s'il vous plaît, monsieur Plancart, réplique-t-elle sèchement. Sachez que je ne peux m'autoriser ce genre de familiarités avec mes patients !

Saisi, André Plancart détourne le regard.

— Ex... Excusez-moi, j'ai dû me tromper ou mal comprendre...

L'aide-soignante le réinstalle avec délicatesse dans son fauteuil roulant et lui annonce, comme si rien ne s'était passé, qu'il est l'heure de passer à la séance de balnéothérapie. Elle remonte ensuite avec lui le couloir qui mène vers la salle en question.

* * *

Dans un lieu inconnu

Amandine Claire ronge son frein.

Le temps défile sans qu'elle puisse se repérer. Est-ce le jour ? Est-ce la nuit ? Elle n'en sait rien. Son ravisseur s'est chargé de la débarrasser de son téléphone portable et de sa montre. Elle n'a plus aucune notion de l'heure.

Charles Leformidable semble s'être habitué à son sort. Ce ne sera pas son cas ! Tout comme elle ne compte pas faiblir. De bonne condition physique, elle essaye de rester le plus calme possible, malgré la situation et l'incertitude de son sort. Elle veut garder l'esprit clair. Peut-être une chance de s'évader se présentera-t-elle ?

Pour passer le temps, chacun a développé les circonstances de son enlèvement. Ensemble, ils tentent de trouver un point commun afin de comprendre pourquoi ils sont retenus ainsi prisonniers. Peine perdue. Ils n'en voient aucun. Amandine a l'impression qu'il lui manque une pièce du puzzle.

À présent, tous deux se taisent.

La journaliste fixe Leformidable du coin de l'œil. Après le départ de leur ravisseur, il a semblé se méfier d'elle. Puis, à l'évocation de son prénom et de son nom, il l'a reconnue. Il lit journallement *La Voix du Nord*. Son identité et, même, son visage ne lui étaient pas inconnus. Il avait juste eu du mal à resituer ce dernier. Il lui a dit se rappeler le trafic de drogue qu'elle avait démantelé avec Max Nowak.

Amandine songe aux propos de son ravisseur. Celui qu'elle appelle le donneur d'ordres et qui était présent à son réveil : *C'est quand même une prison de luxe pour un violeur !*

Il visait bien sûr le cadre de santé.

C'est donc pour ça qu'on est là, comprend-elle. Mais pourquoi moi ? Je n'ai rien à voir là-dedans. À moins qu'on ne m'utilise pour le tenter ? Comme j'enquêtai sur sa disparition, j'étais la candidate idéale...

Elle frissonne de peur à cette idée, néanmoins, elle décide de ne pas en parler avec le cadre de santé. Amandine Claire est une femme forte, et, surtout très réfléchie. Elle ne veut pas se disputer avec Charles, voire lui donner des idées. Il pourrait l'aider dans un plan d'évasion auquel elle ne cesse de penser. Quant à ce qui concerne cette histoire de viol, elle verra ça une fois dehors.

* * *

Amandine Claire est allongée au sol, immobile.

— AU SECOURS ! hurle Leformidable en tambourinant à la porte de leur cellule. ELLE A UN MALAISE ! AU SECOURS !

La porte s'ouvre brusquement, rapidement. Leur geôlier surgit, habillé d'une longue redingote, le visage caché par sa cagoule.

Contrairement à l'inconnu qui avait accueilli Amandine Claire à son réveil, celui-ci est très gros. La journaliste a vite compris qu'ils avaient affaire à deux personnes. Le premier homme qu'elle a vu étant le donneur d'ordres et ce gros-là, le sous-fifre. Ce dernier, ils le voient régulièrement. Il vient pour leur déposer à boire et à manger et pour vider leur seau hygiénique. Quant à celui qu'ils ont surnommé le donneur d'ordres, il n'est plus revenu.

— Que se passe-t-il ? demande-t-il, de la panique dans la voix.

— Elle a eu un malaise ! le rabroue Charles Leformidable. Ça n'a rien d'étonnant, avec ce que vous nous apportez comme repas ! Voilà ce qui se passe, vous pouvez être fiers de vous !

— Merde ! s'exclame l'autre en se penchant sur Amandine.

La journaliste ouvre les yeux et lui balaye les jambes d'un coup de pied. Leur geôlier s'emmêle dans sa redingote tandis que Charles Leformidable lui tape sur la tête avec le seau hygiénique. Poussé par l'énergie du désespoir, bien déterminé à se sauver, le cadre de santé a recouvré ses forces.

L'autre tombe, assommé.

— Vite ! se récrie Charles en courant vers la porte ouverte.

Il ne pense qu'à s'enfuir.

Pas Amandine.

Très maligne, conservant son sang-froid, elle récupère la clef de leur prison sur le corps du geôlier. L'une de ces grandes clefs que l'on utilisait au Moyen Âge. Elle prend aussi sa lampe torche avant de soulever la cagoule du sous-fifre. Elle découvre le visage d'un homme au gros nez et aux petits yeux. Barbu, il a de longs cheveux dont il ne semble pas vraiment prendre soin.

Ce visage lui est inconnu.

— Dépêchez-vous, bon sang ! la presse Leformidable. L'autre n'est peut-être pas très loin ! Il faut partir ! Vite, sortons !

La journaliste le rejoint et ferme à clef la grosse serrure, enfermant leur geôlier dans la cellule. Derrière la porte, l'obscurité est totale. Heureusement, Amandine a volé la lampe torche !

Il règne également un froid humide.

La journaliste éclaire un couloir qui part à droite et à gauche et dont les murs, le sol et le plafond sont constitués de pavés, tout comme leur cellule. D'abord décontenancés par ce qu'ils découvrent, les deux prisonniers décident de se mettre en route. Ils ne doivent pas traîner dans le coin !

— Économisons la lampe, propose Amandine. Ces couloirs semblent immenses. Restons l'un derrière l'autre et avançons prudemment en nous tenant la main.

Le cadre de santé acquiesce en silence.

Ils choisissent la direction de gauche et avancent sans faire de bruit. Il ne faut surtout pas que leur ravisseur les entende ! Toutefois, il n'y a pas de risque : leurs pas semblent étouffés. Ils ne résonnent pas.

Une dizaine de mètres plus loin, Amandine ouvre la lampe torche. Ils se trouvent dans une pièce énorme, avec des voûtes – toujours en pavés – qui se perdent dans des hauteurs incroyables. Cette salle est reliée à une autre par un couloir très étroit. Et ainsi de suite.

Charles regarde tout autour de lui, sentant la panique le gagner.

— Mais où sommes-nous ? hallucine-t-il, choqué par le lieu. Où avons-nous atterri ?

La journaliste approuve, décontenancée elle aussi.

— Ce qui est sûr, dit-elle, c'est que nous sommes dans les sous-sols très anciens d'un grand et très vieux bâtiment. Enfin, peu importe ! Pour l'instant, l'important est de se tirer d'ici !

— Oui, vous avez raison. On veut notre peau, trouvons vite la sortie !

Ils marchent longtemps dans l'obscurité de cet étrange endroit, duquel se dégagent des odeurs nauséabondes. Parfois, ce qui semble être des rats passe entre leurs jambes. La froidure commence à les imprégner désagréablement. Leur esprit fonctionne à toute allure.

Ni l'un ni l'autre n'a connaissance de telles caves dans les environs de Lens.

Ils avancent avec prudence. Soudain, Amandine sent le sol se dérober sous le pied qu'elle vient de poser et bascule en avant. Charles s'agrippe à elle et la retient. D'un geste désespéré, il la tire en arrière. Ils reculent brusquement, manquant de s'étaler sur le sol.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

La journaliste ne répond pas. Elle se remet de ses émotions. Par chance, elle n'a pas laissé s'échapper la lampe torche. Elle s'y est agrippée comme si celle-ci pouvait la sauver de sa chute.

Et quelle chute cela aurait été si le cadre de santé ne l'avait pas retenue !

Elle éclaire un trou circulaire d'un bon mètre de diamètre, qui s'enfonce dans le sol.

— Ce sont peut-être d'anciennes réserves d'eau ou des oubliettes, suppose-t-elle.

Charles Leforrible frissonne de terreur.

— Est-ce là que notre ravisseur compte nous jeter quand il en aura terminé avec nous ? s'interroge-t-il, pâle comme la mort.

Le temps d'une seconde, Amandine s'imagine découpée en morceaux qui seront jetés dans ce trou.

— J'espère bien que non ! lui répond-elle dans un souffle.

Repérant un autre puits à quelques mètres de là, ils décident de faire demi-tour. Ce couloir est bien trop dangereux. Très inquiets, ils se demandent où ils sont et pressentent que leurs chances de s'évader commencent à s'amenuiser.

De retour à leur point de départ, ils entendent derrière la porte leur geôlier qui commence à se réveiller. Il est enfermé à clef, ils ne risquent rien.

Ils empruntent l'autre direction du couloir. Cette fois, Amandine utilise la lampe torche. Elle tombe alors sur des flèches dessinées à la craie sur l'un des murs qui mènent à l'espèce de réserve où ils étaient retenus prisonniers. Certainement pour que leur gardien et le donneur d'ordres puissent trouver leur chemin.

Poussés par l'espoir, ils remontent patiemment le chemin tracé par ces flèches.

— Il ne faut pas qu'il nous retrouve..., ne cesse de marmonner Charles en jetant des coups d'œil réguliers derrière son épaule, avant de répéter : Qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

Amandine aussi a peur, mais elle ne le montre pas. Il ne manquerait plus qu'ils paniquent !

Au bout d'un moment qui leur paraît une éternité, transis de froid, ils réalisent que la pente du couloir monte. Le temps passe encore et les mètres défilent. Alors qu'ils commencent à désespérer d'arriver quelque part, ils aperçoivent un rectangle de lumière au loin.

Ils s'interrogent du regard. Serait-ce la sortie ?

— Et si on nous repérait ? demande soudain Charles Leforrible.

Amandine hausse les épaules. Ils n'ont rien à perdre à aller voir.

Le couloir débouche dans une salle. Sur le mur en face, une porte ouverte sur un escalier en pierre qui remonte vers la surface.

Ils n'ont guère le temps d'être soulagés.

— Je me disais bien qu'il y avait un problème ! déclare soudain une voix rauque au milieu des ténèbres, sur leur droite.

Une lampe torche s'allume. Le donneur d'ordres apparaît. Il pointe un pistolet sur eux.

— Que faites-vous ici ? exige-t-il de savoir.

— Oh non ! s'exclame Amandine. Laissez-nous partir ! Qui êtes-vous ? Que nous voulez-vous ?

Charles Leforrible panique.

— On est foutus ! se récrie-t-il avant de se plaquer au mur, apeuré.

— Si vous ne la fermez pas, je vous liquide sur-le-champ ! aboie leur ravisseur. Faites demi-tour !

Voyant que ses deux prisonniers ne bougent pas, il attrape Amandine et la force à se retourner vers le couloir d'où ils viennent.

Ignorant son pistolet, la journaliste se débat. Un coup de feu part en l'air.

Saisis, les trois protagonistes s'immobilisent.

Amandine remarque alors que leur ravisseur ne semble plus savoir quoi faire, comme s'il paniquait et commençait à perdre confiance.

Comme s'il n'avait jamais utilisé d'armes, réalise-t-elle. Je dois en profiter !

Elle n'en a pas le temps. L'autre pointe son canon sur la tête du cadre de santé et lui dit d'un ton sans appel :

— Si tu continues à jouer les rebelles, tu auras sa mort sur la conscience. Alors, maintenant, tu vas faire exactement ce que je te dis...

* * *

Assise à côté de l'infirme chose qui lui sert de lit, Amandine tient ses genoux remontés contre sa poitrine. Le visage pâle, marqué, elle accuse difficilement le coup. Le cadre de santé et elle ont tenté leur chance, ils ont échoué. Elle n'est pas sûre qu'ils auront une autre occasion de s'enfuir...

Elle craint le pire. Va-t-elle s'en sortir ? Elle se le demande...

De l'autre côté de la pièce, sur son matelas, Charles Leforrible déprime, la tête entre les mains. Comme pris d'une décision soudaine, il se redresse, se lève et vient s'installer à côté de la journaliste. Il lui passe un bras sur les épaules.

Amandine tressaille.

— Ça... ça va aller..., tente-t-il maladroitement de la reconforter.

Son visage trahit l'angoisse qui le ronge. Néanmoins, il essaye d'être confiant.

Amandine s'écarte. Elle esquisse un sourire désolé.

— Nous savons, vous et moi, que ce ne sera pas le cas.

Le cadre de santé lâche un long soupir.

— Il est clair que je vais passer un sale quart d'heure. C'est à moi que cet homme en veut. Vous, en revanche... Peut-être que...

Il laisse sa phrase en suspens, comprenant que si sa codétenue est ici, c'est qu'elle va passer, tout comme lui, un sale quart d'heure.

— Cette femme..., corrige alors Amandine.

— Cette femme ? Comment ça ?

— Notre ravisseur. Le donneur d'ordres... Il s'agit d'une femme. J'ai senti ses ongles dans ma

peau et je les ai vus quand il... ou plutôt quand *elle* nous a empêchés de fuir...

Charles Leforrible devient tout à coup suspicieux. Il se met à réfléchir.

— Ce qui se tient, ajoute-t-elle. Après m'être réveillée, lorsqu'elle est venue m'accueillir, elle vous a accusé d'être un violeur... Il est donc clair qu'elle compte se venger de vous. Reste à savoir ce qu'elle me veut et pour quelle raison elle ne s'en est pas encore prise à vous. À mon avis, ce n'est pas en vous gardant enfermé dans cet endroit qu'elle aura sa vengeance. Elle prépare quelque chose, c'est sûr et certain...

— Et... Et si c'était elle ? lâche le cadre de santé.

— Qui ça, elle ?

— Hortense. Hortense Bélibau, cette femme qui m'a traîné devant les tribunaux...

Amandine s'écarte de lui.

— Peut-être ou peut-être pas..., rétorque-t-elle, évasive, en décidant de sauter sur l'occasion. Cette Hortense Bélibau, justement. Pourquoi vous a-t-elle accusé de viol ? Que s'est-il réellement passé ? D'autant qu'on a ici une femme qui vous en veut. Et si ce n'est pas Hortense Bélibau, admettez que ça commence à en faire beaucoup...

Charles Leforrible la fusille du regard.

— En clair, se braque-t-il, vous me demandez si je suis un violeur, c'est ça ?

La journaliste ne détourne pas les yeux. Elle hoche la tête.

— Exactement, oui.

Il se lève, furieux.

— La justice m'a innocenté !

— Vous savez comme moi qu'il est difficile pour une femme de prouver qu'elle a été agressée sexuellement.

L'autre lève les bras en l'air, excédé.

— Hortense me draguait ouvertement. Pendant des années, elle n'avait pas eu un regard pour moi. Et là, c'était comme si... comme si elle s'était libérée de quelque chose. Au travail, quand on se croisait, on se jetait des regards timides. Ce qui était vraiment bizarre, et même nouveau pour moi. Je n'avais jamais rien vécu de tel. Je suis plutôt à l'aise dans ce genre de situation... Pour être sincère, j'étais sensible à son charme. Très sensible. Il faut dire qu'Hortense est une belle femme. Et puis, son côté sévère m'attirait. Tant qu'à parler franchement, ses penchants de dominatrice ne me laissait pas indifférent. J'avais envie d'y goûter.

Il se perd dans la contemplation de la lanterne, reste silencieux avant de reprendre d'une voix sombre :

— Nous avons couché ensemble. C'est elle qui a fait le premier pas. Est-ce que j'aime les femmes ? Oui, j'aime les femmes. C'est même mon point faible, si j'ose dire. Bref. Malheureusement, elle est devenue trop entreprenante. Trop exigeante. Trop directive. Cela confinait au harcèlement. Ça l'est même devenu... Un jour, elle m'a invité pour un dîner au restaurant, mais je n'ai pas voulu m'y rendre. J'en avais assez d'elle. J'ai prétexté un empêchement. Je ne parvenais pas à lui dire clairement que je ne voulais plus passer de temps avec elle. Je pense que je la craignais... Alors, elle est venue chez moi... Il faut savoir qu'elle était passée juste avant à mon bureau. Il m'arrive d'y travailler jusque très tard. Je ne lui ai pas ouvert. Elle a continué de sonner, et je me suis senti obligé de lui répondre.

Ses épaules affaissent. Sa voix se réduit à un filet.

— J'ai été dur avec elle. Malgré tout ce qui s'est passé ensuite – ses accusations, le procès –,

je le pense encore. J'ai blessé son ego. C'est... c'est quelqu'un qui a besoin de considération, qui avait besoin d'être aimé...

— Que lui avez-vous dit ?

— Que je ne voulais plus la voir. Qu'elle n'était qu'une folle. Et je lui ai claqué la porte au nez... Le lendemain, elle ne s'est pas présentée au service. Elle s'est mise en arrêt maladie. Même ça, je le lui ai enlevé...

— Comment ça, « même ça » ? Que voulez-vous dire ?

— Juste que son travail était sa raison d'être... Et comme je l'avais humiliée...

Il se redresse et reprend de l'assurance.

— La fois suivante où je l'ai vue, c'était au procès... Voilà, vous savez tout. J'ai abusé de ses sentiments, qui étaient sincères. Je l'ai blessée, humiliée, mais je ne l'ai jamais violée. Ni aucune autre femme. Je ne sais même pas d'où pourrait sortir celle qui nous a enlevés ! À moins que ce ne soit Hortense...

Amandine secoue la tête.

— Je ne pense pas que ce soit-elle.

— Comment ça ?

Elle montre leur seau hygiénique.

— Ils proviennent certainement d'un hôpital et, à ce que je sache, Bélibau n'a plus le droit d'exercer en milieu hospitalier après ses accusations envers vous. En revanche, j'imagine que ce procès, lui, était une manière pour elle de se venger...

Charles Leforimidable retourne sur son matelas.

Il lâche un rire amer.

— Exactement. Après lui avoir claqué la porte au nez, il l'a entendue lui hurler : « Je reviendrai ! Je vais me venger, tu ne l'emporteras pas au paradis ! » Puis, je l'ai entendue pleurer...

Amandine soupire. Toute cette histoire est allée trop loin. Elle lui inspire de l'amertume et de la désolation, ainsi qu'un brin de colère envers Charles et un peu de compassion pour Hortense.

Elle fronce les sourcils.

— Tu ne l'emporteras pas au paradis..., murmure-t-elle.

Au paradis...

Cette expression, elle l'a déjà entendue dans des circonstances analogues.

Oui, mais quand ? Et dans quel genre de circonstances ?

* * *

Quartier des Hauts-de-Lens, Lens

Assis sur son lit, Max Nowak griffonne sur son bloc-notes. Les jeans et la chemise défraîchis qu'il porte sur lui sont ses vêtements de la veille ou de l'avant-veille, il ne sait plus. Il a même encore son blouson sur lui. Il est sorti acheter des cigarettes, hier. Plusieurs cartouches. Puis, il s'est remis au travail jusqu'aux premières lueurs de l'aube, où il s'est endormi tout habillé, vaincu par la fatigue.

Sur son carnet, il griffonne des noms, des indices, des pistes, cherchant fébrilement des solutions pour résoudre le mystère entourant l'enlèvement d'Amandine. Voici plusieurs jours qu'il réfléchit de la sorte. Afin de ne pas éveiller les soupçons, il a informé son rédacteur en chef qu'Amandine était malade et que lui-même prenait un congé spécial, laissant ainsi tous ses dossiers

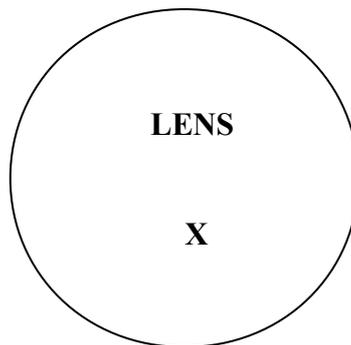
à l'abandon pour s'occuper d'elle. Il n'a pas épilogué, et son patron n'a pas insisté.

La seule piste qu'il a, c'est qu'Amandine est retenue prisonnière à Lens.

Du moins s'il a bien résolu l'énigme de son ravisseur.

À son retour chez lui, après avoir été interrogé Hortense Bélibau, il a découvert une enveloppe froissée et jaunie devant le seuil de son appartement. Un gros caillou la bloquant au cas où – même si dans le couloir de son immeuble, il y avait peu de risque pour qu'un coup de vent la fasse s'envoler. À l'intérieur, une publicité vantant les atouts de Lens sur laquelle était inscrit et dessiné au feutre noir :

NE CHERCHE PAS TROP LOIN



Une énigme plutôt simpliste. Si bien qu'il craint un piège.

Il a sonné chez tous les locataires de son immeuble afin de savoir si l'un d'entre-eux avait pu voir qui avait déposé cette enveloppe ou si une personne suspecte avait été repérée dans l'immeuble.

Il en est ressorti qu'un adolescent a été aperçu. Un adolescent que personne ne connaît, ici. Certainement, un môme embauché pour l'occasion n'ayant aucune idée de ce qu'il devait déposer et encore moins qui était la personne l'ayant utilisé comme messenger.

Bref. Un indice facile puis une impasse. Rien qui ne permette d'avancer.

Depuis qu'Amandine a disparu, Max se rend malade. Il tourne en rond comme un lion en cage. Il ne pense qu'à elle et dort très peu. Et quand il arrive à dormir, comme ce matin, son sommeil est agité. Des cauchemars, dans lesquels il la voit enfermée dans une pièce sombre et torturée, le font se réveiller étouffé par une implacable bouffée d'angoisse. Il s'interdit de prendre de somnifères préférant garder les idées claires, même si, pour finir, le manque de sommeil aboutit à un résultat quasi identique.

Il mange très peu, ne sort pas durant la journée et prend aussi la sale habitude, certains soirs, d'aller boire un verre dans un bar situé rue de la Paix, *Le Colibri*. Il rentre chez lui, une ou deux heures plus tard, quelque peu éméché après avoir bu plusieurs *Tripel Karmeliet*.

Il évite le *Mac Ewans*, son bar habituel. S'il y va, il risque d'y rencontrer Roquette. Cette dernière est désormais commissaire. Une promotion bien méritée selon lui. Il ne tient pas à la rencontrer. Elle lui posera certainement des questions sur sa relation avec Amandine et comprendra vite qu'il lui cache quelque chose. Il sera alors obligé de lui expliquer qu'elle a été enlevée. Ce qu'il ne veut pas. Il doit garder ça pour lui. Absolument ! S'il parle, il a peur qu'il arrive quelque chose à

Amandine...

Il s'immobilise tout à coup.

C'est ce qui arrivera au bout du compte si je ne trouve rien..., comprend-il. *Son ravisseur veut que je la retrouve. Que lui fera-t-il si je n'y parviens pas ?*

Peut-être devrait-il appeler la police ? Lens est une petite ville. Sa compagne serait vite retrouvée.

Il se tape le front du plat de la main, véhément.

La fatigue et l'impuissance lui font avoir des idées dangereuses !

Au bord de ses lèvres, sa cigarette se consume, répandant de la cendre sur ses jeans. Perdu dans ses pensées, il n'y prête aucune attention.

Le ravisseur lui a fait parvenir un mail sur sa messagerie professionnelle : « Je te rappelle que tu n'as pas intérêt à avertir la police, car cela pourrait te coûter très cher. » Comment a-t-il fait pour oublier ces menaces ?

Retracer l'origine de ce courriel lui a pris pas mal de temps. Un temps utilisé pour rien. Le message électronique a été envoyé d'un cybercafé du centre-ville. À partir d'une adresse créée pour l'occasion : Amandineselanguitdetoi@gmail.com.

Ce type est un sadique.

Depuis, plus de nouvelles.

Est-ce ça manière de jouer avec lui ? Ou de se jouer de lui ?

— Les deux, j'en suis certain ! peste Max entre ses dents.

Furieux de ne rien trouver, il arrache la feuille de son bloc-notes, la chiffonne et la jette au sol, où se trouvent des dizaines et des dizaines d'autres boules de papier identiques. Tous ses efforts sont inutiles ! C'est au moins la centième fois qu'il recommence. Il n'arrive à rien ! Rien de rien !

La seule piste était Hortense Bélibau. Piste à laquelle il ne croit guère, l'ancienne infirmière en chef n'ayant pas ce physique de déménageur nécessaire pour enlever quelqu'un. Il a surveillé sa maison pendant quelques jours, mais ça n'a rien donné. Elle ne sortait pas beaucoup, seulement pour rendre visite à son oncle ou pour se ravitailler en courses.

Et si le ravisseur d'Amandine est le même que celui de Leformidable, même constat : la secrétaire du service d'hémodialyse a vu quelqu'un porter un corps. Là aussi, ça ne peut pas être Bélibau.

Alors qui ?

Un homme dont la compagne aurait été violée par Leformidable ? Et qui chercherait à se venger ? Mais quid d'Amandine ? Le fait qu'elle enquêtait sur sa disparition aurait-il attiré son inimitié ? Genre : on ne recherche pas un violeur, on le laisse crever là où il se trouve !

Il écrase son mégot dans le cendrier posé sur sa table de chevet et passe une main tremblante dans ses cheveux ébouriffés.

Non, ça n'a pas de sens. La justice l'a acquitté. À moins qu'elle ne se soit trompée ? Ce serait envisageable, puisque Hortense Bélibau n'en démord pas, même après toutes ces années.

Max se force à se calmer.

Il s'allume une autre cigarette. Il doit en être à son deuxième paquet de la matinée. Il regarde autour de lui. L'état de sa chambre est un véritable désastre.

Avant, lorsqu'il était célibataire, le journaliste ne prenait pas soin de son appartement. Depuis qu'il connaît Amandine, il fait attention à bien le ranger et à le nettoyer. Utilisant des bougies et des huiles essentielles pour qu'elle se sente bien lorsqu'elle passe la journée ou la nuit

chez lui. Il a de nouveau tout laissé à l'abandon et vit dans un véritable capharnaüm. Son courrier n'est plus trié, sa vaisselle s'entasse à l'abandon dans l'évier de la cuisine, il laisse des mégots de cigarette dans des tas de cendriers de fortune – boîtes de conserve, bouteilles d'eau – qu'il ne vide pas plus que la poubelle. Il ne fait plus rien.

Il hausse les épaules.

Il s'en fiche de tout ce bazar, de toute cette saleté. Ça ne le dérange même pas. Il n'a plus aucun goût, ni pour ranger ni pour nettoyer. Il n'a qu'un seul but en tête : retrouver Amandine.

Il repose son briquet sur sa table de chevet, à côté du cendrier et de son trousseau de clefs.

Il s'immobilise et fixe ces dernières.

L'image des chaînes et de leur cadenas entravant les accès aux couloirs souterrains de l'ancien hôpital de Lens le frappe avec la brutalité d'un coup de poing. Une idée – un début de piste ! – le traverse avec une fulgurance inouïe. Il a bien fallu que le ravisseur ouvre l'un de ces cadenas, non ? Pour lui-même et pour qu'Amandine puisse facilement tomber dans son piège !

Le journaliste se lève d'un coup.

Pierre !

Pierre Kubiak, son ami, le gardien !

Et si c'était lui qui avait permis à Amandine et à son ravisseur d'entrer dans ces souterrains ?

— Mais oui, bien sûr ! s'écrie-t-il, bouleversé. Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ?

Il empoche son bloc-notes et son stylo, embarque ses paquets de cigarettes et quitte sa chambre en trombe. Il doit vite aller interroger Pierre !

Une fois sorti de son appartement, il saute dans sa voiture, direction l'ancien hôpital.

* * *

Max roule vers l'ancien site hospitalier. L'heure tourne, pour autant, il se retient afin d'éviter un excès de vitesse. Il ne manquerait plus qu'il soit arrêté par la police ! Il perdrait alors un temps fou !

Il tape sur son tableau de bord.

Lui-même a pu entrer dans les couloirs souterrains, parce qu'il connaissait le gardien chargé de surveiller le lieu abandonné. Donc, le ravisseur d'Amandine a dû lui aussi aller voir Pierre Kubiak. Soit il le connaît, soit il a fait pression sur lui ! Peut-être même Amandine a-t-elle eu affaire à Pierre !

J'aurais dû lui parler d'elle ! fulmine-t-il, avant de s'invectiver : Je suis un idiot. Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ?

Il se sent vraiment bête ! Il lui a fallu du temps – trop de temps – pour comprendre une chose aussi simple que ça ! Comment a-t-il fait pour passer à côté ?

J'étais trop perturbé d'avoir perdu Amandine. J'avais peur, j'ai paniqué...

Il tape de nouveau sur son tableau de bord. L'angoisse en profite pour revenir en lui.

Ses mains deviennent moites. Son front se couvre de sueur.

Il s'essuie le visage et se ressaisit, étouffant cette saleté d'anxiété.

Ce n'est pas en cédant à la peur qu'il parviendra à retrouver Amandine !

Il se force en même temps à se calmer. S'il s'énerve, il risque de se planter dans le décor.

Enfin maître de lui-même, il arrive en vue de l'ancien hôpital.

Il stoppe devant la grille qui clôture l'accès désormais. Pierre Kubiak sort aussitôt de sa guérite.

— Pourquoi vous vous arrêtez là ? demande-t-il avant de reconnaître son ami.

Le journaliste abaisse sa vitre, et tous deux se serrent la main.

Du même âge que lui, barbu et dégarni, Pierre Kubiak arbore constamment un air sévère. Sa forte corpulence et sa grande taille le font ressembler à un bûcheron. Un bûcheron pas content du tout. Mais les gens qui le connaissent savent qu'il n'est pas méchant et qu'il a très bon caractère. Pour eux, il a tout du « nounours ».

— Pourquoi reviens-tu ici ? demande-t-il, fort surpris. Ça fait deux fois, ce n'est pas normal...

Il remarque le visage fatigué de Max et ses vêtements défraîchis.

— Que se passe-t-il ? s'inquiète-t-il aussitôt. Est-ce je peux t'aider ?

Max ne passe pas par quatre chemins. Cette fois, il est sincère et lui explique la situation : Amandine a disparu après être entrée dans les couloirs souterrains de l'ancien hôpital. Elle est en danger !

— Quand a-t-elle été enlevée ? veut savoir Pierre Kubiak, horrifié.

— Quand je suis venu te voir, eh bien, la nuit précédente, elle avait un rendez-vous dans les couloirs souterrains. Juste sous l'ancien centre d'hémodialyse... C'est là que c'est arrivé.

— Mais pourquoi tu ne m'as rien dit ? se récrie son ami. C'est grave, ce qu'il se passe !

Le journaliste secoue la tête, dépité.

— Sur le coup, je n'y ai pas vraiment pensé. Je ne savais pas ce qui se tramait et je n'avais qu'une chose à l'esprit : Retrouver Amandine et ne pas perdre de temps en explications. Alors, j'ai foncé tête baissée. Et, ensuite, je ne pouvais rien te dire, j'avais trop peur qu'on lui fasse du mal...

Pierre Kubiak lui ouvre la grille.

— Vas-y, lui dit-il avec un geste de la tête, on sera plus tranquille pour discuter.

Max fait entrer sa voiture, la gare avant d'en sortir.

Il s'allume une cigarette, en propose une à son ami qui refuse, pressé de l'entendre parler.

— Tu n'es pas venu seulement ici pour me dire que ta compagne a été enlevée, n'est-ce pas ?

— Exact, j'ai un truc à te demander..., commence Max avant de se taire, gêné.

Comment lui dire ?

S'il lui révèle de but en blanc qu'il s'interroge sur la manière dont le kidnappeur a eu accès aux souterrains, il insinuera que son ami est son complice. Ce dont il doute.

Le gardien n'est pas un imbécile. Il comprend pourquoi il est revenu.

— Quelques jours avant celui où Amandine a été enlevée, révèle-t-il sans s'embarrasser d'une transition, un gars est venu m'voir. Il m'a demandé de lui ouvrir l'un des passages menant aux couloirs souterrains. J'ai refusé. Alors, il m'a menacé. Mais je n'ai pas cédé. J'ai fait ma plus mauvaise tête et j'l'ai envoyé promener, en le menaçant à mon tour de lui faire avaler ses dents s'il me causait encore sur ce ton. Il a cessé de se la ramener et il est parti en bougonnant : « Eh, y a pas d'quoi s'énerver ! On n'est pas à la foire ! »

Pris d'un profond soulagement, Max exulte. Il tient peut-être une piste !

— Il t'a dit ce qu'il voulait y faire dans les souterrains ?

— J'ai posé la question. « Pourquoi est-ce que tu veux aller là-d'dans ? que j'ai demandé. Qu'est-ce que tu comptes y faire ? » « J'veux juste voir à quoi ça ressemble à ch't'heure... » qu'il m'a répondu.

Le journaliste réfléchit à voix haute.

— « Maintenant » ? Est-ce que ça signifierait qu'il connaissait les lieux ?

— Oh que oui ! lui révèle Pierre Kubiak avec un clin d'œil. Ce gars s'appelle Maldécroché. Antoine Maldécroché. Quand l'hosto tournait encore, Antoine était chargé de nettoyer les abords extérieurs... Il habitait avec ses parents dans la cité juste derrière l'hôpital. Là où moi, j'habite encore. Son père et sa mère sont décédés. C'étaient des gens honnêtes. Contrairement à lui. C'est pas un mauvais gars, mais il a fait quelques conneries du temps où il bossait ici.

— Des conneries ? Du genre ?

— Du genre revendre de l'droque sur le parking, très tôt le matin, avant qu'il commence son boulot... J'ai été surpris d'le revoir. Après l'décès de ses parents, il a déménagé sur Avion... J crois bien qu'il était au chômage à c'moment-là. En le voyant revenir, quand il m'a demandé d'avoir accès aux souterrains, j'me suis dit qu'il cherchait peut-être bien à remettre en route son trafic... J'n'ai pas appelé la police. J'voulais pas que Maldécroché ait des ennuis. Et puis, une poignée de jours plus tard, lors de l'une de mes rondes, j'ai entendu du bruit. Les portes de l'une des entrées battaient folles. Son cadenas avait été coupé, certainement à l'aide d'une pince anglaise. Je suis allé vérifier à l'intérieur en m'interrogeant. Pourquoi avoir coupé ce cadenas ? Je n'ai plus pensé à Maldécroché. Là aussi, j'n'ai pas prévenu la police. « C'est inutile d'appeler les policiers pour ça, que je me suis dit. C'est juste des jeunes qui sont venus s'amuser, des saltimbanques ! »

Pierre Kubiak baisse la tête, embarrassé.

— Si j'avais su... J'suis désolé, Max. Il semblerait que ce soit lui ton kidnappeur, même si j'm'explique pas comment il a pu tomber aussi bas...

Max lui tape sur l'épaule.

— T'en fais pas, Pierre ! Tu ne pouvais pas savoir ! D'ailleurs, je te remercie beaucoup ! Tu m'as donné la seule piste que j'ai depuis que cette horreur a commencé. Je vais peut-être enfin voir le bout du tunnel !

Il remonte en vitesse dans sa voiture pour filer vers Avion. Il reprend confiance. Oui, il est enfin sur une piste !

* * *

Dans un lieu inconnu

Amandine Claire et Charles Leforimidable ont retrouvé leur cellule où rien ne se passe. ils attendent avec anxiété le sort qui leur est réservé. Malgré leurs craintes, ils n'ont pas perdu l'envie de s'enfuir. Ils dorment chacun leur tour pour essayer de capter le moindre bruit pouvant les aider à savoir où ils sont. Mais aussi pour repérer l'opportunité qui leur permettrait de s'échapper à nouveau.

Leur ravisseur ne les a pas punis pour leur tentative. Ils s'y attendaient. Tel n'a pas été le cas. Durant un moment de confiance, Charles lui a confié que, à la suite de ses déboires avec Bélibau et la Justice, il a appris à se méfier des femmes. Pour autant, il lui fait confiance. De son côté, sachant faire la part des choses, la journaliste ne croit pas qu'il soit un violeur. Néanmoins, elle reste sur ses gardes, ne se dévoilant pas complètement.

La donneuse d'ordres vient un plus régulièrement, comme pour vérifier que le geôlier joue bien son rôle. Quand elle entre dans leur cellule, elle ne leur parle pas et se contente de les observer en silence. Comme si elle savourait sa vengeance.

Elle souhaite voir le désespoir nous gagner, a compris Amandine. Elle veut que nous soyons terrorisés par cet isolement.

Raison pour laquelle Charles et elle ne baissent pas les bras.

Parfois, la journaliste craque et lui crie :

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous nous voulez, à la fin ?

L'autre ne répond pas. Elle se plaît à les entendre l'interroger sur la raison et le but de leur enlèvement. La seule fois où elle a ouvert la bouche, c'est quand Amandine lui a craché à la figure :

— C'est bien de nous ramener de quoi manger, mais on aurait aussi besoin de se rafraîchir et de se laver !

Ce à quoi elle a rétorqué avec un ricanement :

— Et d'un jacuzzi, tant que vous y êtes !

Toutefois, dernièrement, leur ravisseuse leur lâche quelques paroles qui leur donnent, à chaque fois, froid dans le dos. Elle leur murmure un « Bientôt, très bientôt » lourd de sous-entendus.

Chapitre 4

Domicile de Clémentine Petrova, Lens

L'aide-soignante est dans sa salle de bain, en train de se maquiller. Sur elle : une robe rouge avec décolleté, des collants et une veste noires ; à ses pieds, des escarpins de la même couleur. Elle porte également des bijoux qui scintillent dans la lumière dispensée par les ampoules de son miroir : un collier, des boucles d'oreilles et un bracelet, mais surtout pas de bague.

Il ne manquerait plus qu'André Plancart croit qu'elle n'est pas célibataire !

Tous deux se sont donné rendez-vous à 18 heures 30, chez elle.

Son patient a l'intention de l'emmener dans un restaurant japonais, le *Mambo*. Avant, ils iront au parc des Glissoires. Contempler à deux les étangs, assis sur un banc, sera très romantique, lui a-t-il promis. Le jour du 14 juillet, il aime s'y rendre après le feu d'artifice. À cette heure, la foule est partie et il ne reste que deux ou trois personnes. Regarder l'eau le repose...

— Cela nous rappellera vos séances de balnéothérapie, a minaudé Clémentine, cette fois très à l'aise.

Au parc, ils profiteront de la chaleur des beaux jours qui rallongent, puis direction le cinéma. Bref, la totale.

Après les avances d'André, Clémentine a réfléchi longuement à sa propre réaction, regrettant de l'avoir repoussé. Elle avait été vraiment sensible à son charme, et elle l'est toujours. Ses traits d'humour la transportent vers de réels moments de plaisir et d'insouciance. Mais il y avait cette histoire avec Charles et cette peur en elle...

Comment faire ?

Elle a trouvé la solution. Forte de celle-ci, elle s'est excusée auprès d'André et lui a révélé qu'elle serait ravie de partager du temps avec lui en dehors de ses heures de travail.

Il en a été ravi et lui a proposé cette invitation. Avoir un rendez-vous amoureux avec l'un de ses patients la gêne un peu. Toutefois, elle n'a pas refusé, pas plus qu'elle ne l'a repoussé.

Elle s'écarte du miroir et s'admire. Voilà, elle est prête.

Elle rejoint le rez-de-chaussée et passe dans le salon.

Un coup d'œil à l'horloge.

Le moment approche ! songe-t-elle en se découvrant différente de la personne qu'elle a été ces dernières années.

Son travail terminé, une fois rentrée chez elle, l'aide-soignante se laissait aller, passant la plupart de son temps dans son canapé devant la télévision ou devant l'ordinateur, à surfer sur les réseaux sociaux. Elle ne prenait soin de sa personne qu'au moment de se rendre au boulot.

Et depuis qu'André lui a donné rendez-vous, ses journées ne sont plus les mêmes. Elle se prend à rêver d'une autre vie. Elle se trouve pleine d'énergie.

Aujourd'hui a été très particulier. Elle a compté les heures, se découvrant excitée. Pour passer le temps et se calmer les nerfs, elle a d'abord malaxé une boule antistress, avant d'aller chercher sa poupée vaudou. Elle l'a piquée en jetant des sorts sur les personnes qu'elle n'aimait pas et pour éloigner le mauvais sort. Bien sûr, c'est Charles Leforidable en priorité qu'elle s'est imaginé tourmenter ainsi.

Les minutes s'égrènent lentement. Pas assez vite au goût de l'aide-soignante.

Si bien que la colère monte en elle.

Elle passe dans la cuisine pour boire de la camomille, ce qui a pour effet de la calmer. Puis, elle lave sa vaisselle pour s'occuper les nerfs.

À l'heure dite, le carillon de l'entrée retentit.

Spontanément, elle file devant le miroir qui se trouve dans le salon et se dépêche de se remaquiller. Au moment de rejoindre le couloir menant à la porte d'entrée, elle s'immobilise.

La poupée vaudou dépasse de son sac !

Elle la range rapidement pour éviter qu'André la voie.

— Ou il risque de me prendre pour une dingue, maugrée-t-elle, fâchée contre elle-même.

Ce qui serait un comble !

C'est quand même grâce à cette poupée qu'elle a réussi à se débarrasser de l'ombre de Leforrible. En effet, elle s'en est servi pour le faire souffrir à distance, pour l'humilier. Pour se venger de lui.

Elle fixe la poupée en tissu au fond de son sac.

À la place, elle voit la silhouette de son violeur reposant dans une large étendue d'eau.

— Très bonne idée, murmure-t-elle. Je me débarrasserai de son corps dans un des étangs. Je profiterai d'être avec André aux Glissoires pour faire quelque repérage...

Elle tire la fermeture éclair, puis fonce vers la porte, qu'elle ouvre en grand.

Surpris par sa brusquerie, André Plancart se recule avant de sourire, émerveillé devant la femme en robe rouge qui se tient devant lui.

— Je tombe à nouveau sous votre charme, ma chère Clémentine, la complimente-t-il.

Lui-même est magnifique avec son costard-cravate et ses belles chaussures noires. Il sent également très bon. Il porte une bague à la main droite et au poignet de celle-ci, une gourmette.

Il s'avance d'un pas et lui offre la rose rouge qu'il cachait derrière son dos.

Clémentine Petrova s'épanouit en la prenant. Elle aussi est sous le charme.

André Plancart se recule et la couve d'un regard où brillent mille étincelles.

— Comme vous êtes élégante ! Oui, vous êtes ravissante. Le rouge vous va à merveille ! Oh ! que vous êtes belle !

Les mots lui sortent de la bouche tous seuls, et l'aide-soignante comprend qu'il est sincère.

Elle se sent toute chose.

— Vous trouvez ? rougit-elle, gênée. Je ne suis même pas allée chez le coiffeur...

— Bien sûr que oui, lui sourit-il.

— André, vous n'êtes qu'un flatteur !

— Et votre parfum est toujours aussi envoûtant !

— C'est du *Chanel* numéro 5...

Il claque dans ses mains et s'exclame en lui offrant son bras :

— En avant toute ! Vous verrez, le *Mambo* est un restaurant très sympa. Vous y passerez un agréable moment ! En plus, les sushis y sont excellents !

— Je ne m'en fais pas, André. Avec vous, je suis certaine de passer un très bon moment, quel que soit l'endroit !

Elle se fige et recule.

Non !

Ce rendez-vous est une mauvaise idée !

Une très mauvaise idée.

Son patient risque de tout découvrir d'elle !

Elle qui est tellement maligne, qui est si fière et tellement soulagée que son plan fonctionne, elle va tout foutre en l'air pour cet homme !

Pour *un* homme.

Poupée vaudou ou pas, l'engeance masculine est capable du pire, sans exception ! Il lui faut s'en méfier comme de la peste !

Je dois me débarrasser de lui, décide-t-elle, son visage devenant un masque glacial. *Pour qu'il ne découvre rien. Et surtout, pour me libérer de toute cette horreur !*

En face d'elle, André Plancart s'est tétanisé à son tour, la mine déconfite.

— Vous... vous n'aimez pas la nourriture japonaise, c'est ça ? On peut manger italien. Une pizza, par exemple. Qu'en pensez-vous ?

Devant son absence de réponse, des larmes commencent à lui monter aux yeux.

— Je ne suis pas assez bien pour vous, c'est ça ? comprend-il, profondément déçu.

— Non, non, tente de se rattraper Clémentine, c'est juste que je ne me sens pas très bien.

Réalisant que ses propos risquent d'être mal interprétés, elle se compose un sourire empreint de confiance et lui ordonne :

— Embrassez-moi, André !

Fou de joie, son patient ne se le fait pas dire deux fois et s'exécute, lui susurrant entre deux baisers fougueux des mots d'amour.

Pendant ce temps, l'aide-soignante rumine le plan qu'elle vient d'improviser. Elle le tuera après le restaurant, quand ils seront au parc. Elle n'aura qu'à jeter son corps dans l'étang pour le faire disparaître.

* * *

Quartier de la république, Avion

Le gros bonhomme de trente-huit ans est allongé sur son lit, en train de griller cigarette sur cigarette. À côté de lui, son cendrier déborde de mégots. Des miettes de tabac sont éparpillées sur ses draps. Dans la pièce, c'est un bazar sans nom. Ses vêtements traînent sur son lit et au sol.

Sa chambre est en triste état. Une tapisserie – devenue marron à force d'y fumer – recouvre les murs. Certains pans se décollent. Une épaisse couche de poussière recouvre les meubles vieillots qui s'y trouvent – ceux-ci ayant appartenu à ses parents. Le plafond est jauni par la nicotine. La pièce empeste le tabac et la sueur, mais le gros nez d'Antoine Maldécroché ne sent pas ces mauvaises odeurs. Il en a l'habitude. Tout son appartement en est imprégné.

Il soupire et, ce faisant, recrache la fumée de sa clope, qui monte au plafond et stagne dans la pièce.

Il n'aime pas cet appartement. Cela fait cinq ans qu'il vit ici, dans un des immeubles du quartier de la république. Une cité qui, dans le temps, était surnommée « Chicago », car c'était mal réputé. Il y avait beaucoup de délinquance. Depuis qu'il habite-là, de l'avis de Maldécroché, c'est de pis en pis.

Il regrette son ancien logement. Une maison des mines à Lens, dans la cité de corons situés à côté de l'ancien hôpital, où il a vécu jusqu'en 2018. Il s'y sentait mieux. Bien plus grande que son appartement, elle possédait même un jardin. Ce qui n'est pas rien. Mais bon, il n'y allait jamais. C'était la maison de ses parents. Il habitait alors avec eux.

Antoine aime bien le bassin minier. Ses grands-parents étaient mineurs. Les terrils lui rappellent sa jeunesse quand, avec ses copains, il escaladait ces montagnes du Nord ou faisait du vélo cross sur leurs pentes.

Chez son père et sa mère régnait un bordel phénoménal. Il faut dire qu'ils étaient infirmes et qu'ils ne pouvaient plus se charger de l'entretien. Leur fils aurait dû s'en occuper, sauf qu'il n'en avait pas envie. « De la merde, disait-il, j'en fais assez au boulot. » De grandes herbes poussaient dans le jardin. Les tasses de café du matin restaient sur la table, la vaisselle s'entassait dans l'évier de la cuisine, les canettes d'Antoine étaient oubliées dans le salon, ses pantoufles et ses godasses traînaient dans la maison, sans parler de ses vêtements sur son lit ou que l'on retrouvait partout dans les autres pièces.

Oh ! du courage il en avait, puisqu'il bossait !

C'est souvent ce qu'il se dit pour se dédouaner de son laisser-aller.

En effet, à cette époque, il travaillait pour la ville et était chargé de l'entretien extérieur de l'hôpital de Lens. Si bien qu'il était, du lundi au samedi, sur les lieux où il ramassait feuilles mortes, mégots et papiers. Et il était très consciencieux !

Désormais, il est au chômage. Il a été viré à la suite parce qu'on le soupçonnait de vendre de la drogue dans l'enceinte de l'hôpital. Il a vécu la perte de son boulot comme une injustice. D'autres trafics existent, mais lui, simple ouvrier, on ne lui a pas trouvé de circonstances atténuantes. Et surtout, on l'a licencié sans preuve ! Oh, il n'a pas râlé. Avec sa chance, c'est en voulant se défendre qu'il se serait enfoncé et qu'on aurait prouvé ses magouilles.

Depuis, ses parents sont décédés. Il a très mal vécu leur perte. Dès lors, il s'est senti seul au monde. Il a été quelque temps en couple. Manque de bol, sa compagne l'a quitté car il n'avait pas d'hygiène. Ce n'était qu'une excuse ! Après tout, elle non plus n'était pas nickel !

Il n'a pas changé pour autant... À quoi bon ? Après tout, il se trouve bien comme ça. L'avis des autres ? Bah, il s'en fiche !

N'empêche, il se sent mal sans femme... Il se sent mal tout court, en fait. Avant, il était moqueur et insoumis. À présent, il est déprimé et ne fait plus rien. Il se laisse aller. Barbu, lui qui avant avait les cheveux courts, il les a désormais longs et plein de nœuds. Il ne prend aucun soin à s'habiller. Il porte toujours le même survêtement gris taché, déformé à force de ne pas être porté correctement. Ses dents, ses ongles sont souillés par la nicotine.

Plus rien ne l'intéresse. Plus rien ne le motive.

Il ne cherche même pas de travail.

Manquerait plus que ça, d'ailleurs ! Il préfère vivre avec les allocations qui lui restent. La société lui doit bien ça ! Il lui a donné ses plus belles années !

Quant aux pires, c'est en ce moment qu'il les subit !

Antoine Maldécroché écrase son mégot en grognant :

— Il a fallu qu'elle me retrouve, celle-là !

Il parle de cette femme et de ce qu'il est obligé de faire pour elle : kidnapper des gens et les garder prisonniers ! Il s'allume une autre cigarette.

— Ce que je fais pour elle est mal, se dit-il à lui-même d'une voix tremblotante. Je me comporte comme un salaud.

Du coup, il ne parvient plus à dormir. La nuit, il revoit sans cesse les enlèvements. Il entend constamment les suppliques de ses prisonniers en boucle. Ou leurs insultes. Comme si c'était lui, le méchant !

Malheureusement, elle le tient.

Elle sait que, du temps où il nettoyait les abords de l'ancien hôpital, il arrondissait ses fins de mois en vendant de la drogue. Ce qu'il fait toujours, d'ailleurs. Elle, elle en a la preuve. Elle lui a montré des photos sur lesquelles il deale...

Il a peur d'elle. Qu'elle le dénonce. Qu'elle mette les enlèvements sur son dos.

Ou pire.

Quand il a laissé s'échapper ses prisonniers, elle n'a pas été tendre avec lui.

— Tu n'es qu'un incapable ! lui a-t-elle crié. On ne peut rien te demander ! À part vendre de la drogue, tu n'es bon à rien ! Même l'enlèvement de Leformidable, tu l'as foiré en te faisant voir par cette fichue secrétaire ! Avant d'agir, tu ne pouvais pas vérifier s'il y avait quelqu'un ? Idiot !

Il n'a jamais vu autant de méchanceté chez quelqu'un.

Il craint ses représailles. Il la sait dangereuse.

Elle a conclu cette engueulade en le prévenant que s'il commettait encore une connerie du même genre, elle le dénoncerait à la police et leur révélerait qu'il vend de la drogue ! Ce à quoi il a rétorqué que s'il tombait, elle tomberait avec lui. Il n'aurait pas dû. Elle a sorti son arme à feu et a juré de lui faire sauter la caboche s'il disait encore quelque chose comme ça. Puis, cette folle furieuse lui a confié une enveloppe sur laquelle était inscrit un nom. Nowak. Elle lui a ordonné de la transmettre à cette personne quand celle-ci viendrait le voir. Et, bien entendu, de ne surtout pas l'ouvrir ou, là aussi, il ramasserait les restes de son cerveau.

Maldécroché n'a aucune idée de qui est vraiment ce Nowak. Il sait juste que la femme en a après lui. Et il est certain que sa visite lui posera encore plus de problèmes. Déjà qu'il se sentait mal dans sa peau ; à présent, il se sent mal dans sa maison. Il a l'impression de ne plus y être en sécurité. Pour tout dire, il a peur que la police y débarque à tout instant.

La sonnerie de l'entrée retentit au même moment.

Il sursaute et sort de ses pensées.

— Merde, les flics !

En sueur, le cœur battant à cent à l'heure, il regarde autour de lui à la recherche d'un moyen de s'enfuir.

* * *

Au-dessus de la ville s'étend un ciel nuageux et gris d'où tombent des cordes.

Sa voiture stationnée devant une barre HLM, Max Nowak regarde le quartier à travers ses essuie-glaces encore en action. Il se trouve dans un quartier pauvre. Ses yeux se dirigent vers l'immeuble un peu délabré où habite Antoine Maldécroché.

Comment peut-on vivre dans un endroit pareil ? s'interroge-t-il.

Il n'a pas la réponse et ne la cherche pas vraiment, trop inquiet. Il va peut-être se retrouver en face du ravisseur d'Amandine. Si tel est le cas, qui sait ce qu'il pourra se passer.

Mal à l'aise, il pâlit, conscient du danger auquel il est confronté. Ses mains commencent à trembler. Néanmoins, il n'a pas le choix. Le sort d'Amandine en dépend. Il se battra si nécessaire, et ce, même au péril de sa vie !

Il coupe le contact et descend de sa voiture.

Il court vers l'immeuble pour s'éviter d'être trempé, puis y entre calmement. La porte est ouverte, le système de digicode ne fonctionnant plus.

Antoine Maldécroché habite au quatrième étage, au numéro 47.

Il prend les escaliers. Il n'est pas pressé de le rencontrer.

À qui va-t-il avoir affaire ?

L'intérieur du bâtiment vient d'être rénové. L'odeur de peinture est omniprésente. De la musique et des discussions filtrent des appartements.

Max arrive devant le numéro 47. Il allume la fonction « enregistrement » de son téléphone portable avant de cacher celui-ci dans la poche de son blouson.

Il prend sa respiration, puis sonne. Il entend du bruit derrière la porte, mais le locataire ne lui ouvre qu'au bout de trois bonnes minutes. Il s'agit d'un gars aux petits yeux apeurés, gros, habillé d'un vieux pantalon de survêtement et d'une chemise sale. Le journaliste le reconnaît sans mal, c'est bien cet Antoine Maldécroché. Il y avait sa photo dans l'annuaire sur Internet, à côté de son adresse.

Il plisse le nez. Le bonhomme dégage une sale odeur de cigarette et de sueur. Des effluves malodorants émanent aussi de l'intérieur de l'appartement. Ça sent même très mauvais ! Par l'entrebâillement, Max découvre un bazar sans nom.

Mince, ça pourrait être chez moi, réalise-t-il avant de se dire qu'il doit lui-même sentir aussi mauvais que le bonhomme. Non, non, je suis quand même un peu plus ordonné et plus propre !

Il se concentre. Il n'est pas là pour ça.

S'en suit un moment de doute. Il y a de grandes chances qu'il se tienne face à l'homme qui a enlevé Amandine ! Il se redresse et laisse place à un visage rassurant et souriant.

— Bonjour, je suis Max Nowak, journaliste à *La Voix du Nord*. Je fais un reportage sur l'ancien hôpital de Lens et je sais que vous étiez responsable de son entretien extérieur.

Le visage du bonhomme se décompose.

C'est lui ! comprend Max. *C'est lui, le ravisseur ! Et il m'a reconnu...*

Il prend sur lui. Il n'a qu'une seule envie, lui faire tout avouer en le secouant dans tous les sens. Ce qui serait une mauvaise idée : il ne doit rien laisser transparaître et continuer sa comédie.

D'autant que quelque chose le chiffonne.

Le gros bonhomme n'a pas le profil d'un ravisseur. Encore moins d'un méchant.

Il va devoir lui tirer les vers du nez.

Pendant ce temps, l'autre en face essaye de faire bonne figure, mais tout le trahit : ses mains tremblantes, son visage empourpré, sa tête dans ses épaules.

L'impression de Max se renforce.

— Vous travaillez au nouvel hôpital, je suppose ?

Il sait très bien que tel n'est pas le cas. Le CV public sur l'annuaire Internet est formel : il a été licencié.

— Non, plus maintenant. J'ai démissionné. J'en avais marre d'être leur larbin. Les chefs étaient toujours sur mon dos.

Le journaliste acquiesce.

— Ah, oui. C'est souvent comme ça. C'est monsieur Leforidable, votre supérieur ?

L'autre blanchit.

— Euh oui... Et puis...

Maldécroché s'interrompt. Ses yeux s'arrondissent.

— Euh, non. Non, non, j'le connais pas !

Max tique. Comment a-t-il pu tomber dans un piège aussi grossier ? Décidément, le type n'a rien d'un cerveau qui fomenterait un enlèvement et le jeu de piste qui va avec.

— Euh, bougez pas, bougez pas ! J'ai un message pour vous !

Il fait volte-face pour retourner dans son appartement. Interloqué, le journaliste le suit des yeux sans réagir. Antoine Maldécroché revient quelques secondes plus tard et lui tend en tremblant une enveloppe jaunie et froissée à son nom.

Il la prend tout en décochant un regard interrogateur au bonhomme. Il ne comprend pas. Ou plutôt, il refuse de comprendre, car il a reconnu le type d'enveloppe. La gorge nouée, il ouvre celle-ci rapidement. À l'intérieur, une feuille de papier journal qu'il connaît bien là aussi. Dessus, il peut lire : « Comme tu l'as compris, ce gros balourd de Maldécroché n'est qu'un larbin. Ou un pion, si tu préfères. Tu retrouveras celle que tu cherches à l'ancienne usine de pots de yaourt de Villeneuve-d'Ascq. »

Je me suis encore fait avoir ! fulmine Max.

Il s'énerve, lit et relit le message, puis fixe le balourd en question avec de la colère et de la haine dans les yeux. Paniqué, celui-ci recule dans le couloir jusqu'à son salon, où il s'affaisse dans son canapé.

Max s'engouffre dans son appartement, l'attrape par le col de sa chemise et le soulève de son canapé, la main en l'air, prêt à lui asséner un violent coup au visage !

— Dis-moi qui a enlevé ma compagne ! Dis-le-moi ou je t'enfonce le pif dans le cerveau !

— Je... je... je ne peux rien vous dire. Ou... ou je s'rai un homme mort !

Le journaliste le lâche, se détourne de lui en le traitant de tous les noms et quitte l'appartement après avoir claqué la porte derrière lui. Il ne pourra pas lui délier la langue, il n'a rien d'un tueur ou d'un tortionnaire. Il ne lui reste plus qu'à se rendre à Villeneuve-d'Ascq.

* * *

Zone industrielle, métropole lilloise

Il ne pleut pas sur Villeneuve-d'Ascq. Néanmoins, le ciel est gris et le temps reste maussade, humide... Max a roulé à vive allure sur l'A1. Il y a encore cinq ans de cela, cette autoroute était réputée pour ses embouteillages et ses accidents. Ce n'est plus le cas. Elle se trouve plus sécurisée et moins de véhicules y roulent, ceci grâce au développement des transports en commun.

L'ancienne usine de pots de yaourt s'étend au milieu des champs, juste à côté de la ligne de chemin de fer. Dévastée, elle tombe en ruine.

Nerveux, angoissé, le journaliste s'approche de l'entrée.

Dans quel état vais-je te retrouver, Amandine ? J'espère que tu n'es pas blessée. Ou pire...

À moins qu'elle ne soit pas là et que son ravisseur, par l'intermédiaire d'Antoine Maldécroché, se soit joué de lui.

À l'affût, Max pousse la porte rouillée qui grince lugubrement et pénètre dans un intérieur aussi délabré que l'extérieur.

Tiens bon. Je t'en supplie, Amandine, tiens bon !

Éclairé par la lampe de son téléphone portable, il avance lentement. Pas à pas. Pour ne pas tomber. De nombreux débris sont éparpillés sur le sol. L'endroit est lugubre. Sombre. Vide. Les machines ont été enlevées quand l'usine a été fermée. Il ne reste que les chambres froides et d'anciens cartons qui moisissent dans un coin. Une odeur nauséabonde d'humidité et de pourriture imprègne l'air.

Max se dirige vers les chambres froides. Dérangés par sa présence, des rats détalent devant lui. Dans les hauteurs, des oiseaux s'envolent. Quelque part dans l'obscurité, une porte grince au

vent et claque.

Il n'y a personne ici, comprend-il avant de se rendre à l'évidence. Amandine n'y est pas.

Le ravisseur s'est joué de lui !

Ses espoirs douchés, l'esprit embrumé par le désespoir, il continue néanmoins d'avancer comme un automate vers les anciens réfrigérateurs. Ne pouvant se résoudre à croire que sa compagne ne se trouve pas ici, il les explore un à un.

Malheureusement, il ne s'est pas trompé. Ils sont tous vides... Et sur la porte du dernier d'entre eux, à l'intérieur, il découvre, inscrit au marqueur rouge en gros caractères :

« Amandine est sous la dalle ; là où n'ont pas pu régner les Vandales. »

* * *

Centre pénitentiaire de Vendin-le-Vieil

Deux jours plus tôt

Pierre Durand est assis sur le lit de sa cellule individuelle, dans laquelle il dépérit.

Je suis puni pour un meurtre que je n'ai pas commis..., se lamente-t-il en silence. *Et j'ai tout perdu. Mon travail. Ma petite amie...*

Après un an et demi d'enquête judiciaire, l'ancien infirmier du Centre de Dialyse a été jugé coupable avec préméditation du meurtre de Martine Hautecoeur et de la tentative de meurtre envers Hortense Bélibau. Il a été condamné à la prison à perpétuité avec dix-huit ans de sûreté.

Malgré les huit années qui ont passé, il se rappelle encore ce jour funeste où il s'est rendu au domicile d'Hortense, son ancienne collègue et infirmière en chef. Il revoit tout, seconde par seconde, ressentant encore les émotions qui l'agitaient – la colère, puis la haine et enfin le désespoir.

Il caresse d'un doigt tremblant l'horrible cicatrice qui barre son cou.

Il se souvient également de la douleur. Après elle, ç'a été le trou noir. Ce qu'il s'est passé ensuite, il l'a appris lors du procès. Juste en face de l'appartement d'Hortense se trouve le cabinet médical du docteur Jacques Lesmine. Monsieur et madame Charbonnier – Julien et Juliette, un jeune couple d'une trentaine d'années – patientaient dans la salle d'attente pour leur consultation médicale.

Soudain, des hurlements ont retenti en provenance de l'immeuble d'en face.

Le couple s'est précipité dehors. En étant de choc, pleine de sang, Hortense Bélibau s'égosillait dans la rue :

— Au secours ! Au secours ! Il a voulu me tuer ! Il est en train de mourir ! Oh ! mon Dieu, je ne sais pas quoi faire ! Oh ! mon Dieu, il meurt ! Il a voulu me tuer !

Des propos incompréhensibles. Personne dans la rue n'osait venir en aide à cette hystérique couverte d'hémoglobine. Tandis que Juliette s'occupait d'elle, son compagnon s'est engouffré dans l'immeuble.

Il a trouvé l'homme à l'agonie dans l'appartement d'Hortense Bélibau, au niveau de la porte d'entrée. Dans sa gorge : une paire de ciseaux dégoulinante de sang. Sur le palier, les voisins horrifiés ne savaient que faire, même si l'un d'entre eux avait appelé les secours. Au loin, une sirène se faisait vaguement entendre.

Personne n'avait songé au docteur Lesmine. Julien Charbonnier, si. Chaque seconde

comptait. Il est redescendu en vitesse pour aller le chercher. Ce dernier est intervenu sans hésitation.

L'homme étendu, mourant, chez Hortense, c'était lui, bien sûr. Pierre Durand. Que les médias ont surnommé le tueur à l'insuline.

La rapidité du docteur a permis de le sauver. Lesmine l'a réanimé et, quand les sapeurs-pompiers du centre d'incendie et de secours de Douai avec l'équipe du SMUR sont arrivés sur place, il a pu être transporté vers les urgences du centre hospitalier de Douai, gravement blessé et inconscient.

Il présentait deux profondes plaies dans le dos, dont une se prolongeant jusqu'à perforer son poumon droit ; une troisième blessure ayant fait saigner abondamment la veine jugulaire droite ; une quatrième portant les stigmates de la paire de ciseaux plantée dans la gorge et ayant provoqué une brèche de la trachée-artère. Opéré, ses plaies suturées, il a été sauvé, vivant à nouveau sous respiration artificielle dans l'unité de réanimation polyvalente de l'hôpital.

Pendant ce temps, la police intervenait au domicile d'Hortense Bélibau qui, elle, était prise en charge par un psychologue. Les agents recueillaient les témoignages des voisins qui allaient tous dans le même sens. Ces derniers les avaient entendus, elle et lui, se disputer. Puis, Hortense avait crié à l'agression...

Des larmes roulent sur les joues du prisonnier.

À quoi bon avoir été sauvé ? Il est devenu un monstre. Au sens propre comme au sens figuré. Le monstre qui a tué Martine Hautecoeur. Le monstre qui a voulu se faire la peau de son infirmière en chef. Le monstre au cou en charpie qui s'en prend aux femmes de son service. Par jalousie pour les uns, car il ne supportait pas de ne pas avoir obtenu le poste de chef. Par misogynie pour les autres, car, dans son esprit tordu, aucune femme ne devrait occuper de poste à responsabilité. Il a tout entendu...

Camille, sa petite amie, l'a laissé tomber : elle n'arrivait pas à vivre avec l'image de sa culpabilité. Ses parents et sa sœur, eux, le soutiennent. Il les voit régulièrement au parloir.

S'apercevant qu'il dépérit, ils lui disent de ne pas baisser les bras. On va bien se rendre compte un jour de son innocence, et la justice réparera ses erreurs.

Il passe à nouveau le doigt sur sa cicatrice.

Il est trop tard, le mal est fait. Il a perdu tant d'années ici. Pire, il ne peut plus parler. Ses cordes vocales ont été touchées par les coups de ciseaux.

Il pense beaucoup à sa mère, à son père et à sa petite sœur. Il ne supporte pas de savoir qu'ils souffrent avec lui et qu'ils doivent subir le regard des autres.

Moi qui étais un fils exemplaire aux yeux de mes parents et un modèle pour ma petite sœur, aujourd'hui, je les plonge dans la honte. Je ne pourrai plus jamais leur rendre honneur... Je ne pourrai jamais les débarrasser de cette image de criminel qui me colle à la peau si injustement...

Il aurait pu se défendre. Ou, du moins, donner sa version des faits. Révéler qu'il avait enquêté sur le meurtre de sa collègue et amie, Martine Hautecoeur, car il ne croyait pas en la culpabilité de son mari. Raconter qu'il avait découvert que le meurtrier était *une* meurtrière. Qu'il s'agissait d'Hortense Bélibau, jalouse de la nomination de Martine. Expliquer qu'il était allé la trouver à son domicile pour la convaincre de se livrer à la police avant qu'il ne s'en charge. Puis, dévoiler comment elle s'était sortie de ce guêpier en le piégeant...

Il a passé deux semaines en réanimation avant d'être transféré dans le service de chirurgie pour vingt-cinq jours. Le soir de sa sortie de l'hôpital, il a été interpellé par la police et s'est retrouvé en garde à vue. Quarante-huit heures plus tard, il était écroué à la prison de Vendin-le-

Vieil.

Il n'a rien nié. Ni pendant son interrogatoire ni à son procès.
Et il ne dira jamais rien.
Il n'y a rien qu'on puisse faire contre une folle furieuse comme Hortense Bélibau.
Il a échoué, point final.
Je ne veux plus vivre, décide-t-il.

* * *

Centre pénitentiaire de Vendin-le-Vieil
Quelques heures plus tard

Il est minuit. Le gardien de nuit a décidé de rapprocher ses rondes autour de la cellule de Pierre Durand. Le regard de ce dernier cache quelque chose depuis le début de la soirée et il n'aime pas ça.

Le gardien arrive devant sa porte et observe le détenu par l'œil-de-bœuf.
— Bon sang ! s'exclame-t-il. Il s'est pendu !

Ses draps enroulés autour de son lit et de son cou, Durand est en train de s'étouffer. Son corps s'agite dans tous les sens, de la bave sort de sa bouche. Le surveillant donne l'alerte et, sans attendre, pénètre dans la cellule et desserre le nœud coulant. Deux de ses collègues surgissent et apportent les premiers gestes de secours à la victime, la sauvant de justesse.

Les sapeurs-pompiers et le SMUR arrivent.

Pour transporter la victime à l'hôpital le plus proche, une procédure d'extraction médicale du détenu est organisée sous escorte dite de niveau 3.

Le prisonnier est accompagné par trois surveillants pénitentiaires et trois policiers, en plus des sapeurs-pompiers et de l'équipe médicale du SMUR. Dans le même temps, une autre unité des forces de l'ordre sécurise l'itinéraire que prendra le convoi. Une fois parvenu à destination, le détenu rescapé est hospitalisé dans la chambre sécurisée prévue à cet effet, où il se retrouve gardé H 24 par trois policiers. Il est pris en charge par les soignants affectés à ce secteur.

* * *

Lens
Deux jours plus tard

Max roule dans le centre-ville, serrant son volant de colère. Il est sorti profondément déçu et inquiet de l'ancienne bâtisse industrielle. Tandis qu'il regagnait sa voiture, le doute l'a happé à la gorge.

Ce jeu de piste n'est qu'une mascarade ! a-t-il commencé à se dire.

Par acquit de conscience, il a fouillé toute l'usine. Bien entendu, il n'a trouvé aucune trace d'Amandine. Depuis, cette idée de mascarade ne l'a pas quitté, avec toute la colère qu'elle a suscitée en lui.

Il s'est même interrogé sur l'implication d'Antoine Maldécroché dans cette excursion à Villeneuve-d'Ascq. Cette idée d'usine vient-elle de lui ou n'est-il qu'un pantin ?

Le bonhomme n'a rien ni d'une flèche ni d'un méchant. Et il ne le voit pas orchestrer ce jeu de piste sadique. Dans le cas contraire, Max ne l'aurait pas abandonné sur son canapé pour partir

vers la métropole lilloise.

— Ouais, ce n'est pas le cerveau de l'affaire. Il n'est qu'une marionnette, dont quelqu'un tire les ficelles en coulisse...

Dans ce cas, Maldécroché était-il un simple messenger ? Ou le commanditaire de l'enlèvement souhaitait-il s'en débarrasser ? À moins que ce ne soit les deux à la fois ?

Peut-être espérait-on même que je le tue par vengeance...

Ce qui amène à deux autres questions, auxquelles Max s'avère incapable de répondre : qui se cache derrière cela ? Et pourquoi ? Pourquoi le ravisseur cherche-t-il à se venger ainsi de lui ?

Nous devons certainement nous connaître...

Il serre son volant à s'en faire blanchir les phalanges.

Encore et toujours les mêmes interrogations !

Malheureusement, il a la tête en vrac. Chamboulé par ses émotions, il ne parvient pas du tout à y voir clair. Il sait juste une chose.

— Cet enfoiré joue avec moi ! gronde-t-il pour la énième fois.

S'il l'avait sous la main, il lui mettrait son poing sur le nez !

Un bref instant, il songe à s'arrêter et à appeler la police. Son amie Roquette – désormais commissaire – pourrait faire quelque chose, elle ! Avec une enquête fouillée de Lens, elle et ses hommes parviendraient à retrouver Amandine, il en est convaincu !

Il se ravise. Il ne doute pas un instant que si le ravisseur l'apprend, sa compagne en pâtira.

Amandine...

Et dire qu'elle est là, quelque part dans Lens. Peut-être se trouve-t-elle enfermée à quelques mètres de lui. Peut-être même est-elle en train d'agoniser dans un coin, sans nourriture. Peut-être qu'on lui fait des misères. Qu'on la torture. Il l'imagine en train de crier tandis qu'un homme au visage caché par une cagoule lui casse les doigts, un par un, pour qu'elle se taise.

Horrifié, affolé, il s'arrête sur l'un des dépose-minutes de la gare. Il ouvre sa portière et vomit. Il lui faut de longues minutes pour recouvrer ses esprits.

— Dans quelle galère avons-nous été embarqués..., murmure-t-il, nauséux.

Il s'essuie la bouche, se passe la main sur le visage.

Il peste et tape sur son volant.

Il ne doit pas reculer. Il en est hors de question ! Il va la tirer des griffes de son ravisseur et, quand il retrouvera celui-ci, il ne répondra pas de lui !

Afin d'écarter son animosité, qui l'empêche d'y voir clair, il se force à réfléchir à l'énigme.

Les Vandales... Un peuple germanique ayant conquis, au V^e siècle, la Gaule, la Galice, le sud de l'Espagne ainsi que certaines îles de la mer Méditerranée jusqu'à l'Afrique du Nord.

Une fois sorti de l'usine et de retour devant sa voiture, il n'est pas monté tout de suite dans cette dernière. Il s'est allumé une cigarette, perplexe.

Ces Vandales sont-ils vraiment allés jusque dans l'Artois ? s'est-il interrogé. D'ailleurs, à cette époque, la ville elle-même existait-elle ?

D'après ce qu'il a cru comprendre lors de ses recherches pour sa série d'articles sur l'histoire locale, à moins qu'il ne se trompe, la commune a commencé à se créer au début du XIII^e siècle quand, sur les terres de Lens, un hôpital et un couvent ont été bâtis... Avant ça, c'est assez obscur...

Il redémarre pour reprendre sa route vers l'EHPAD.

Il lui fallait quelqu'un pour l'aider à résoudre cette histoire de Vandales et de dalle.

Il a d'abord songé à se tourner vers les personnes l'ayant aidé dans la rédaction de ses

articles. Ils étaient quatre : l'un de ses collègues, qu'il connaît depuis des années, le maire communiste d'une ville voisine, un professeur d'histoire du collège Michelet et un membre de la municipalité. Seul problème : même s'il écartait son collègue et qu'il réussissait à mener tout ce beau monde en bateau, il ferait forcément parler de lui. Et si cela remontait aux oreilles de son rédacteur en chef, celui-ci ne comprendrait ni pourquoi il a repris du service ni pourquoi il n'est pas au chevet de sa compagne. Bref, cela reviendrait à lui parler du kidnapping...

C'est là qu'il a songé à l'oncle d'Hortense Bélibau. Celui-ci serait féru d'histoire locale d'après sa nièce. Et s'il allait le voir ?

Il n'a pas eu de mal à obtenir son nom. L'ancienne infirmière en chef lui ayant expliqué que la maison place du Cantin appartenait toujours au frère de son père, il n'a eu qu'à consulter l'annuaire public sur Internet.

L'homme se nomme Jules Bertrand. L'annuaire en ligne lui a donné son CV et révélé qu'il a été syndicaliste et membre du Parti socialiste.

Sacrée technologie, songe Max en pensant à la manière dont Internet a évolué ces dernières années. *Les recherches d'informations sont encore plus sophistiquées et plus précises.*

Il trouve ça génial et bien pratique pour se renseigner rapidement sur des personnes.

Toutefois, il est allé vérifier à la mairie si tout cela était bien exact. Au cas où le document Internet serait un faux. Un journaliste recoupe toujours ses informations.

Jules Bertrand.

Comble du hasard, ce nom ne lui était pas inconnu.

L'homme publiait bien des articles dans *Gauhéria*. En effet, dans la liste des contributeurs se trouvait le nom de l'oncle d'Hortense Bélibau.

Max Nowak arrive en vue de l'EHPAD Montgré et se gare sur le parking coloré attenant au bâtiment. Sorti de sa voiture, il s'allume une cigarette. Une grande allée mène à une bâtisse moderne de plain-pied aux murs gris. Sur la droite, une petite mare avec des jets d'eau et, sur la gauche, d'imposantes poteries vertes qui embellissent l'endroit.

Le journaliste se dirige vers la maison de retraite.

Les portes vitrées de l'entrée s'écartent devant lui et il pénètre dans l'établissement.

À gauche, un bureau d'accueil. Des gens assis dans le couloir attendent d'être reçus. En face, un long couloir mène à la cafétéria. À droite, une porte s'ouvre sur une grande salle, qui semble être utilisée pour les spectacles. Max y aperçoit des personnes âgées en train de jouer à une sorte de pétanque. Des discussions et des rires sortent de la pièce, ainsi que des encouragements au jeu. L'ambiance y est joyeuse.

Une bonne odeur de crêpe flotte dans l'air.

Max se dirige vers celle-ci.

Une dame âgée à lunettes l'accueille chaleureusement. C'est elle qui tient la cafétéria, d'où émane un fond musical. Elle est en train d'y cuire des crêpes et lui en propose une.

Il décline et lui dit qu'il est attendu auprès de Jules Bertrand. Pour rencontrer ce dernier, il a expliqué au téléphone qu'il intervenait pour une enquête de journalisme sur le passé de Lens et qu'il souhaitait parler à monsieur Bertrand qui, d'après sa nièce, serait un grand spécialiste en Histoire. D'abord étonnée, son interlocutrice s'est ensuite montrée curieuse et lui a demandé quelques détails. Il a joué le jeu.

— Jules sera content de vous recevoir, lui a-t-elle finalement répondu avant d'ajouter : mais je ne sais s'il pourra vous aider...

— Comment ça ? a-t-il voulu savoir.

La dame lui a expliqué que le vieil homme souffrait de la maladie d'Alzheimer et qu'il ne serait peut-être pas en mesure de l'aider.

L'Alzheimer, une maladie terrible, a-t-il pensé, gagné par la tristesse. *Ne plus se souvenir de toute une vie...*

— Je vais quand même lui parler. D'après sa fille, il a encore de bonnes connaissances sur le sujet.

Il a raccroché, un peu inquiet. Jules Bertrand pourra-t-il l'aider ou sera-t-il contraint à se tourner vers ses connaissances avec les risques que cela implique ?

* * *

Jules Bertrand paraît encore très jeune malgré ses cheveux gris qui se dégarnissent. De taille moyenne, présentant un léger embonpoint comme il est de coutume chez certains hommes lorsqu'ils prennent de l'âge, le vieil homme porte la moustache et un collier de barbe.

Assis dans son fauteuil, il fixe Max d'un regard perçant. Dans ses yeux bruns brille une lueur de malice. Puis, il détourne la tête pour détailler sa chambre, comme s'il cherchait une seconde personne, avant de se perdre dans la contemplation de la vie au-delà de sa fenêtre. Au bout de longues secondes, il revient à Max, qu'il scrute longuement.

Le journaliste se sent mal à l'aise.

— Bonjour, je suis monsieur Nowak, journaliste pour *La Voix du Nord*, s'est-il présenté. Comment allez-vous ? Auriez-vous du temps à m'accorder ? J'ai besoin de vos lumières sur un sujet que vous connaissez bien. J'ai même une énigme à vous soumettre. Peut-être pourriez-vous me dire ce qu'elle signifie au vu de vos connaissances historiques ?

Et il lui a parlé de la dalle et des Vandales, sans mentionner Amandine.

— Quand on est syndicaliste et, surtout, syndicaliste PS, on est revendicateur ! lui renvoie avec énergie Jules Bertrand, sans lien avec ses propos. Mais il n'est pas bon de défendre les autres. Il y a toujours des repréailles ! Celui qui ne dit rien, qui ne fait rien, ben, il ne risque rien ! Et ça, c'est la majorité des gens !

— Voyons, voyons, ce n'est pas la peine de vous énerver, rétorque Max, sans comprendre pour quelle raison le vieil homme lui parle de ça.

L'autre a un geste d'agacement.

— Je ne m'énerve pas, je vous explique !

Il reprend le plus naturellement possible et explique avec fierté :

— Ma famille était engagée et syndiquée. Elle était de toutes les luttes. Toute ma famille, sauf mon frère. Il n'a pas fait le même chemin que moi. Lui, il était... Ah ! Ce n'était pas quelqu'un de fréquentable.

Ses yeux perçants se voilent de tristesse.

— Non, il n'était pas fréquentable... Pauvre Hortense...

— Hortense ? répète Max feignant de ne pas connaître sa nièce. Ceci afin de donner le change. Peut-être pourra-t-il le réorienter sur le sujet qui le préoccupe.

— Oui, sa seule et unique fille. Ma nièce... Mon frère, son père donc, était quelqu'un de méchant et de vulgaire. Il utilisait des mots qu'on ne devrait dire à personne. Surtout pas à une enfant... Quant à son épouse, c'était une femme coincée qui se comportait en tyran avec lui et avec la malheureuse Hortense. Notre père disait que ce n'était pas la faute de mon frère, mais qu'il valait

mieux l'éviter. Quelle déception il fut pour lui ! Bref. Avec de tels parents, Hortense n'a pas eu une belle enfance. Elle n'avait le droit de rien. Elle était toujours punie. Ses yeux étaient pleins de larmes et de tristesse...

— Pauvre fille, réagit Max avec empathie. Je n'aurais pas voulu être à sa place. C'est quand même malheureux...

Il n'en dit pas plus. L'oncle de Bélibau pose sur lui son regard perçant, comme s'il cherchait quelque chose. Puis, son visage se teinte de regrets. Il passe à nouveau du coq-à-l'âne :

— Pour s'engager et s'investir dans le syndicalisme, il faut du courage. Et, forcément, la vie de famille en pâtit. Ça ne plaît pas toujours à la femme et aux enfants, car on est souvent absent...

Max hoche la tête.

— Je suis passé chez vous, j'ai eu affaire à votre fille, dit-il ensuite.

Il sait très bien qu'il s'agit de sa nièce. Néanmoins, il aimerait bien savoir pourquoi c'est elle qui occupe la maison du vieil homme et non la descendance de ce dernier. Simple curiosité journalistique ou intuition, il ne saurait le dire.

— Non, il s'agit de ma nièce. C'est elle, Hortense.

— Ah, d'accord. Excusez-moi mon indiscretion, mais pourquoi vit-elle chez vous ? Pourquoi ne pas avoir laissé votre maison à l'un de vos enfants ?

— Pour qu'elle puisse y trouver du réconfort, lui répond-il, très peiné. À la suite des épreuves qu'elle a traversées... Et aussi pour qu'elle puisse connaître, d'une certaine manière, le bonheur qu'elle n'a pas eu quand elle était petite...

Une fois encore sans transition, il passe au sujet qui intéresse Max. Contre toute attente, sa tristesse s'accentue.

— Ainsi, vous vous intéressez à l'histoire de Lens... Ah ! Lens, c'est ma ville ! En toute honnêteté, je l'aimais mieux avant... Tous les travaux qui ont été réalisés l'ont changée. Elle ne ressemble plus à celle que j'ai connue. Je me souviens du stade Bollaert bien sûr, des grands bureaux des mines, des jardins publics. Ah, les jardins publics, il y en avait tellement à l'époque ! Il en reste un, à côté de Bollaert, justement. Il était très petit... J'ai le souvenir d'une photo. Une dame et moi y posions, assis sur l'un de ses bancs. Cette dame était habillée en noir...

Il fronce les sourcils, cherchant à se rappeler qui était cette femme. Il réfléchit longuement avant de retrouver son identité :

— C'était ma mère..., murmure-t-il.

Son visage s'éclaircit.

— Oh ! Il y avait aussi les fêtes de Lens ! s'exclame-t-il. Ça, c'était formidable ! Les géants et les majorettes défilaient dans toutes les rues de la ville. Il y avait tant de monde qui venait les regarder. Puis, les gens ont cessé de s'y intéresser...

Son visage se durcit.

— Il n'y a plus un arbre. Avant, il y en avait plein. Partout ! Rue Émile Zola, au niveau du cinéma du Cantin. C'était autre chose que maintenant !

Il soupire, désespéré :

— Ils ont été coupés pour faire des parkings. Sur les places du Cantin, il y en avait partout, tout autour... Je me souviens de ceux de la rue Émile Zola...

Il laisse planer un long silence avant d'ajouter avec mépris :

— On n'y peut rien, que voulez-vous ! On vivait bien à l'époque, vous savez...

— Ils en ont replanté..., l'informe alors Max avec un sourire indulgent.

Jules Bertrand applaudit.

— Ah, ça c'est une bonne idée ! déclare-t-il avec entrain et conviction.

— Oui, et ils remplacent les lampadaires dans de nombreuses parties de la ville. Des boules de lumière dans les branches des arbres permettent d'éclairer les rues.

Le vieil homme opine du chef, comme un professeur notant le travail de l'un de ses élèves.

— Mettre des LED pour éclairer, ça aussi, c'est bien.

— D'ailleurs, des arbres ont été plantés devant la gare routière, dont la façade a été embellie. Eux aussi, ils diffusent de la lumière. Il pousse également de belles pelouses devant cette gare.

Il ne doit pas avoir beaucoup de discussion avec des gens de l'extérieur, songe-t-il. Et il n'a pas dû sortir d'ici depuis longtemps...

Leur digression ayant assez duré, Max se lance et lui parle à nouveau de l'énigme. Il lui explique, encore une fois, qu'il est à la recherche d'une dalle dans Lens en lien avec les Vandales.

Jules Bertrand hoche la tête, mais fronce les sourcils, sceptique.

— Je comprends la référence historique. Par contre, les Vandales... Pour moi, on n'en a jamais vu à Lens. En revanche, tout au long du Moyen Âge, la ville a été pillée, beaucoup de fois incendiée, même. Une dizaine de fois, selon ses souvenirs. Par qui ? Je ne me souviens plus du nom des envahisseurs... Je suis désolé, ma mémoire me lâche et mes connaissances avec... Je ne sais plus. Oui, je ne sais plus...

Il fouille longuement sa mémoire avant de spécifier :

— S'ils attaquaient Lens, c'est parce que la ville était une place forte et qu'elle possédait une armée. Ce qui lui donnait la mainmise sur toute la région Nord-Pas-de-Calais-Picardie. Il fallait donc la détruire pour se rendre maître du territoire... Ah, attendez ! C'étaient plutôt les Espagnols ou les Vikings. N'oubliez pas que les Espagnols ont occupé Lens sous Louis XIV. C'est le prince de Condé qui les a mis dehors. Il les a battus à Lens en août 1648 !

Max Nowak est perplexe.

Le ravisseur a une vision très approximative de l'histoire. À moins qu'il ait pensé à « vandale », le nom commun. Dans ce cas, pourquoi l'écrire dans son énigme avec un « V » majuscule ? Le journaliste sent qu'il tient quelque chose. Quelque chose qui pourrait le mener directement au coupable. Malheureusement, impossible de saisir ce quelque chose.

— Vous savez, continue Jules Bertrand, sous la ville de Lens, on trouve d'immenses caves. Un jour, on s'est rendu compte que les murs de la mairie bougeaient. On s'est posé un tas de questions. Pour y répondre, on a envoyé des archéologues sous terre. Ce sont eux qui ont découvert les fameuses caves. Ou plutôt d'immenses salles. Pour y accéder, il y a une entrée entre le Crédit Mutuel et la mairie. Juste sous une dalle. C'est peut-être de celle-là dont parle votre énigme ? Pour rejoindre ces salles, c'est profond. Il faut descendre dans un puits à l'aide d'une échelle en ferraille fixée sur les parois de ce trou...

Max esquisse un geste de surprise. Il n'avait pas du tout pensé à cela !

— Peut-on avoir accès à cette dalle ? veut-il savoir, à la fois stressé et surexcité.

Il tient une piste ! Et quelle piste !

Le vieil homme secoue la tête avant de déclarer :

— Avant, avec une autorisation, vous auriez pu... L'accès était bloqué par une plaque de fonte ressemblant à une bouche d'égout. Cette sorte de dalle a été enlevée ensuite. Le trou a été bouché et tout a été pavé...

Il précise :

— Il y avait des entrées chez certains locataires. Dans la cave d'un immeuble, pas loin du restaurant *Le Welcome*. Elles ont été bétonnées. Il y en avait une également dans la maison syndicale, ainsi que...

Il sourit, s'apprêtant à ajouter quelque chose. Il s'arrête et se ravise.

Comme s'il ne voulait pas que je le sache ? s'interroge Max, pris d'une étrange impression avant de réaliser : *non, il a oublié ce qu'il voulait me dire.*

En effet, le sourire de Jules Bertrand s'est figé. Le vieil homme fouille sa mémoire, faisant un effort pour se souvenir. Il soupire et secoue la tête.

— Sous le monument aux morts, ajoute-t-il alors, on trouve de grandes salles avec des cercueils en pierre. Bien sûr, quand on a découvert ces sépultures, elles étaient vides. Elles avaient été pillées.

Il soupire de nouveau.

— Tout cela, ça date...

Son regard se voile. Jules Bertrand se tait. Pour Max, cela ne fait aucun doute : leur discussion l'a fatigué. Pour autant, il se doit d'insister. La vie d'Amandine en dépend !

— Vous ne sauriez pas si une entrée accessible existerait ?

Jules Bertrand reste enfermé dans son mutisme. Ses paupières se ferment doucement.

Mince ! peste intérieurement Max.

Les épaules basses, défait, il se lève. Il n'apprendra rien de plus.

Au moment où il ouvre la porte, le vieil homme l'interpelle.

— Attendez !

Il se retourne aussitôt.

— Vous ai-je parlé de ma femme, Germaine ?

Max esquisse un sourire, dépité.

C'eut été trop beau..., songe-t-il en faisant tout de même l'effort de l'écouter.

— Non, mais vous pouvez me parler d'elle.

— Germaine, c'était une femme courageuse, sympathique avec tout le monde. Elle et moi, nous nous entendions très bien, nous étions très heureux au travail. Elle était toujours à l'heure à son poste. D'ailleurs, à son usine de pots de yaourt, elle faisait son boulot et ne s'occupait de personne. Elle était très appréciée de ses collègues.

Le sixième sens de Max sonne l'alerte.

Le journaliste s'approche de Jules.

— Son usine de pots de yaourt ? répète-t-il.

— Oui, oui. Elle y est restée jusqu'à sa retraite. Puis, l'entreprise a fermé. C'était dans les années 90... Ma Germaine y triait les pots. Elle vérifiait si les fonds étaient bien collés. Elle travaillait à la chaîne...

— Vous parlez de cette usine qui se situait à Villeneuve-d'Ascq ?

Les yeux du vieil homme reprennent toute leur acuité. Un sourire malin se dessine sur ses lèvres asséchées par l'âge.

Je dois me méfier de lui ! se dit aussitôt Max. *Il cache son jeu...*

L'autre secoue la tête.

— Je ne sais plus du tout. Je me rappelle juste qu'il existe une entrée qui n'a certainement pas été bétonnée.

Centre-ville de Lens
Le lendemain

Les traits tirés par la fatigue d'une nuit sans sommeil, Max arrive devant le presbytère de l'église Saint-Léger, où il se gare. Malgré l'urgence, il ne sort pas tout de suite de sa voiture. Il a besoin de faire le point et de se rassurer sur le sort d'Amandine. Son ravisseur ne lui aura pas fait de mal, il en est sûr. Sinon, il ne se serait pas amusé à jouer ainsi avec lui. Le journaliste sait aussi que s'il est ici à cet instant, c'est que cet enfoiré l'a voulu.

Durant toute la nuit, il n'a cessé de penser à la fin de sa discussion avec Jules Bertrand. Ça été un beau bazar dans sa tête et ça l'est encore. Il s'allume une cigarette et ouvre la vitre de sa portière. Le temps est brumeux, humide. L'air frais anesthésie son cerveau, congelant d'une certaine manière ses idées. Il se secoue et s'efforce de faire du tri.

D'abord, l'usine de pots de yaourt : était-ce celle située à Villeneuve-d'Ascq où l'avait envoyé le ravisseur dans son jeu de piste machiavélique ? Puis, l'annonce sans transition de l'entrée vers les caves qui serait accessible : où se situait-elle ? Sans oublier cet air affiché par le vieil homme et qui lui donnait tout d'un manipulateur. De quoi craindre le pire.

Max s'est efforcé de garder la tête froide et a obtenu les deux réponses désirées.

Il porte son attention vers le presbytère et contemple sa façade en briques tout en crachant la fumée au-dehors de l'habitable. L'endroit est encore bien entretenu. Le chanoine, qu'il a eu au téléphone hier, lui a expliqué que plus personne n'y habitait, même si l'endroit était encore utilisé. Soit occasionnellement par un prêtre en cas de nécessité ou tout simplement pour y préparer, avec les personnes concernées, les baptêmes, les mariages et autres cérémonies religieuses.

Germaine, l'épouse de Jules Bertrand, avait bien travaillé à l'usine de Villeneuve-d'Ascq. Quant à l'entrée vers les salles souterraines, elle se situerait dans ce presbytère.

Max a tenté d'établir les connexions entre ces informations.

Jules Bertrand ne peut pas être le ravisseur d'Amandine. Son âge et son état physique ne le permettent pas. Ce qui, toutefois, ne le dédouane pas, puisqu'il aurait pu se servir d'Antoine Maldécroché comme homme de main. Dans ce cas, de quoi chercherait-il à se venger ?

Il s'est alors dit que le vieil homme perdait tout bonnement la tête et que tout ce qu'il lui avait raconté était faux. Une éventualité qu'il a écartée. Jules Bertrand était lucide quand il parlait de son épouse. Ses dires sont frappés du sceau du vécu. Pareil pour les salles sous la ville. Il connaissait son sujet. Restait la simple coïncidence... C'est à cet instant qu'il a pensé à Hortense Bélibau. Et si c'était elle qui cherchait à se venger ? Parce qu'il ne l'a pas aidée à l'époque où la justice avait innocenté Charles Leformidable dans cette affaire de viol. Alors, elle s'en serait prise à Amandine... Elle le manipulerait donc, ainsi que son oncle, pour parvenir à ses fins.

Là aussi, Max a écarté cette hypothèse. Une telle vengeance pour un refus ? Il n'y croit pas. C'est trop énorme. Ce serait de la folie. Et, lors de sa rencontre, Hortense Bélibau lui paraissait des plus saines d'esprit. Même si ce n'est pas quelqu'un de très agréable. Mais être infecte ne fait pas de vous un criminel.

La meilleure manière de s'en assurer aurait été d'aller l'interroger. Ce qu'il a préféré ne pas faire, choisissant de privilégier l'entrée vers les caves au niveau du presbytère. De cette manière il bénéficierait de l'effet de surprise.

Jules Bertrand connaissait l'un des prêtres qui officiaient dans cette église dans les

années 50. En fait, il y avait quatre curés à l'époque, et le vieil homme les a tous connus. Enfant, il pratiquait le catéchisme avec eux. Il a aussi connu un certain chanoine Beun, qui dirigeait l'église Saint-Léger et celles des alentours. « Un personnage important, avait-il digressé, car il se situe juste en dessous de l'évêque. » Et d'ajouter que ce fameux chanoine faisait peur à tout le monde et que c'était un ancien capitaine de la résistance.

Max l'a patiemment écouté, même s'il bouillonnait intérieurement. Il voulait l'entendre parler de cette entrée vers les caves encore accessible !

— Le père de mon père était contremaître maçon, lui a raconté Jules Bertrand. À ce titre, il a participé à la reconstitution de l'église. Elle a été détruite par les bombardements pendant la Première Guerre mondiale. On l'a rebâtie de 1920 à 1921, je crois. En tous cas, son inauguration a eu lieu en 1922. Pendant sa reconstruction, mon grand-père a vu les salles. De rudes salles, d'après lui ! Il me l'a raconté, je devais avoir sept ou huit ans. Il me racontait toujours un tas de choses sur l'Histoire. Je pense que ma passion vient de lui... Ah, c'était un sacré bonhomme, mon grand-père !

Jules Bertrand s'est plongé dans ses pensées et plus un mot n'a franchi ses lèvres. Max rongea son frein en silence. Il commençait à désespérer d'en savoir plus quand le vieil homme a rouvert la bouche.

— Après que mon aïeul m'a raconté ça, j'ai posé la question à l'abbé Gressier. Il m'a confirmé qu'il y avait bien des caves en dessous de l'église. Plus tard, je devais avoir treize ans ou peut-être moins, je ne sais plus, j'ai vu cette entrée. C'était dans la petite salle, située juste à côté du cinéma, qui servait à nous projeter des films, à nous les enfants. Nous avons été regroupés là par l'abbé Lheureux et nous nous préparions à rejoindre le catéchisme. Je revois la porte. Elle était très vieille et elle se trouvait dans un renforcement en bas de quelques marches. J'ai demandé au curé ce qu'il y avait derrière. L'abbé Lheureux m'a répondu : « T'occupe, ce sont les caves ! C'est interdit ! » Il a ajouté qu'on irait les visiter un jour. Ça n'a jamais été le cas...

Bien plus tard, une fois adulte, Jules Bertrand a demandé au chanoine si l'entrée vers les caves existait toujours. Beun ne lui a jamais répondu. Pour le vieil homme, cet accès – désormais secret – doit toujours exister.

Max contemple l'entrée du presbytère en forme de porte cochère.

À peine a-t-il quitté l'EHPAD qu'il a pris contact avec le chanoine de la paroisse afin de pouvoir vérifier cette information et accéder à cette entrée. Il ne lui a pas parlé d'Amandine, cela aurait été trop risqué pour elle. Il lui a juste dit qu'il était féru d'histoire et qu'il rédigeait une série d'articles sur l'ancien Lens pour *La Voix du Nord*. Il aurait donc aimé en savoir plus sur ces caves et, si possible, y accéder. Une excuse qui passerait mieux.

Cela a effectivement été le cas.

Dans le même temps, il a eu confirmation que cette fameuse entrée existait encore.

Malheureusement, le religieux ne pouvait lui dépêcher un prêtre que le lendemain.

Max n'a pas insisté, craignant de paraître suspect.

Il attend maintenant ce prêtre. Son stress atteint son paroxysme. Il n'en peut plus de patienter ainsi depuis hier. Il a passé une nuit horrible. Une énième nuit de déambulation, où les seuls instants de sommeil ont laissé place aux cauchemars, toujours les mêmes.

Il tourne la tête et contemple la lampe torche avec ses piles, posées sur le siège passager.

Il est prêt à l'exploration.

J'arrive, Amandine. Tiens bon. Je t'en supplie, tiens bon !

Il voit enfin arriver le prêtre. Il ferme sa vitre et descend de sa voiture pour marcher à sa

rencontre, soulagé pour seulement quelques minutes.

Il le sait, rien n'est encore gagné. Cela peut s'avérer être, encore une fois, une fausse piste.

Chapitre 5

Siège de la Police Judiciaire, Lille

Assise bien droite dans son fauteuil, un air méfiant sur le visage, la commissaire Roquette réfléchit à la venue de la famille Durand et à l'affaire Hautecoeur. Elle fixe les deux chaises qui ont reçu, il y a quelque instant, la tante et la sœur du criminel. Autour d'elle, la pièce bien rangée témoigne de son côté ordonné. Dans un coin, un porte-manteau. Sur l'un des côtés : des armoires métalliques. Deux plantes en pots – l'une à côté de son bureau, l'autre dans un coin – égayent son quotidien morbide d'enquêtrice. À droite, sur son bureau, un téléphone sans fil. En face d'elle, un pot empli de stylos. À sa gauche des dossiers qui s'empilent. Et au milieu : un chou à la crème pâtissière couvert avec abondance de chantilly.

Âgée de quarante-trois ans, Roquette n'a pas changé. Elle est toujours aussi gourmande.

Capitaine de police jusqu'à la fin 2019, elle a été nommée commissaire au début de l'année suivante. Une promotion méritée d'après ses pairs, car elle avait réussi un bon nombre d'enquêtes.

Elle en a été très fière. Si son père avait été encore de ce monde, lui aussi, aurait été fier qu'elle lui succède de cette manière, qu'elle prenne ainsi la relève.

Être dirigés par une femme ne dérange pas les hommes de son équipe. C'est devenu monnaie courante aujourd'hui. Ce n'est plus comme du temps de son ancien commissaire. Un misogyne désagréable qui voyait en elle une incompétente en raison de son sexe.

Un sourire caustique éclaire son visage sévère.

Il aura tout fait pour que je n'aie pas ce poste, se dit-elle, mais en vain !

Qu'est-ce qu'elle en aura bavé avec lui !

Quand elle a récupéré son poste, il a dû la féliciter à contrecœur, lui serrant la main avec froideur sans dire un mot de sympathique. Ses félicitations étaient sèches et sans une once de sincérité.

Un bel hypocrite, en somme !

Roquette n'est pas du genre à rire avec les membres de son équipe. Néanmoins, elle discute avec ces derniers, faisant en sorte de ne pas leur dévoiler trop d'éléments sur les affaires en cours. Elle aime que ses agents réfléchissent et cherchent par eux-mêmes avant de confronter leurs idées avec les siennes.

Elle est très exigeante vis-à-vis d'eux. Et quand elle veut quelque chose, il faut qu'elle l'obtienne. Certains ont eu du mal à comprendre pourquoi elle est aussi rigoureuse, mais ils ont fini par s'y faire et un bon travail d'équipe s'est établi.

Éprouvée par les responsabilités de son poste, la commissaire a les yeux cernés. Pour autant, elle reste toujours aussi belle femme. Svelte, grande, la poitrine généreuse, elle s'habille de manière élégante et un peu provocante. Elle n'a pas changé de look : de longs cheveux bruns, une petite veste de cuir cintrée, un décolleté, une jupe avec des collants et des chaussures à hauts talons. Pour celui qui ne la prendrait pas au sérieux ou qui tenterait de lui faire du gringue, ses yeux d'un bleu glacial parlent pour elle, foudroyant qui de droit quand il le faut ! Et, là où d'autres changent de sac à main toutes les semaines, elle a conservé le sien. Celui qu'elle trimbalaient du temps où elle était encore capitaine. Un grand fourre-tout de couleur « flashy ». À présent, il n'a plus de forme. Son cuir est râpé, noirci à certains endroits. On dirait un vieux sac à patates.

Silencieuse, Roquette écoute les bruits du service qui filtrent à travers la porte : ses agents qui parlent, les téléphonent qui sonnent, les chaises qu'on bouge et les pas qui résonnent sur le sol. Tous ces bruits la rassurent. La commissaire se sent chez elle dans cette ambiance. De toute façon, elle passe tellement de temps ici que cet endroit est sa deuxième maison, voire sa première.

Si son paternel la voyait, il lui dirait : « Tu es à ta place, ma fille. Une place que tu as méritée ! Tu as travaillé dur pour l'obtenir ! »

S'il pouvait sembler dur et froid, c'était en vérité un père aimant qui prenait le temps de partager des moments avec elle. Il adorait la faire rire, et elle l'aimait tant ! C'était un homme droit, rigoureux, avec un sens aigu du détail. Apprécié de ses collègues, il l'était un peu moins de ses supérieurs, car il avait un esprit syndicaliste qui ne laissait rien passer.

Elle pense toujours à lui. Il a été tué dans l'exercice de ses fonctions. Il intervenait sur les lieux d'un cambriolage. Seul. En effet, son coéquipier s'était absenté pour téléphoner à son épouse, juste avant que ne soit reçu l'appel concernant le vol. Têtu, son père n'était pas allé le récupérer. Il avait filé directement vers la bijouterie concernée, et il avait coincé les délinquants. Ceux-ci étaient sur le point de se rendre quand il a reçu une balle. Une balle tirée par qui ? Elle ne le sait toujours pas. Le rapport explique que l'un des voleurs dissimulait une arme, et que son père avait surestimé leur envie de se rendre. Roquette n'y a jamais cru. Elle a lu le rapport. L'enquête a été bâclée. Soit celle-ci est l'œuvre d'incompétents, soit des ripoux sont derrière sa mort...

Et son assassin court toujours. Elle a toujours eu l'espoir, un jour, de lui mettre la main dessus. Malheureusement, les années ont passé et elle n'a jamais eu cette opportunité.

Elle se souvient.

Juste avant d'être nommée commissaire, elle se sentait très mal à l'idée d'avoir échoué à découvrir la vérité, alors qu'elle avait réussi à boucler tellement d'affaires. La rage qui l'habitait jusqu'alors s'est même transformée en haine.

Puis, elle s'est raisonnée. D'une certaine manière, elle a fait son deuil de cette histoire. Tout en gardant, en tête qu'il y aura, un jour, une toute petite chose qui rouvrira le dossier et qui relancera l'enquête.

Et, chaque jour qui passe, elle se donne à fond dans son travail et se montre efficace, menant ses enquêtes avec ténacité et professionnalisme. Sa manière de défendre l'honneur de son père...

— Sauf que... J'ai peut-être mal fait mon job, murmure-t-elle dans un souffle.

Ces mots tournent dans sa tête depuis son entretien avec la tante, Odile Lecieux, et la jeune sœur de Pierre Durand, Isabelle. Ils parviennent enfin à franchir ses lèvres.

Les deux femmes sont venues la solliciter à la suite de la tentative de suicide de l'ancien infirmier. Odile Lecieux est la sœur de sa mère. Elle croit dur comme fer à l'innocence de son neveu. À l'instar du reste de la famille. Isabelle Durand veut mener sa propre enquête ! C'est sa tante qui l'a convaincue de ne pas s'y risquer et de s'adresser à la police. Son père et sa mère auraient bien voulu venir, mais ils n'ont pas pu, trop éprouvés par la tentative de suicide de leur fils, dont l'incarcération était déjà un crève-cœur.

Odile Lecieux est rentrée dans son bureau très hautaine. Assez grande, mince, c'est une femme d'une soixantaine d'années très sûre d'elle. Blonde au carré, elle ne fait pas son âge. La sœur la suivait. Assez grande, très mince elle aussi, ses cheveux bruns mi-longs coiffés en arrière et attachés en une queue de cheval, elle paraissait triste et mal.

Elle se sent mal après ce qui s'est passé, a compris facilement Roquette, tout en réalisant autre chose au fur et à mesure de leur échange : elle se met à la place de son frère. Celle d'un

innocent en prison...

Néanmoins, la commissaire lisait sur son visage la force et la conviction de le faire sortir à tout prix.

Isabelle Durand lui a dit et répété avec détermination – Roquette se rappelle qu'elle lui avait dit la même chose lors de son enquête, huit ans auparavant, une fois Pierre Durand hors de danger :

— Je ne peux croire qu'il a commis un meurtre !

Sa voix s'est cassée.

— Cela nous... nous a choqué. On... on a reçu un coup de massue.

Roquette a haussé un sourcil, réalisant qu'elle parlait, cette fois, de la tentative de suicide.

Les yeux de la sœur se sont remplis de larmes, mais elle n'a pas craqué. Isabelle Durand a serré les poings pour montrer toute la colère qu'elle contient depuis des années. Reprenant ses esprits, elle lui a dit qu'elle interprétait le geste extrême de son frère comme un appel au secours.

— Un appel où il crie son innocence, a-t-elle explicité.

— Il est complètement innocent ! a surenchéri la tante. Il doit sortir un jour de là ! Vous devez reprendre l'enquête du début, elle a été bâclée !

Puis, d'un ton acide, fixant Roquette droit dans les yeux, elle a ajouté cette pique :

— On n'a pas cherché beaucoup à comprendre !

— Et votre neveu n'a jamais cherché à se disculper ! a répliqué Roquette d'un ton dur, sans la lâcher du regard. Durant toute l'instruction, à aucun moment il n'a dit qu'il était innocent. Dois-je vous rappeler que son avocat a plaidé coupable lors du procès ? Comment l'expliquez-vous ?

Elle leur monte son autorité, même si, elle doit se l'avouer, ces deux femmes qui sont prêtes à tout pour Pierre Durand forcent son admiration et son respect. Néanmoins, elle garde la tête froide.

La sœur a levé les mains en geste d'incompréhension, perdant tout à coup son assurance.

— Je ne sais pas... Mais...

— Mon neveu a été agressé physiquement, la coupe Odile Lecieux. Il était choqué qu'on l'accuse lui, alors qu'il était blessé si grièvement. Un choc post-traumatique, j'en suis certaine ! Ce qui n'a jamais été évoqué lors de son procès.

Elle renifle de dédain.

— Rien d'étonnant à ça ! L'enquête était à charge contre lui, dès le départ. Nous le connaissons et n'avons jamais douté de son innocence !

Isabelle Durand reprend aussitôt du poil de la bête.

— Sa tentative de suicide est un argument pour faire rouvrir l'enquête. Et s'il le faut, nous la médiatiserons !

Sûres d'elles et de l'innocence de Pierre Durand, les deux femmes ont tenté le tout pour le tout en venant la voir. Afin que son geste, tant absurde que désespéré qu'il soit, puisse servir sa cause. Rien ne les fera changer d'avis !

Et, comme pour le prouver, juste avant de partir, la tante lui a lancé sèchement :

— Quand je fais quelque chose, madame, moi, je vais jusqu'au bout ! Je sortirai mon neveu de ce cauchemar, vous pouvez me croire !

Roquette ne se sent pas très bien.

Elle repense à son père et à la manière dont l'enquête sur sa mort a été bâclée.

Si je me suis trompée, se tance-t-elle, je serai une moins que rien !

Ne pouvant plus revenir en arrière, la seule chose à faire est effectivement de relancer

l'enquête. Elle ouvre le dossier de Pierre Durand. En se défendant, Hortense Bélibau lui a donné des coups de ciseau dans le dos et dans la nuque, avant de lui planter la paire dans la gorge lorsqu'il s'est retourné.

Si Pierre Durand était l'agresseur, comment a-t-il pu être frappé dans le dos ? C'est une question qui s'est posée. Question à laquelle Hortense Bélibau a répondu sans détour en invoquant la légitime défense. Au moment où elle a crié, Pierre Durand a tenté de l'étrangler. Elle ne s'est pas laissé faire. Il s'est retourné pour attraper un objet – un guéridon, d'après ses souvenirs assez confus, a-t-elle avoué –, alors, elle s'est saisie d'une paire de ciseaux et elle a frappé, frappé.

Elle s'est très bien défendue. Trop bien défendue ? songe Roquette qui, à l'époque, avait trouvé cela crédible.

Avec le recul, son avis n'a pas changé. Toutefois, elle se pose des questions. Elle le sait, dans son métier, le moindre doute va lui occasionner des nuits blanches. Elle lâche le dossier et note sur un carnet les questions qui lui viennent, même les plus bêtes.

Et si Hortense Bélibau avait tout inventé ?

Et si un innocent était en prison depuis huit ans ?

Et si Pierre Durand était un complice dans cette affaire ?

Dans ce cas, quel rôle aurait-il joué ?

Et s'il est innocent, qui est le coupable ?

Et que faisait l'ancien infirmier chez Hortense Bélibau ? Que lui voulait-il ?

Elle écarte son carnet et prend un autre dossier. Dedans, elle récupère un article de journal qu'elle a découpé dans *La Voix du Nord*. Celui-ci parle de la disparition de Charles Leformidable.

Elle contemple la signature en bas de l'article.

Amandine Claire.

La compagne de Max.

Roquette et Max se connaissent. Ils sont amis. Elle lui a souvent conseillé de ne pas penser qu'au travail ou, sinon, il finirait seul. Elle est contente pour lui. Il a suivi ses conseils. Amandine et lui forment un joli couple. Ils sont heureux, toujours amoureux et prennent la vie comme elle vient.

Elle soupire.

Elle-même est célibataire. Encore et toujours. Comment pourrait-il en être autrement ? Elle ne sort pas et ne songe qu'à ses enquêtes. Elle s'investit totalement pour les mener à bien. Une manière, sait-elle, de boucler par procuration celle concernant son père.

J'ai peut-être raté quelque chose..., regrette-t-elle.

Elle se sent tout à coup seule. Contrairement à Pierre Durand, en fait. Qui, même dans sa cellule, reste entouré et soutenu par les siens.

Il est trop tard pour que je fonde une famille, mais peut-être que je peux en aider une à se retrouver...

Elle recentre son attention sur le contenu de l'article.

Charles Leformidable. Ancien supérieur hiérarchique d'Hortense Bélibau, faussement accusé de viol quelques années plus tard par celle-ci.

Elle l'avait rencontré à l'époque du meurtre de Martine Hauteceur.

Elle se souvient de l'avoir trouvé assez bavard, sympathique et même séduisant. Bien qu'elle ait dû se comporter avec lui comme s'il était un coupable potentiel. Ce qu'elle avait cru, d'ailleurs.

Pour l'instant, l'enquête sur son enlèvement est au point mort.

La seule personne qui lui en voulait est Hortense Bélibau. Sauf que celle-ci aurait un alibi ;

et Roquette ne la voit pas s'en prendre à lui physiquement. Encore moins transporter son corps inerte. De toute manière, la morphologie du ravisseur est celle d'un homme. Le témoignage de la secrétaire le démontre.

Roquette réfléchit.

À l'époque, l'affaire du viol de Bélibau avait eu un certain retentissement dans la presse. Souvent, dans ces cas-là, d'autres victimes en profitent pour se manifester, leur parole réussissant enfin à se libérer. Ce qui n'avait pas été le cas. Un an plus tard, une femme a déposé une plainte de viol à l'encontre de Charles Leforrible.

La commissaire fouille le dossier du cadre de santé.

Il s'agissait d'une certaine Clémentine Petrova qui, finalement, s'est rétractée.

Est-ce qu'elle craignait des représailles ?

Ce qui expliquerait le silence d'autres victimes potentielles.

C'est bizarre... On accuse, puis on renonce... Il y a de quoi se poser des questions après ça...

Et si Bélibau avait convaincu – dans le sens « forcer » – cette Petrova de s'adresser à la police ?

Roquette se lève et se rend d'un pas décidé vers le porte-manteau, où elle s'empare de sa veste, délaissant dans sa précipitation son chou à la crème. Son sixième sens lui crie que cette fausse histoire de viols a un lien avec Pierre Durand.

Elle doit en avoir le cœur net !

Elle va rendre visite à cette dame et lui tirer les vers du nez afin de savoir pourquoi elle s'est rétractée.

Elle ira également interroger Hortense Bélibau. Elle veut savoir si elle tient toujours les mêmes accusations envers Leforrible ou si quelque chose change dans sa version.

Elle s'immobilise avant de franchir le seuil de son bureau.

Mince ! Mon chou à la crème !

Elle sourit.

Il attendra. Ce n'est pas le premier gâteau qu'elle ne mange pas ! Malgré sa gourmandise, ce n'est pas ce genre de nourriture qui constitue son carburant, mais l'adrénaline qu'une enquête passionnante fait courir dans ses veines et qui lui procure une énergie bien plus grande !

* * *

Place du Cantin, Lens

Un peu plus tard

Roquette se tient devant le domicile d'Hortense Bélibau.

Ou plutôt celui d'Hortense Bélibau *et* de Clémentine Petrova !

En consultant l'annuaire public Internet, elle s'est rendu compte que les deux femmes habitaient... à la même adresse ! Soit la maison de Jules Bertrand qui serait l'oncle de l'ancienne infirmière en chef. L'annuaire public Internet... Une nouvelle invention du Web révolutionnaire. Une mine d'informations pour des enquêteurs comme elle, en plus de leurs fichiers traditionnels. Une mine qui se trouve être à la disposition de tout le monde. Ce qui n'est pas normal, d'après elle.

Bref ! Ses traits se durcissent. Elle n'est pas ici pour refaire le monde.

Ses sourcils se froncent.

Hortense Bélibau et Clémentine Petrova, donc. Deux femmes et deux visages bien distincts

selon les informations du bottin numérique. Deux faciès ayant toutefois quelques ressemblances au niveau de la forme du visage et du nez. Les cheveux, les yeux, eux, sont différents. Ainsi que la bouche, mais cela par la grâce du rouge à lèvres. Sans oublier que l'aide-soignante a des piercings...

Ces deux visages sont-ils ceux d'une seule et même personne ?

Elle aimerait s'en persuader. Néanmoins, elle a un doute et se pose encore des questions.

Après cette découverte, elle a appelé les urgences de Douai qui ont accueilli Hortense Bélibau le soir où Charles Leformidable a été enlevé. Elle connaît très bien un radiologue qui y travaille. Malgré le secret professionnel, celui-ci lui a appris que rien n'avait été décelé concernant les causes du malaise de Bélibau. En gros, tout allait bien.

Roquette contemple la maison de briques rouges.

Pourquoi est-ce que je ne serais pas étonnée si elle nous avait joué la comédie ?

Elle n'en sait rien. Pour autant, son avis sur l'ancienne infirmière en chef commence à changer...

Elle doit en avoir le cœur net !

Elle se dirige vers le coffre de sa voiture et sort sa trousse à outils. Elle en a toujours une dans son véhicule. Une habitude que lui a inculquée son père. En cas de panne, de pépin divers ou encore, pour les cas comme aujourd'hui.

Elle y prend un marteau et un tournevis et rejoint la porte d'entrée, dont elle fait sauter le canon de la serrure. Il n'y a personne. Elle s'en est assurée avant – en sonnant plusieurs fois et en téléphonant. Un policier a le droit de forcer un domicile si le logement contient des éléments de preuve se rapportant à un crime ou à un délit grave. Elle ne va pas s'en priver. D'autant qu'il est fort possible que Bélibau ait des choses graves à se reprocher.

La porte ouverte, Roquette entre avec prudence, dépose ses outils au sol, referme derrière elle, puis dégaine son arme de service. Dans la maison, c'est le silence total.

Elle compte bien visiter chaque coin de la maison, de la cave au grenier.

Se déplaçant doucement, sans faire de bruit, elle jette d'abord un œil rapide au rez-de-chaussée. Le salon, la salle à manger et la cuisine sont vides. Tout y est bien rangé et bien ordonné.

Elle monte à l'étage.

En haut de l'escalier, un couloir dessert trois pièces. Une chambre inutilisée, qui était visiblement celle de l'oncle. Une autre qui, à la base, devait être un bureau. Il y reste un vieux secrétaire et deux bibliothèques, tous trois poussés sur le côté pour laisser la place à un lit et à une grande armoire. Cette chambre est celle d'une femme, sans aucun doute.

D'une seule femme, constate Roquette, qui se rend dans la salle de bains.

Sur le lavabo, un seul gobelet contenant une seule brosse à dents.

Roquette ne s'attarde pas sur ce détail. Elle n'a plus besoin de chercher des preuves. Celles-ci sont devant elle, sur une armoire basse : une tête de mannequin avec une perruque ; des cheveux bruns coupés courts ; dans une petite boîte posée à côté, deux piercings ; dans une autre des lentilles. Leur couleur ? La même que celle des yeux de Clémentine Petrova. Bleue.

Il n'y a plus aucun doute. Roquette est sûre maintenant que ces deux visages sont ceux d'une seule et même personne. Cette certitude n'éclaire pas, pour autant, la situation. Au contraire. Elle entraîne d'autres questions. À quoi rime cette histoire de double personnalité ? Serait-ce pour brouiller les pistes ? Pour éviter qu'on la reconnaisse ? Ou qu'on la soupçonne ? Mais à propos de quoi ?

Avec la plus grande prudence, elle jette un œil au grenier, où elle ne trouve rien.

Redescendant au rez-de-chaussée, elle passe à nouveau par le salon. Elle s'arrête net. Sur un guéridon : un sac à main dont dépasse la tête d'une poupée en tissu, genre poupée vaudou. À côté : des clefs de voiture.

Il y a quelqu'un dans la maison ? tique la commissaire.

Elle ne comprend pas. Elle n'a vu personne. Et on ne lui a pas répondu lorsqu'elle a téléphoné, puis sonné.

Bélibau se serait-elle planquée ?

Dans ce cas, elle s'est bien cachée... *La cave ! Je dois encore fouiller la cave !*

Sans faire de bruit, elle retourne dans la cuisine. Une porte y est entrouverte. Une autre donne dans le jardin. À travers la vitre, Roquette ne décèle aucune présence à l'extérieur. Elle s'en écarte bien vite. Son sixième sens est formel : la solution se trouve à la cave...

* * *

Sous la ville de Lens

Éclairé par le faisceau de sa lampe torche, Max avance avec prudence dans les couloirs pavés.

Il est impressionné. Il ne se serait jamais imaginé qu'un tel endroit pouvait ainsi exister.

Avant qu'il ne descende sous la ville, le prêtre qui l'a accueilli l'a conjuré d'être prudent. C'est un véritable labyrinthe de salles qui s'étend sous la ville. Pour qu'il puisse s'imaginer leur étendue, il lui a expliqué qu'on trouvait ces immenses pièces sous la mairie, sous les deux places du Cantin, sous le Tribunal d'Instance, rue de l'Hospice. Sans oublier celles de l'Église Saint-Léger – les salles y étant les plus grandes. Toutes correspondent entre elles.

— Et je ne vous parle pas des souterrains du château ! a ajouté le religieux, aussi proluxe sur le sujet que Jules Bertrand. Ce château se situait rue de la Paix ou rue de la Gare, là où il y a plein de commerces. Un jour, les ouvriers qui s'occupaient de faire le tout-à-l'égout sont tombés sur ces salles cachées. Tout a été remblayé.

Un véritable labyrinthe, donc.

Ce que Max confirme.

D'après son portable, il tourne depuis une bonne heure entre les gravats au sol et l'eau qui goutte parfois du plafond.

C'est immense. Si son téléphone captait, il utiliserait la fonction GPS. Malheureusement, impossible d'avoir du réseau. Ce qui n'a rien d'étonnant. Et s'il s'interroge régulièrement sur le sort d'Amandine, Max lève parfois les yeux vers le plafond, se demandant si celui-ci et la ville qui est au-dessus ne vont pas s'écrouler sur lui. Lorsqu'il se questionne ainsi, il se force à baisser les yeux et à scruter le sol. Le prêtre lui a parlé des trous circulaires. D'après lui, ils servaient de canalisation afin d'évacuer les excréments...

— À moins qu'on y ait cherché de l'eau ? a-t-il hasardé avec un petit rire. Puisque Lens se situe sur une hauteur du relief... On peut imaginer tout ce qu'on veut...

Il est redevenu grave et l'a prévenu : tomber dedans serait la mort assurée. Ils font au moins deux cents mètres de profondeur.

— Quand l'imprimerie, rue de l'Hospice, a été démolie pour construire le Tribunal d'Instance, on a trouvé deux trous. Ils faisaient trois cents mètres de profondeur !

Bavard, le prêtre a continué sur sa lancée :

— Avant l'imprimerie, il y avait un hospice, d'où le nom de la rue. Et du temps de celui-ci, on descendait les malades dans les caves en cas de problème. Juste à côté se trouvait un cimetière dont les ossements dataient de 1700-1800. Il s'agissait de ceux des malades qui mourraient...

Max frissonne.

Le religieux l'a accueilli avec chaleur et emphase, mais également avec appréhension. Il lui a dit d'emblée qu'il ne devrait pas s'engager seul sous terre. Ils ont traversé le presbytère et sont arrivés dans une cour intérieure.

Le prêtre lui a montré un petit immeuble collé au presbytère dont l'arrière s'étend pour délimiter la cour sur sa gauche. Dans le temps, il y avait là une immense pièce qui servait à l'église et à ses ouailles de salle de cinéma. Elle a fermé en 1960. Le clergé l'a conservé jusqu'en 2020, année où elle l'a vendu à la ville. Elle a été démolie et on y a construit des appartements auxquels on accède par une grille, puis un parking.

Toujours en papotant, l'homme d'Église l'a amené à une petite salle surélevée collée aux logements. Il s'agissait, là aussi, d'un cinéma, mais pour les enfants. Le prêtre a invité Max à descendre dans la cave jusqu'à la fameuse porte qui avait tant intrigué le jeune Jules Bertrand.

Une ancienne porte en bois sombre usée par le temps, qui s'est ouverte en grinçant sur un escalier de pierre s'enfonçant dans les ténèbres. En bas de celui-ci, une grille fermée à clef. Derrière, un autre escalier de pierre.

Après avoir déverrouillé la grille, le religieux s'est tourné vers Max.

— Soyez prudent, lui a-t-il conseillé avant d'ajouter : que Dieu vous garde.

Comme s'il n'était pas dupe de mon histoire d'articles..., a songé le journaliste en empruntant les marches.

Il a descendu profondément sous terre pour déboucher dans une immense salle en pavé d'où partaient deux couloirs. Il a pris celui qui menait vers l'église. Depuis, le temps défile. Les corridors et les autres salles pareillement.

Max s'immobilise.

Sa lampe torche vient d'éclairer ce qui ressemble à des flèches dessinées à la craie sur l'un des murs.

* * *

Au loin, Max aperçoit un carré de lumière qui se détache du mur de gauche.

Une lumière jaune, faiblarde.

Tout à coup, des appels à l'aide résonnent jusqu'à lui.

C'est la voix d'une femme, d'où pointent des accents de colère.

Amandine !

Oubliant toute prudence, il se précipite vers la lueur. C'est de là que proviennent les cris.

— AMANDINE ! J'ARRIVE ! TIENS BON, J'ARRIVE !

La lueur provient d'une pièce à la porte ouverte. C'est celle d'une lanterne suspendue au plafond. La pièce en question est faite de pavés, mais elle paraît plus petite par rapport aux salles qu'il a traversées, même si le fond reste plongé dans les ténèbres.

Certainement un réduit, a-t-il le temps de penser avant d'en découvrir les occupants.

Les mains dans le dos, semble-t-il attachées, Amandine et Charles Leforrible se tiennent debout sur un tabouret bringuebalant. Sur leur bouche, un large scotch. Autour de leur cou, un nœud coulant dont la corde monte vers le plafond puis part se perdre derrière eux dans l'obscurité.

Sidéré, Max ne bouge d'abord pas.

Puis, son esprit bloque sur le scotch qui bâillonne les deux prisonniers. Il ne réfléchit pas plus loin. Il sort un canif de sa poche et bondit en avant pour sauver sa compagne et le cadre de santé. Il les contourne. Il doit d'abord libérer leurs mains.

Il n'en a pas l'occasion.

Une lame fine et froide se glisse devant sa gorge.

— On ne bouge plus..., lui ordonne le ravisseur. Si tu la touches, je te tranche la carotide !

Quel idiot ! s'admoneste-t-il. C'était un piège, bien sûr !

Il comprend pourquoi il a tiqué.

Amandine, comme Leformidable, est bâillonnée. S'il l'a entendue crier, c'est qu'on lui a enlevé le ruban adhésif avant de le lui remettre. Et si on le lui a enlevé et remis, c'est que le ravisseur à l'origine de cette mise en scène est encore présent dans cette pièce. Caché au fond de la salle, là où il ne pouvait que se rendre pour libérer sa compagne et le cadre de santé...

— Tu sais, lui susurre le ravisseur à l'oreille, j'ai un flingue juste à mes pieds, mais je préfère cette lame bien tranchante. Ainsi, ton agonie en sera-t-elle plus lente.

Le ravisseur. Sa voix n'a plus rien d'éraillée. Ni de masculine.

— Qui... Qui êtes-vous ? demande-t-il en baissant les yeux vers la lame, pour découvrir un scalpel.

— Tu ne devines vraiment pas, mon cher Max ? réplique la femme.

— Madame Bélibau, c'est vous ?

Elle éclate d'un rire mauvais.

— Madame Bélibau, quelle formule de politesse hypocrite pour un journaliste de ton espèce qui ne songe qu'à lui ! Oui, c'est bien moi.

Max n'en revient pas.

— Pourquoi ? Pourquoi Amandine ? Pourquoi moi ? Pourquoi nous ?

— Oh ! ton Amandine n'y est pour rien. En revanche, toi... Tu ne m'as pas aidée. Tu m'as laissé tomber !

— Quoi ? Tout ça pour ça ? Mais vous êtes folle !

La douleur fuse dans la chair de son cou.

— Folle ? éructe Hortense. Moi, qui ai été violée par ce salaud ? Moi, que tu as écartée comme si je n'étais qu'une moins que rien. Comme si ma douleur n'était rien comparée à tes petites affaires de journaliste !

Ce tutoiement terrifie Max. il a l'impression qu'elle s'adresse à quelqu'un d'autre. À un ami intime qui l'aurait trahie.

Il écarte sa peur. Il est hors de question qu'il abandonne ! Il doit trouver un moyen de les sortir tous trois de là ! Pour cela, il lui faut réfléchir. Il a donc besoin de temps.

Il va la faire causer. Ainsi, une idée lui viendra-t-elle... peut-être.

Il s'évite de déglutir et de trop respirer. La lame du scalpel étant trop proche à son goût de sa chair.

— Co... comment avez-vous su que j'arrivais...

Bélibau ne se fait pas prier pour s'expliquer.

— Mon incompetent de complice a installé des caméras. Grâce à mon ordinateur portable, j'ai su que tu arrivais... Je suis tout de même étonnée. Je pensais que tu serais passé par chez moi. Quel autre accès as-tu dégoté ?

— Celui... celui de l'église.

Elle siffle, admirative.

— C'est vrai qu'il y a une entrée là. Mon oncle m'en avait parlé. Tu es un sacré enquêteur ! Quand je t'ai laissé mon message sous l'ancien service de dialyse, je ne doutais à aucun instant que tes qualités de fouineur t'y conduiraient...

— Hum, pas vraiment, c'est plutôt le hasard qui m'a conduit à cet endroit.

Max sent Hortense se raidir.

— Suffit ! gronde-t-elle. Cesse de me prendre pour une idiote ! Quoique... Si tu es arrivé par l'église, tu n'es peut-être pas aussi malin que je le pensais. Enfin, bref ! Au moins es-tu parvenu jusqu'ici. C'est l'essentiel.

Son ton s'adoucit jusqu'à devenir complice :

— Comment trouves-tu ces caves ? Elles sont incroyables, non ? La zone de Lens a été sacrément bombardée pendant la Première Guerre mondiale, et tout ça est encore debout. Tu t'en rends compte ?

Max reste silencieux, toujours aussi terrifié par son tutoiement qui, dans cette situation, l'épouvante carrément. La pression du scalpel sur sa gorge l'oblige à répondre :

— Euh... Oui. Oui, je m'en rends compte...

— Je suis étonnée que cela ne t'enchant pas plus que ça, toi qui t'intéressais à l'histoire locale avant que j'enlève ton Amandine. Vois-tu, avant de planifier ma vengeance, je t'ai suivi. Tu rencontrais beaucoup de monde pour te renseigner... Cela m'a intriguée, d'ailleurs. Je suis donc allée poser des questions à ces gens... J'ai su ce que tu cherchais. Des informations sur le passé de Lens et de ses environs. Quand j'ai appris ça, je me suis dit que je vous tenais.

— Voilà pourquoi vous m'avez parlé de votre oncle et de la revue à laquelle il a collaboré.

— Oui, c'est exactement ça. Je savais que tu finirais à un moment donné ou à un autre par aller le trouver. D'ailleurs, il a lu le premier article de ta série, il l'a trouvé très bon.

Elle ricane :

— Dommage que tu aies laissé tomber ce projet.

La mâchoire serrée, Max laisse couler la moquerie sur lui. Il cherche toujours un moyen de se sortir de ce guêpier, et il n'en voit qu'un seul.

— Vous vous êtes servie de lui pour jouer avec moi...

— Oui et non. Il n'a plus toute sa tête, mais il y a des choses qu'il retient bien. Je lui ai dit que tu viendrais le voir. Je lui ai dit de te parler de sa femme et de l'usine de pots de yaourt. Je suis étonnée. Peut-être n'es-tu pas une lumière, finalement. Je pensais que tu aurais fait le rapprochement et que tu aurais débarqué chez moi. Ou que mon oncle t'aurait parlé de l'accès qui se trouve chez lui.

Voilà ce que Jules Bernard allait me dire, réalise le journaliste. Que l'une des entrées vers les salles souterraines se situait chez lui...

Il repense à l'éclat de malice dans ses yeux à cet instant.

Avait-il vraiment oublié cette information ou s'est-il tu sciemment ? Et dans ce cas, avait-il connaissance du jeu auquel jouait sa nièce ?

On ne le saura sans doute jamais...

— Vous n'avez pas bien compris ce qu'il vous a raconté, rétorque-t-il. Il n'y a jamais eu de Vandales à Lens...

Hortense renifle de mépris.

— Peut-être ou peut-être pas. Je ne t'ai pas fait venir ici pour en débattre.

— Et pourquoi suis-je là ? veut-il savoir, même s'il redoute la réponse.

— Pour te montrer la différence entre la justice et l'injustice. Je vais d'abord égorger ce violeur, puis ce sera le tour de ton Amandine. Bien entendu, tu assisteras à tout. Je t'enfermerai ici avec leurs cadavres et t'y abandonnerai. Tu auras tout le loisir de regretter de ne pas être venu en aide à la femme en détresse que je suis !

Max se force à garder son sang-froid.

— Et Maldécroché ? Qu'allez-vous en faire ? D'ailleurs, vous ne l'avez pas invité à notre petite réunion ?

— Cet abruti de Maldécroché ? N'ayez crainte, je lui ai donné congé, ainsi que ce message pour vous, bien sûr. J'ai préféré éviter un cas de conscience de sa part. Une fois que j'en aurai terminé avec vous, il fera un coupable idéal...

— Mais par où entrait-il, au fait ? Et comment le teniez-vous ? Il ne me paraît pas être un complice très impliqué...

Max n'attend pas la réponse. Il respire un grand coup.

C'est le moment d'agir...

Il relève sa main qui tient toujours son canif vers les cordes entravant les mains d'Amandine.

Hortense Bélibau n'a pas vu sa lame. De sa position, c'est impossible. Ou alors, elle n'en a cure. Peu importe, il va agir. En revanche, elle le saura lorsqu'il coupera les cordes.

Tant pis pour sa vie. Au moins Amandine aura-t-elle la possibilité de sauver la sienne.

Il lui faudra toutefois réussir à trancher ses liens en une fois. Il n'aura pas d'autre occasion...

Comme si elle devinait ses intentions, sa compagne commence à s'agiter, produisant des sons étouffés sous son bâillon.

Trop tard, mon amour, songe-t-il. Ma décision est prise. Il n'y a rien d'autre à faire, ou nous sommes tous morts... Ainsi auras-tu une chance de survivre...

* * *

— LÂCHEZ VOTRE ARME ! hurle-t-on tout à coup.

S'en suit un moment d'incrédulité dans la pièce. Max et Bélibau se tétanisent.

La commissaire Roquette vient de surgir, pistolet au poing, au grand soulagement du journaliste. Il ne comprend pas ce qu'elle fabrique ici, mais il ne va pas s'en plaindre, non ?

Puis, il réalise.

Entre Roquette et cette folle de Bélibau se trouvent Amandine et Leforrible, côte à côte. Ensuite, il y a lui. Son champ de vision est obstrué, elle ne pourra jamais atteindre Hortense.

Merde !

La commissaire avance. Elle a fait le même constat que Max Nowak.

Une fois dans la cave de l'ancienne infirmière en chef, elle a découvert un trou dans le mur. Un trou qui, à la base, avait été obstrué. Une masse s'était chargée d'ouvrir le passage. De là, des marches en pierre descendaient dans les ténèbres. Roquette a prévenu ses équipes. Pour autant, elle ne les a pas attendues. Poussée par un sentiment d'urgence, elle est retournée dans sa voiture récupérer une lampe torche avant de revenir et d'emprunter les marches. Elle est arrivée dans une salle où elle a découvert les flèches dessinées à la craie.

Quand elle a entendu – et reconnu – la voix de Max et les menaces de la femme, elle s'est accroupie sur le côté de la porte, réfléchissant elle aussi à un stratagème.

Il n'y en avait pas trente mille...

Soit attendre les renforts, au risque que Max ou l'un des deux pendus soit tué, soit agir.

Elle commence à se décaler. Lentement, très lentement.

— Vous n'avez encore tué personne, Hortense, lui dit-elle. Lâchez votre arme et tout ira bien...

Le visage de l'ancienne infirmière en chef se crispe.

Elle jette un œil vers son ordinateur, qui se trouve à proximité sur un tabouret.

Concentrée sur sa discussion avec Max, elle n'a pas vu cette policière se pointer ! La même qui avait enquêté sur le meurtre de Martine Hautecoeur.

Elle éclate de rire. Un rire tellement malsain et méchant que Roquette marque un temps d'arrêt.

— Pour votre gouverne, crache Hortense, j'ai déjà tué quelqu'un ! Et je le tuerai lui, si *vous*, vous ne lâchez pas votre arme !

Si Roquette obtempère, nous sommes fichus ! panique Max.

La tension monte d'un cran.

Au tour de Roquette de tenter de gagner du temps.

— Pourquoi retenez-vous ces gens en otage ?

— Lefformidable m'a violée ! crache Bélibau. Personne n'a voulu me croire. Même pas la justice ! J'ai été licenciée, alors que lui, il a retrouvé son poste ! À la suite de ça, j'ai été traînée dans la boue ! Mes voisins, qui me considéraient comme une victime, ont commencé à me voir comme une coupable. Comme une personne à problèmes !

Elle ajoute avec sincérité qu'elle connaît une autre femme qui, elle aussi, a été abusée : une aide-soignante du nom de Clémentine Petrova.

Le visage de Roquette se durcit.

Hortense a perdu pied et ne se rend plus compte de rien. Ni de son identité ni de ses actes ! Elle croit à ses propres mensonges.

— Voyons, nous savons vous et moi que vous êtes Clémentine Petrova.

En y allant ainsi frontalement, Roquette table sur un choc qui la ferait baisser sa garde.

Stupéfaite, Hortense marque un temps d'arrêt avant de nier vertement :

— Ce que vous dites est impossible !

— Allons, j'ai découvert son déguisement dans votre salle de bains. À ce propos, pourquoi endosser une autre identité ?

Bélibau-Petrova devient hystérique.

— JE NE SUIS COUPABLE DE RIEN ! hurle-t-elle, en furie. JE NE SUIS QU'UNE VICTIME DANS CETTE HISTOIRE ! MAINTENANT, LÂCHEZ VOTRE FLINGUE, JE VOUS DIS !

À cet instant, la situation bascule.

Charles Lefformidable prend appui sur son tabouret – qui tombe – et se projette en arrière.

Max réagit aussitôt et balance la tête dans le même sens.

Sans élan, il frappe néanmoins le visage de Bélibau et éloigne pour quelques secondes sa gorge du scalpel. La seconde suivante, il tente de s'abaisser.

Un coup de feu retentit. Se répercutant sur les parois de la pièce, assourdissant.

Roquette vient de tirer sur la corde de Charles Lefformidable.

Sa balle ricoche sur les pavés.

— Bordel ! jure la commissaire.

Le nœud coulant s'est refermé sur le cou de Leformidable qui gigote, au bord de l'asphyxie. Pendant ce temps, tout le monde s'est figé à cause du boucan phénoménal.

Hortense a un mouvement de frayeur et lâche son scalpel.

Roquette vise et tire à nouveau. Elle ne doit plus louper sa cible. Ou c'en est fini du cadre de santé. Sans parler de la balle perdue. Ils ont tous eu de la chance avec la première. Pas sûr que celle-ci soit encore de leur côté en cas de nouvel échec.

La corde cède.

Leformidable s'écroule au sol.

Max tente de s'abaisser. Il n'en a pas l'occasion. Il est projeté violemment en avant par Hortense qui a repris ses esprits ! Il s'étale sur le dos. Bélibau se jette sur lui et lui griffe le visage. Il tente de parer ses attaques comme il peut et cherche à la désarçonner. Mais de toute la force que lui confère son ressentiment, Hortense Bélibau lui saisit le cou, le visage déformé par la haine, postillonnant sur lui des insultes. Ses ongles s'enfoncent dans la peau du journaliste.

Max Nowak se débat. Rien n'y fait.

L'air commence à lui manquer. Du coin de l'œil, il aperçoit Roquette en train d'enlever le nœud coulant de la tête d'Amandine.

Son Amandine...

Elle est sauvée, songe-t-il avec un sourire en s'abandonnant au manque d'oxygène et à la mort. *C'est l'essentiel...*

La seconde suivante, un formidable coup de pied percute la tête d'Hortense Bélibau. L'ancienne infirmière en chef bascule, à moitié assommée.

Qui ? s'interroge Max.

Il hoquette plusieurs fois en sentant l'air circuler d'un coup librement dans ses poumons.

Sur le côté, Roquette est en train de redonner vie à Charles Leformidable grâce à un massage cardiaque de la dernière chance.

Puis, il voit se pencher sur lui le visage souriant et soulagé d'Amandine Claire.

Elle vient de le sauver.

— Mon héros, lui dit-elle avec un clin d'œil complice.

Épilogue

Dans un premier procès, Hortense Bélibau – que les médias appellent désormais *La diabolique infirmière* – a été jugée coupable d'enlèvement, de séquestration et de tentative d'homicide envers Charles Leforrible, Amandine Claire ainsi que Max Nowak. Intelligente, elle s'est dit qu'elle allait jouer la folle et plaider la démence psychiatrique. Son but étant d'attirer en psychiatrie afin de sortir le plus rapidement possible.

Son manège a été découvert au moment où elle a parlé de son dédoublement de personnalité. À la question « pourquoi avoir créé l'identité de Clémentine Petrova ? », Bélibau a répondu sans détour : elle voulait continuer à travailler dans le médical. Elle en avait besoin. Prendre soin des autres est toute sa vie ! Cette fois, elle ne jouait plus la comédie. C'est ce qui a fait pencher la balance, même si certains experts ont posé un diagnostic de déséquilibre mental. D'autant qu'elle s'était persuadée d'avoir été vraiment la victime d'un viol. Un argument en faveur de la défense psychiatrique qui, au bout du compte, n'a pas été retenu.

La diabolique infirmière n'a donc pas réussi à échapper à la prison. Sa capacité à fomenter l'enlèvement de Charles Leforrible et d'Amandine Claire, puis son jeu morbide avec Max Nowak ayant démontré qu'elle était consciente de ses actes.

Dans le procès qui a suivi – procès où elle devait répondre du meurtre de Martine Hauteceur –, Hortense Bélibau s'est montrée sous un jour différent. Elle a craqué et s'est déclarée coupable, expliquant que la jalousie l'avait emporté trop loin.

— La jalousie, c'est quelque chose de terrible, s'est-elle justifiée. On peut tuer à cause d'elle, et moi, j'ai tué.

Max Nowak a assisté aux procès. Il s'occupait de les suivre pour son journal. Les dires d'Hortense Bélibau l'ont laissé perplexe. Pour lui, cette jalousie n'avait rien à voir. L'ancienne infirmière s'était donné un but : monter les échelons coûte que coûte. Et rien n'arrêterait cette meurtrière, pas même un ou deux cadavres supplémentaires.

Présente également, Amandine Claire se chargeait, quant à elle, de prendre des photos ou, à l'intérieur du tribunal, de dessiner les différents protagonistes. Contrairement à son compagnon, elle n'a pu s'empêcher de ressentir une certaine indulgence pour Hortense. La jalousie et le besoin de reconnaissance dans le travail peuvent mener aux pires extrémités.

L'accusée n'a pas vraiment exprimé de remords envers Martine Hauteceur. Toutefois, elle a demandé pardon à sa famille. C'était son poste qu'elle visait, pas la personne en elle-même.

Puis, est venu le cas de Pierre Durand.

Hortense Bélibau a raconté que l'infirmier l'avait démasquée. Il était venu chez elle pour la convaincre de se livrer à la police. Elle avait alors simulé une crise de nerfs. Lorsqu'il a tenté de la calmer, elle a crié à l'agression, pour se « défendre » ensuite avec une paire de ciseaux. Jamais elle n'aurait pensé qu'il survivrait... Par chance, il n'a pas révélé ce qu'il savait.

Présent lors de ce procès, Pierre Durand était quelque peu hagard, comme si son esprit se trouvait ailleurs ou qu'il était sous traitement. Fatigué, il voulait qu'enfin elle dise la vérité. Il s'est expliqué quant à son silence : il s'est tu pour protéger les siens. Rongé par la peur, il craignait des représailles de la part de son ancienne collègue s'il parlait.

— Elle a tellement d'imagination, cette Hortense, a-t-il témoigné. Une imagination malsaine. Démoniaque...

Hortense Bélibau a expliqué ensuite aux jurés – comme le pressentait Max Nowak – qu'après avoir obtenu le poste de Martine Hautecoeur, elle s'est mise à lorgner la place de Charles Leformidable. Elle a d'abord songé à le tuer avant de changer de tactique. Elle l'a dragué, a couché avec lui, pour ensuite l'accuser de viol. Sa stratégie ne fonctionnant pas, le procès du cadre de santé la déboutant, elle a ruminé sa vengeance. Sans passer à l'acte, se persuadant au fil du temps qu'elle avait vraiment été violée. Dans le même temps, au centre de dialyse du Lensois, elle était licenciée de son poste d'infirmière en chef.

Est arrivé 2019. Elle a contacté un journaliste qui, l'année précédente, s'était fait remarquer en résolvant une affaire de vol en même temps qu'un trafic de drogue : il s'agissait de Max Nowak. Elle est allée le voir et lui a demandé de l'aider à prouver la culpabilité de Charles Leformidable. Le journaliste refusant, elle a décidé, cette fois, de se venger pour de bon. Du cadre de santé et de Max Nowak !

La boucle est bouclée.

Même si l'histoire ne s'arrête pas là. Puisque, parallèlement, Bélibau se construit une nouvelle vie. Elle déménage pour habiter à Lens dans la demeure de son oncle. Elle change d'identité et falsifie ses diplômes afin de continuer à travailler dans le médical. Elle réussit ainsi à être embauchée au Centre de rééducation de Fouquières-lès-Lens. Là-bas, elle y est Clémentine Petrova, une aide-soignante professionnelle et très appréciée de ses patients... Elle finira par croire en cette vie et en cette identité, tout comme au viol subi par Clémentine. Ce mensonge illusoire volera en éclats lors de sa confrontation avec la commissaire Roquette dans les caves souterraines.

À présent enfermée dans sa cellule de Vendin-le-Vieil, Hortense Bélibau décide de se comporter en détenue modèle, se montrant calme et à l'écoute des directives de ses gardiens. Elle espère ainsi pouvoir, un jour, bénéficier d'une remise de peine.

Quand elle sortira... tous ceux qui l'ont enfermée le paieront !

Néanmoins, si elle se venge, elle risque gros. Elle profite donc d'être en prison pour réfléchir à un moyen infaillible de ne pas se faire avoir, cette fois.

La déception la gagne souvent. Dans ces moments-là, elle regrette d'avoir joué avec Max Nowak. Elle aurait dû le tuer, et l'affaire aurait été réglée. Il n'y aurait pas eu de preuves.

Il a été plus malin que moi, se dit-elle parfois avant de rectifier, véhémement : *non ! Il n'a pas été plus intelligent que moi ! C'est cette Roquette qui m'a débusquée !*

Elle pense souvent à son oncle. Elle voudrait tant le revoir pour qu'il la rassure. Pour qu'il lui remonte le moral. Elle aimerait l'entendre lui dire : « Inquiète-toi pas, ma fille, ça va s'arranger. Ça va se régler. Ne perds pas confiance. Tu vas te sortir de là ! »

Il lui manque tellement !

Elle a besoin de savoir s'il va bien, tout comme elle a besoin de prendre soin de lui. Dans ces instants-là, elle réalise qu'il est une bonne raison de quitter cette prison et, pourquoi pas, d'arrêter de penser à se venger. Alors, elle lui écrit.

Dans ses longues lettres, elle demande de ses nouvelles et dit qu'elle pense à lui. Qu'elle désire le voir, car elle n'en peut plus. Elle lui parle de ses regrets ainsi que, pour le convaincre de lui répondre, de ses remords.

De son côté, l'arrestation de sa nièce et les preuves de sa culpabilité ont traumatisé Jules Bertrand. Les médias ont réussi à laisser ce souvenir dans sa tête, là où, à cause de sa maladie, les confidences d'Hortense n'y sont pas parvenues – l'Alzheimer gommant bien souvent les informations dès lors qu'elles font souffrir. Dès lors, il ne cesse de s'en vouloir. Il aurait dû

s'apercevoir de ses problèmes et de son double-jeu. Au début, il ne lui a pas répondu, puis il lui a envoyé une lettre. Celle-ci n'était pas rassurante. Il y écrivait qu'il ne comprenait pas ses actes, lui reprochant le mal qu'elle avait commis. Pour lui, leurs relations étaient finies.

Rien de neuf, en somme.

Cette fois, Hortense n'a pas réussi à encaisser ce rejet. Au plus mal, elle a cessé de manger.

Quelque temps plus tard, un autre courrier est arrivé. Son oncle lui écrivait qu'il l'aimait quand même, puisqu'elle était sa nièce. Soulagée, elle s'est remise à s'alimenter.

Les lettres continuent. Jules Bertrand revient chaque fois avec tristesse sur les actes qu'elle a commis, mais il ne la rejette plus et signe toujours par « Tiens bon, car je t'aime. Beaucoup ».

Clémentine Petrova n'existe plus dans la tête d'Hortense Bélibau. Cette dernière lui a tordu le cou. C'est de sa faute si elle s'est retrouvée en prison ! Et puis, Hortense était jalouse d'elle. Après tout, son double n'a-t-il pas réussi à trouver un travail où elle était bien considérée ? N'a-t-il pas également réussi à trouver l'amour ?

André Plancart...

Hortense pense souvent à lui.

Je m'en suis débarrassé telle une chaussette sale..., ne cesse-t-elle de se dire.

Le soir de leur rendez-vous, elle qui pensait se libérer en le tuant n'y est pas parvenue. Alors, elle a tout simplement mis fin à leur relation.

Elle songe qu'elle aurait pu refaire sa vie avec cet homme.

Une nouvelle existence... Une *autre* existence.

Elle se voit, un jour, sortir pour s'occuper de son oncle et pour se marier avec André. Ensemble, ils visiteront les pays scandinaves, comme il le lui avait promis. Elle écrit régulièrement au greffe pour lui expliquer ses intentions et demander sa libération.

Quant à Antoine Maldécroché, il s'est livré à la police le jour même où Max a retrouvé Amandine dans les caves sous l'église Saint-Léger. Il a été jugé coupable et, même si Hortense le tenait, la justice ne s'est pas montrée clémente envers lui. Il aurait pu empêcher Bélibau d'agir, il aurait pu la dénoncer. Il ne l'a pas fait...

Pierre Durand a donc survécu à sa tentative de pendaison. Il est resté cinq jours dans la chambre d'hôpital sécurisée. Cinq jours durant lesquels il a été soigné par oxygénation sous assistance respiratoire et par des perfusions. Il a bénéficié ensuite d'un suivi psychologique. Son avocat l'a très vite informé que la véritable coupable du meurtre de Martine Hauteceur avait été arrêtée. Le procès a suivi. L'ancien infirmier est désormais un homme libre.

Malheureusement, il n'est plus la même personne. Quand on passe huit années en prison et qu'on est innocent, on n'est pas bon en sortant. Sans parler des séquelles physiques. Martine Hauteceur, sa collègue qu'il appréciait tellement, lui revient de manière régulière en mémoire. Ses enfants sont grands, maintenant. Tout cela est bien triste pour eux. Il les aime beaucoup. Il voudrait tant qu'ils aient une nouvelle vie ! Malheureusement, ils ont été traumatisés par le meurtre de leur mère et les séquelles sont encore là...

Ne parvenant pas lui-même à retrouver une vie normale, Pierre Durand prépare sa vengeance contre la société. C'est elle qui l'a accusé à tort, et il veut sa revanche ! Mais contre elle, que faire ? Interpeller les médias, ça ne fonctionnerait pas. Les gens ne croient plus en eux. Ils ne comprennent plus rien à ce que disent les journalistes.

Un jour, ils racontent ça, rumine-t-il en silence. Celui d'après, c'est autre chose. Une fois, c'est vrai. La fois suivante, c'est faux.

Alors, il réfléchit. Il trouvera bien quelque chose. Oh ! que oui !

De leur côté, sa sœur et sa tante se sont montrées très reconnaissantes envers la commissaire Roquette. Quant à cette dernière, elle vit très mal son erreur dans l'enquête sur le meurtre de Martine Hautecoeur. Pleine de regrets, elle s'est rendue au domicile Pierre Durand pour s'excuser. Le condamné à tort lui a claqué la porte au nez, de la haine dans le regard.

Roquette n'a ressenti aucune fierté d'avoir arrêté Hortense Bélibau. Pas même pour avoir résolu à la fois l'affaire Hautecoeur et l'enlèvement de Charles Leformidable. Elle a fait son boulot, voilà tout. Aurait-elle mieux enquêté que rien de tout cela ne serait arrivé.

À cause d'elle, un innocent a passé huit ans de sa vie derrière les barreaux. Et ses amis ont failli y passer. Elle regrette amèrement que Max et Amandine aient eu à souffrir de ses erreurs. Par chance, elle a réussi à les sauver. Elle ne se serait jamais pardonné leur mort.

Elle pense à donner sa démission. Elle devrait quitter son poste, mais si elle perd son boulot, elle est foutue. Son travail, c'est toute sa vie.

Alors, que décider ? Elle ne sait pas encore et vit avec le sentiment d'avoir réparé une erreur, une erreur qui, toutefois, ne la quittera jamais. À l'instar du regard de Pierre Durand.

Après un arrêt maladie très long, Charles Leformidable a repris son poste de cadre de santé en hémodialyse. Quand il a découvert qu'Hortense Bélibau était sa ravisseuse et l'assassin de Martine Hautecoeur, ç'a été le choc. Un choc émotionnel terrible. Regrets, amour, colère, haine. Incompréhension. Tout cela se bousculait dans sa chair et dans sa tête.

Bon gré mal gré, il s'est retapé, espérant que toute cette histoire aura levé le doute sur sa réputation. Même innocent, quand quelqu'un passe devant un tribunal, ce n'est pas bon. Certes, il a été prouvé qu'Hortense avait inventé cette histoire de viol. Néanmoins, le mal était fait. Les gens... ils font toujours en sorte qu'il en reste quelque chose. Ce qui se ressentait dans son quotidien. Malgré son innocence, il aurait pu perdre son travail. Sa carrière aurait pu être brisée. Fort heureusement, tel n'a pas été le cas. C'est déjà ça. Il essaye de croire que son kidnapping l'innocentera totalement aux yeux de l'opinion publique. Malheureusement, certains disent déjà qu'il n'y a pas de fumée sans feu...

Parfois il se surprend à douter des intentions de son ancienne infirmière en chef. Comptait-elle vraiment les tuer, Amandine, Nowak et lui ? Ou voulait-elle seulement les punir ? Malgré ce questionnement, Charles est à nouveau opérationnel. Il a tourné la page et repris sa vie en main.

* * *

Max Nowak et Amandine Claire ont vécu le dénouement de cette terrifiante mésaventure comme un soulagement. Dans la confrontation finale qui a eu lieu dans les profondeurs cachées sous la ville de Lens, ils ont eu peur. Non pas pour eux-mêmes, mais chacun pour l'autre. Si Roquette n'était pas intervenue, cela se serait mal fini. Ils en ont conscience et ne se voilent pas la face. Traumatisés, ils comptent oublier les événements afin de pouvoir trouver le bonheur.

Les semaines, puis les mois ont passé, et ils se sont reconstruits.

Ils habitent désormais ensemble dans une maison des Hauts-de-Lens. Vivre à deux, même s'ils étaient très indépendants, fonctionne bien. Ils sont très contents de cette décision. Il faut dire que Max a eu très peur pour sa compagne et qu'il souhaite désormais rester auprès d'elle dans les moments difficiles. Quant à Amandine, elle est fière du courage de son compagnon, qui s'est lancé à son secours à ses risques et périls. Malgré son assurance durant sa captivité, cette expérience fut infernale pour elle. Si Amandine devait retourner dans les souterrains de l'ancien hôpital, elle

demanderait à Max de l'accompagner. Pour autant, elle ne regrette rien. C'est ce qui a permis de retrouver Leforimidable et de coincer Bélibau.

À présent, tous deux ne pensent qu'à l'avenir. À vivre dans un bien-être agréable.

Ils se sont mariés.

Quelque temps après leur union, une petite fille est née. C'est ce que souhaitait Max. Une fille. Aura-t-elle la tête sur les épaules ou sera-t-elle casse-cou et imprudente comme Amandine et lui ? En effet, quand il s'est élancé seul sous la ville, comment ne pas deviner que le ravisseur l'attendrait de pied ferme ?

Leur enfant porte le prénom de l'arrière-grand-mère russe d'Amandine : Nathalie. Ils ont hésité avec un plus moderne : Kessy. Son deuxième prénom est celui de la grand-mère de Max : Élisabeth.

Nathalie Élisabeth Nowak est une belle petite fille aux cheveux bouclés qui arbore avec fierté sa grenouillère sur le devant de laquelle est imprimée une fraise. Elle a les yeux bleus de son père, la bouche de sa mère et comble ses parents de bonheur. Max compte bien lui apporter de la joie, quel que soit l'âge qu'il aura, ainsi qu'à sa très chère femme.

Au fil du temps, Max et Amandine se disent qu'ils pourraient avoir aussi un garçon ou des jumeaux, aime à plaisanter Max. Tous deux projettent d'acheter une maison. Ils en ont visité une à Vimy dans un endroit calme. Un chat, qui s'appelle Gaspard, a également rejoint leur petite famille, pour le plus grand plaisir de Nathalie.

Ils sont toujours journalistes, se partageant la garde et l'éducation de leur fille. Ainsi que du matou Gaspard. On peut dire qu'ils seront heureux, désormais. Ils ont beaucoup d'années devant eux, durant lesquelles ils vivront dans le bonheur, comme tant d'autres couples. Même si leur quotidien restera troublé par leurs enquêtes journalistiques et par d'autres histoires aussi romanesques que cette vengeance aux deux visages.

Seule ombre à ce tableau idyllique : la crainte que tout cela ne recommence. Même s'ils savent qu'elle est sous les verrous, qu'ils ne risquent plus rien et qu'ils sont en sécurité, parfois, la peur pèse sur eux...

FIN ?